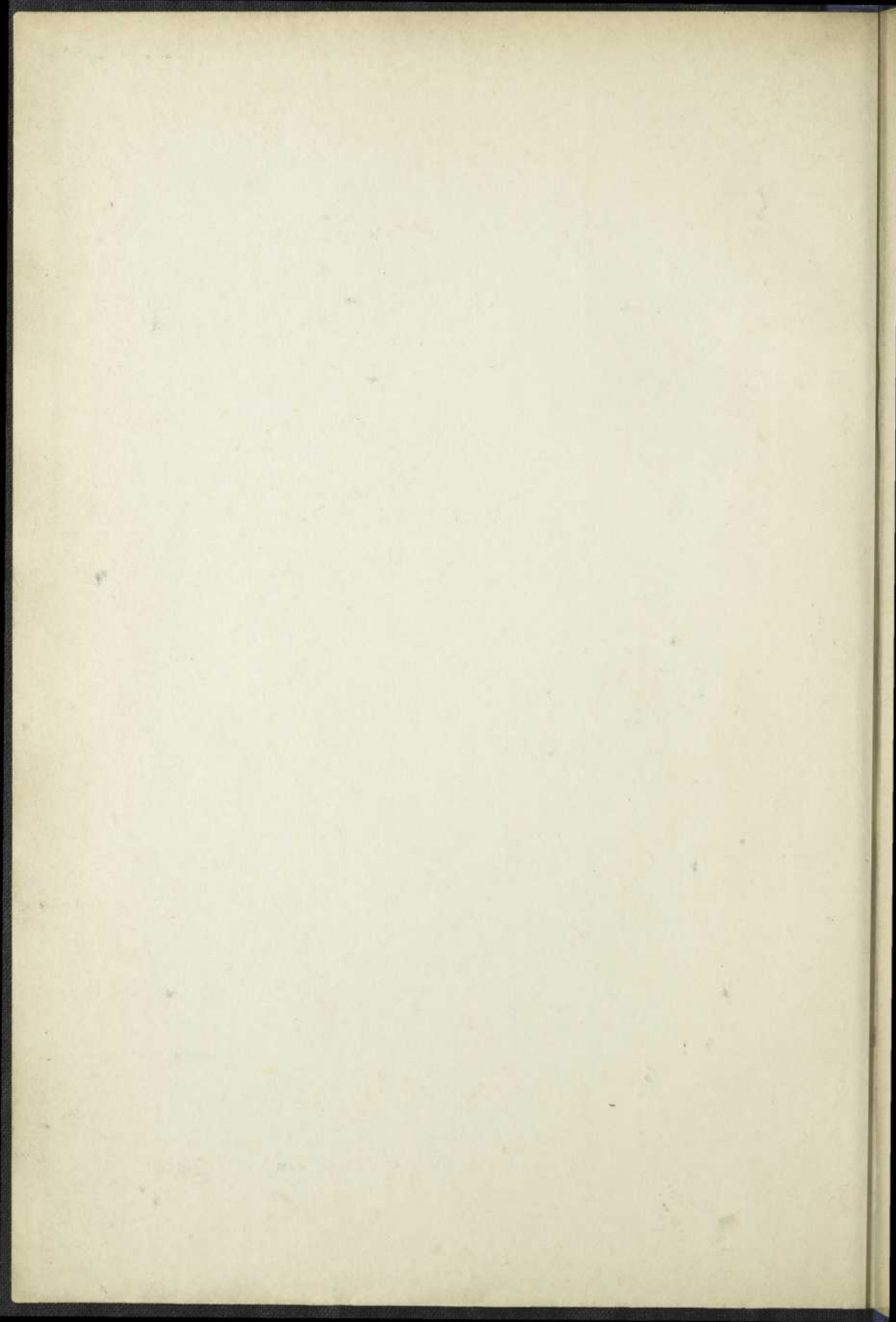


CONTES POPULAIRES



CARMEN ROY

Illustrations de Madeleine Laliberté



La Corporation des Éditions Fides
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1, Canada
Société Fides
120, boulevard Raspail, Paris VI^e, France
Fides Publishers, Inc.
166, West Washington, Chicago, U.S.A.

Représentant :
32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont — Belgique

COLLECTION LA GRANDE AVENTURE

CONTES POPULAIRES GASPÉSIENS

par

CARMEN ROY

455

Illustrations de Madeleine Laliberté

BIBLIOTHÈQUE
DE
MONTREAL

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, MONTRÉAL

120, boulevard Raspail, PARIS

1952

RETIRÉ DE LA COLLECTION
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

398.2
R

394429

J.R.G.

PS
9535
883066

1951

30 JAN 1951
30
JAN 1951

Copyright, Ottawa, 1950.

LES EDITIONS FIDES

Ces contes populaires sont ici reproduits avec la permission du Musée national du Canada, pour qui l'auteur les a recueillis en Gaspésie, au cours de l'année 1949.

Ce livre n'est pas un ouvrage purement folklorique, ni un travail particulièrement littéraire. Une présentation textuelle de ces contes n'eût probablement pas été acceptable au lecteur moderne. D'autre part, un souci de littérature eût faussé l'atmosphère du conte populaire. L'auteur a donc voulu sauvegarder l'intégrité et le pittoresque du récit, tout en s'exprimant dans un style familier, mais correct et — il l'espère — attrayant. Son but ultime est de redorer l'imagination des petits et des plus grands, à qui manquent ces richesses d'autrefois.

SOURCES

Les neuf premiers contes de ce volume furent recueillis, en 1949, du robuste pêcheur Léon Collins, de la Tourelle, en Gaspésie. Le répertoire de M. Collins forme partie du plus précieux héritage de nos conteurs populaires. Comme la plupart de nos informateurs, il nous transmet, de source, le merveilleux que ses ancêtres, des pêcheurs venus de Saint-Malo, ont apporté de leur pays d'origine.

« La Femme blanche » fut recueillie du vieux pêcheur Cyrice Huard, à l'Anse-aux-Gascons, comté de Bonaventure.

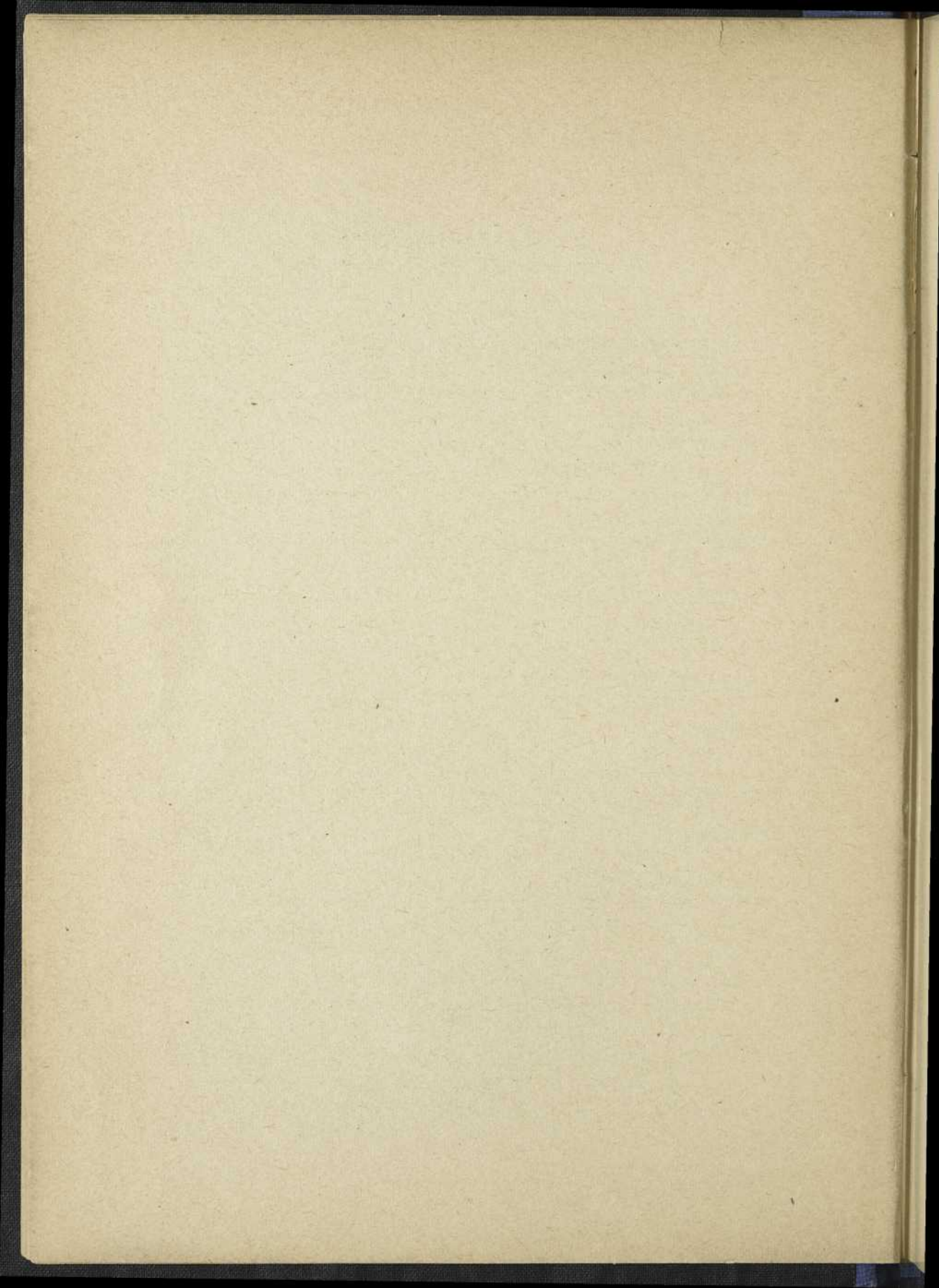
« Le Ruban vair » est un conte populaire recueilli d'Alfred Saint-Laurent, de la Tourelle, en Gaspésie. M. Saint-Laurent fut l'homme de tous les métiers. On le vit tantôt à la pêche, tantôt aux champs et tantôt à la montagne. Malgré ses soixante-seize ans, il travaille encore à la culture. Le soir, il aime à rassembler les gens du canton et, tout en fumant sa pipe près du feu, il leur répète souvent ses plus beaux contes.

« Le petit Teigneux » vient d'Octave Servant, de la Tourelle (près Sainte-Anne-des-Monts), en Gaspésie. M. Servant, malgré ses soixante-dix ans, est un conteur enflammé, dont on ne peut suivre à la plume le débit volubile. Modérer sa verve nuirait d'ailleurs à ses gestes uniques lorsqu'ils expriment, tantôt les héros dans leurs prouesses, tantôt les jeteux de sorts dans la pratique de leurs prouvoirs maléfiques.

Durant la plus grande partie de sa vie, M. Servant a fait la pêche, mais il ne s'occupe plus, à cause de son âge, qu'à de menus travaux domestiques. Il est le conteur attitré du village « d'en haut », et c'est avec une fierté légitime qu'il se fait le héraut de notre conte populaire.

S O M M A I R E

✓ La fée rouge	11
✓ La belle Marie-Cécile	23
✓ La femme blanche	34
Fleur de Mai	41
Les trois montagnes vitrées	55
Romain	69
Le serpent au teint vert	82
Les princes et la princesse de Marinca	96
Jean de l'Ours	109
Le ruban vair	121
Le petit teigneux	134
Le géant Brigandin	147



LA FÉE ROUGE

IL était autrefois un prince qui aimait beaucoup la chasse. Il allait tous les jours dans la forêt, à la recherche de gibier.

Une fois, le prince partit de bon matin comme d'habitude. Il marcha pendant des heures et des heures ; mais, au moment de s'en revenir, il perdit son chemin. Après avoir erré durant des jours et des mois, vivant de racines et de fruits sauvages, il arriva, un soir à la brunante, au bout d'un grand désert. Là, près d'un bois, il aperçut un superbe château. Heureux de sa découverte, il espérait y trouver un gîte pour la nuit.

Il alla frapper à la porte et une voix lui répondit d'ouvrir. Il entra et fut émerveillé à la vue de la plus jolie fille qu'il aurait pu imaginer. Jamais il n'en avait vu d'aussi belle au royaume du roi, son père.

— Bonsoir, belle princesse, lui dit-il. Seriez-vous assez bonne de me donner l'hospitalité ? Il y a des mois que je marche à l'aventure dans la forêt. Je m'y suis égaré en chassant le chevreuil. Moi qui n'avais jamais connu de privations au château de mon père, j'ai trouvé cette vie-là bien affreuse.

— Beau prince, lui dit-elle, soyez ici comme chez vous. Je suis heureuse de vous recevoir.

Après lui avoir préparé un bon repas et lui avoir donné le meilleur lit, la princesse se retira, et tout, dans le château, tomba endormi, jusqu'au lendemain matin.

Comme le prince avait enduré beaucoup de misères dans la forêt, il était amaigri et épuisé. Mais une nuit de sommeil le reposa et lui fit grand bien. Le matin, il rejoignit la princesse au déjeuner. Après avoir écouté le prince lui décrire le royaume qu'il habitait et l'endroit d'où il venait, la princesse lui dit :

— Beau prince, vous avez été chanceux de trouver ce château. Une autre fois, vous ne le seriez peut-être pas autant. Il est impossible de retourner dans votre pays.

En apprenant qu'il ne pouvait plus retrouver le château de son père, le prince se décida à demander la princesse en mariage. Il était attiré par sa rare beauté. Et la princesse, de son côté, trouvait le prince charmant.

— Beau prince, lui dit-elle, je suis seule ici, dans le château de ma mère, la Fée rouge. Elle est partie depuis sept ans, et je ne sais quand elle reviendra. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à chaque fois qu'elle arrive, elle soulève une tempête effrayante.

Le prince lui demanda où allait sa mère, durant ses si longs voyages.

— Elle s'en va dans des pays lointains, où elle commet des crimes et où elle fait verser du sang. Elle est une fée méchante. Si notre union est de son goût, tout ira bien. Mais si elle ne lui convient pas, nous perdrons la vie tous les deux. M'acceptez-vous dans ces conditions ? J'en serais très heureuse.

Malgré le danger qu'il courait, le prince s'empressa de l'épouser. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, pendant que leur amour grandissait de jour en jour. Ils étaient heureux. Au bout d'un an, la princesse eut une petite fille. Leur enfant, Belle-Rose, était la plus belle au monde. Ses parents l'adoraient et ils auraient sacrifié leur vie pour elle. Après deux années de mariage, deux jumeaux, Jacques et Jean, vinrent mettre le comble à leur bonheur.

Malgré toute cette joie, la princesse ne vivait pas à son aise. Elle pensait toujours à sa vieille mère, la Fée rouge, et se demandait si elle n'était pas morte. Le temps passait vite et les enfants grandissaient à vue d'œil. Belle-Rose avait déjà cinq ans, et Jacques et Jean en avaient quatre. Leurs parents leur parlaient souvent de la Fée rouge, leur grand'mère, et les mettaient en garde en leur disant qu'elle était bien méchante et qu'elle avait fait mourir beaucoup de petits innocents comme eux.

Un soir d'hiver, alors que les enfants étaient couchés, une tempête s'éleva tout à coup, si forte que le château se tordit dans tous les sens. La princesse poussa un cri et dit à son mari :

— C'est sûrement ma mère qui soulève cette tempête.

Elle n'eut pas sitôt prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit et la Fée rouge entra.

Le prince et la princesse, l'apercevant, se jetèrent à ses genoux en lui demandant grâce.

La Fée rouge dit à la princesse :

— Je te pardonne, ton mariage me plaît. Je ne suis pas venue ici pour porter malheur ni à toi ni à ton mari, mais pour faire mourir les trois enfants que tu as mis au monde. Ces enfants ne peuvent pas vivre sur cette terre, parce qu'ils seraient des génies d'une puissance sans pareille.

Comme la porte de la chambre de Belle-Rose était entr'ouverte, la petite fille entendit ce que disait sa grand'mère. Elle courut à la chambre de ses petits frères et les réveilla en leur disant :

— Petits frères, levez-vous sans bruit, la Fée rouge est de retour. Elle est venue nous ôter la vie. Ouvrons la fenêtre et sauvons-nous !

Après s'être habillés à la hâte, les enfants ouvrirent la fenêtre de leur chambre et sautèrent dehors. En pleine nuit noire, ils prirent la forêt, dans la neige jusqu'à la ceinture, sous la protection de la sainte Vierge que leur bonne mère leur avait appris à prier.

La Fée rouge, elle, ne voulait entendre ni pleurs ni supplications en faveur de ces enfants que leurs parents aimaient si tendrement. Elle prit un grand couteau pour les égorger ; mais, à sa grande surprise, elle trouva leurs lits vides. Elle s'en revint trouver les parents, en leur disant :

— Je vous ai prédit que ces enfants seraient des génies. Je ne me suis pas trompée : à leur âge, ils ont déjà compris que je voulais leur mort, et ils sont partis. Mais ils vont mourir quand même. Je vais soulever une tempête si terrible que partout où elle passera, rien ne résistera. De jeunes enfants comme eux périront.

Une tempête s'éleva aussitôt, si épouvantable qu'il devint impossible à tout être humain de survivre sur son passage. Les pierres volaient dans les airs, des arbres cassaient, tout voulait se défaire.

Pendant ce temps, les pauvres petits se tenaient abrités sous un arbre de la forêt. La petite invoquait la sainte Vierge avec confiance, en lui disant :

— Mère du Ciel, ne nous laissez pas périr, dirigez nos pas vers un abri où nous serons sauvés.

Après cette prière, le vent se calma, et Belle-Rose crut voir devant elle un chemin tout tracé. Elle et ses petits frères se prirent par la main et suivirent cette route miraculeuse. A la pointe du jour, ils arrivèrent dans un beau désert où se dressait un château. Le cœur plein de joie, ils allèrent frapper à la porte, mais ne reçurent aucune réponse : le château était fermé. Eux qui avaient cru, un instant, trouver là du secours, ils se mirent à pleurer à chaudes larmes. Mais quand ils vinrent à descendre l'escalier, une pierre tomba du haut de la porte sur la galerie. La petite fille dit à ses petits frères :

— Montez sur les épaules l'un de l'autre et allez replacer la pierre. Autrement, les maîtres de ce château sauraient que nous sommes venus et ils croiraient que nous avons voulu faire des dégâts.

Jean, en montant sur les épaules de son frère et en plaçant la pierre, trouva là un trousseau de clés et le donna à sa petite sœur. Belle-Rose prit la première clé, la plus grosse, et l'introduisit dans la serrure de la porte qui s'ouvrit toute grande.

Les trois enfants parcoururent tous les appartements et virent que ce château était inhabité. Belle-Rose dit à ses petits frères :

— Restons ici !

Ils examinèrent avec étonnement les beaux meubles et ouvrirent des tiroirs remplis de perles précieuses et d'objets d'une grande beauté. Quand ils furent revenus à la cuisine, Belle-Rose leur dit :

— Moi, je vais faire le ménage, préparer les repas, laver le linge comme notre mère le faisait. Vous autres, allez à la forêt qui est proche, coupez le bois de chauffage et apportez-le au château. Vous êtes jeunes, mais la sainte Vierge vous aidera.

Pendant que les petits garçons bûchaient le bois, Belle-Rose se hâtait à faire son ouvrage. Tous les jours, à midi, elle allait les chercher en leur criant :

— Mes petits frères, venez dîner !

Il y avait déjà trois mois d'écoulés depuis l'affreuse nuit où les enfants avaient fui dans la forêt, lorsqu'un bon matin, à la maison de leurs parents, la Fée rouge dit à sa fille :

— Aujourd'hui, il fait bien beau, je vais partir. Soyez sans inquiétude, jamais plus je ne reviendrai. Mais en m'en allant, je passerai par le Château des Forêts et je verrai s'il est toujours pareil.

La méchante fée s'enleva dans les airs, dirigeant sa course vers le Château des Forêts.

Les petits garçons s'étaient dit, ce jour-là :

— Nous partons pour les bois et nous laissons notre petite sœur seule au château. S'il fallait qu'en notre absence quelqu'un vienne nous l'enlever ! Nous avons trouvé le château, pourquoi d'autres aussi ne le trouveraient-ils pas ? Nous allons faire promettre à Belle-Rose de ne pas ouvrir la porte du château à qui que ce soit. Comme ça, elle sera en sûreté.

De retour, le midi, ils firent jurer à leur petite sœur de ne jamais ouvrir la porte à personne en leur absence. Elle le leur promit de toutes ses forces et, après le dîner, ils retournèrent à leur ouvrage.

Vers deux heures, le temps était beau et le soleil resplendissait. La vieille Fée rouge, passant au vol au-dessus du Château des Forêts, s'aperçut qu'il était habité et elle se dit :

— Ce sont peut-être les petits enfants qui sont rendus là. Je vais descendre et voir ce qui se passe.

Après s'être arrêtée près du château, elle se changea en vieille mendiante, monta les marches de l'escalier et frappa à la porte.

— Ouvrez-moi, demanda-t-elle. Je suis une pauvre mendiante qui s'est égarée dans la forêt. Il y a trois jours que je n'ai pas mangé.

La petite fille, qui n'était pas plus haute que la fenêtre, dit à la bonne vieille, par le trou de la serrure, qu'il lui était impossible d'ouvrir la porte, parce qu'elle venait de promettre à ses petits frères de ne laisser entrer personne pendant leur absence.

Dans la vitre de la fenêtre, près de la porte, il y avait un petit coin cassé. La vieille mendiante lui dit :

— Ma petite fille, je vois quand même ton bon cœur et je ne peux partir sans te donner une marque de reconnaissance. Je vais te laisser un petit jonc en or que tu mettras dans ton doigt.

La vieille passa le jonc par la vitre cassée et s'envola.

Belle-Rose le prit et le glissa à son petit doigt. Mais elle tomba aussitôt endormie.

Le soir venu, les petits garçons rentrèrent au château, en trouvant bien curieux que leur sœur n'accourût pas, ce jour-là, à leur rencontre. Jean dit à son frère :

— Un malheur est arrivé.

Ils prirent leur course pour se rendre au plus vite. En arrivant, ils frappèrent et frappèrent à la porte en criant, mais n'eurent aucune réponse. Jean monta sur les épaules de Jacques et regarda par la fenêtre. Il aperçut Belle-Rose étendue sur le plancher. Ils cassèrent la vitre et entrèrent au château. Leur petite sœur était morte.

Au désespoir, les deux enfants pleurèrent à chaudes larmes. Ils prirent Belle-Rose dans leurs bras et la transportèrent dans une salle où il y avait, sur une table, un petit coffre de cristal. Ils la déposèrent dans ce coffret qui semblait tout fait pour elle. Après l'avoir entourée de fleurs des bois, ils s'agenouillèrent et se mirent à prier.

Le soir, Jean dit à son frère :

— Veillons notre petite sœur durant trois jours et trois nuits. Après ça, nous partirons. Tu sais qu'à côté du château il y a un ruisseau. Nous le traverserons sur un petit pont et nous remonterons ce cours d'eau jusqu'à sa source, chacun de notre côté. Quand nous serons de retour au château, nous irons voir Belle-Rose. Nous ferons la même chose tout le reste de notre vie.

Pendant ce temps, dans un pays bien éloigné, un prince était tourmenté par le goût des aventures. Le plaisir de voyager lui était possible, parce que son père lui avait laissé une belle fortune et un château qu'il habitait seul avec sa vieille mère. Un jour, l'envie le prit de découvrir le Château des Forêts dont parlaient les livres de ses ancêtres. Après avoir trouvé une carte

lui indiquant la route à suivre pour s'y rendre, il prit congé de sa vieille mère, un bon matin, et partit avec des provisions sur un bon cheval bridé et sellé. Il se dirigea vers le Château des Forêts.

Le prince marcha pendant des jours et des jours et arriva au château qu'il trouva d'une grande richesse. Rien n'y manquait : l'or et l'argent, les pierres précieuses, enfin tous les trésors imaginables. En visitant les appartements, il passa par une salle où, à sa grande surprise, il aperçut, sur une table, un coffre de cristal contenant une statue qu'il prit pour une statue de la sainte Vierge. Il la trouva si belle que l'idée lui vint de s'en emparer et de l'apporter à son château. Après avoir attaché le petit coffre de cristal à sa selle, il referma la porte et prit le chemin du retour.

Il arriva chez lui, un soir, et décrivit à sa mère toutes les richesses qu'il avait vues, puis il lui montra la belle statue qu'il avait rapportée. La vieille reine en fut ravie et lui dit :

— Mon fils, cette statue n'est pas ordinaire. On dirait qu'elle veut parler.

Le prince fit placer un piédestal dans sa chambre, à la tête de son lit, et il y déposa le coffret de cristal. Tous les matins, il faisait sa prière au pied de la statue qui l'émerveillait, et les enfants des alentours venaient aussi l'invoquer.

Les deux petits frères de Belle-Rose qui avaient remonté le cours d'eau jusqu'à sa source, se rencontrèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; ils reprirent chacun leur côté pour revenir au Château des Forêts qui contenait à la fois leur bonheur et leur malheur. Après avoir descendu le ruisseau dans sa longueur, ils entrèrent au château et s'aperçurent que quelqu'un y était venu. Ils coururent à leur petite sœur, mais elle avait disparu. Leur désespoir fut terrible et ils pleurèrent longtemps. Sans pouvoir se consoler, ils continuèrent, chaque jour, à voyager, soit en montant, soit en descendant le cours d'eau.

Le prince, au loin, lui, priait soir et matin au pied de sa statue. Mais un jour qu'il causait avec sa mère, il reçut une dépêche lui commandant de partir immédiatement pour la guerre.

— Ma mère, il me faut partir, lui dit-il. Pendant mon absence, vous rassemblez les enfants du voisinage et ils prieront la sainte Vierge pour moi. J'espère qu'elle me ramènera un jour sain et sauf.

Et il partit.

Tous les jours, la reine réunissait les enfants et elle les faisait prier au pied de la statue. Parmi eux, se trouvait un petit garçon plus agité que les autres. L'idée lui vint de grimper sur le piédestal pour être plus près de la

belle dame. Il la regarda longtemps et vit que, à son petit doigt, elle portait un jonc en or. Il lui prit la main et retira le jonc. La statue descendit aussitôt parmi les enfants. Les petits, épouvantés, coururent vers la reine en criant :

— Bonne reine, venez vite, la statue est en vie !

La vieille reine s'empessa d'aller voir ce qui se passait. C'était bien vrai, la statue avait la vie. C'était Belle-Rose en personne. Bien qu'elle fût petite, elle paraissait avoir une trentaine d'années.

— Ma bonne reine, lui dit Belle-Rose, n'ayez point peur. J'étais métamorphosée par une méchante fée. À mon petit doigt, je portais un jonc qui me tenait endormie. Mais un de vos enfants vient de me l'enlever.

La reine se fit remettre le petit jonc et le jeta au feu, en disant :

— Ma fille, tu es la bienvenue dans mon château. Quand mon fils reviendra de la guerre, nous verrons ce qu'il décidera de faire pour toi.

Un jour, la guerre étant finie, le prince revint à son foyer et s'empessa de monter à sa chambre. À sa grande surprise, il vit que le coffre de cristal était vide. Aussitôt, il en demanda la raison à sa mère.

La reine sortit un moment et revint avec la petite fille.

— Tiens, mon fils, lui dit-elle, la voici, ta statue ! Une méchante fée avait métamorphosé cette jeune fille en lui donnant un petit jonc pour qu'elle le porte au doigt. C'est ce jonc qui la tenait endormie. Mais un jour, un enfant du voisinage le lui enleva et elle se réveilla.

Le prince fut enchanté de cette aventure. Mais la jeune fille lui dit :

— Beau prince, je vous prie de me ramener au Château des Forêts où vous m'avez prise.

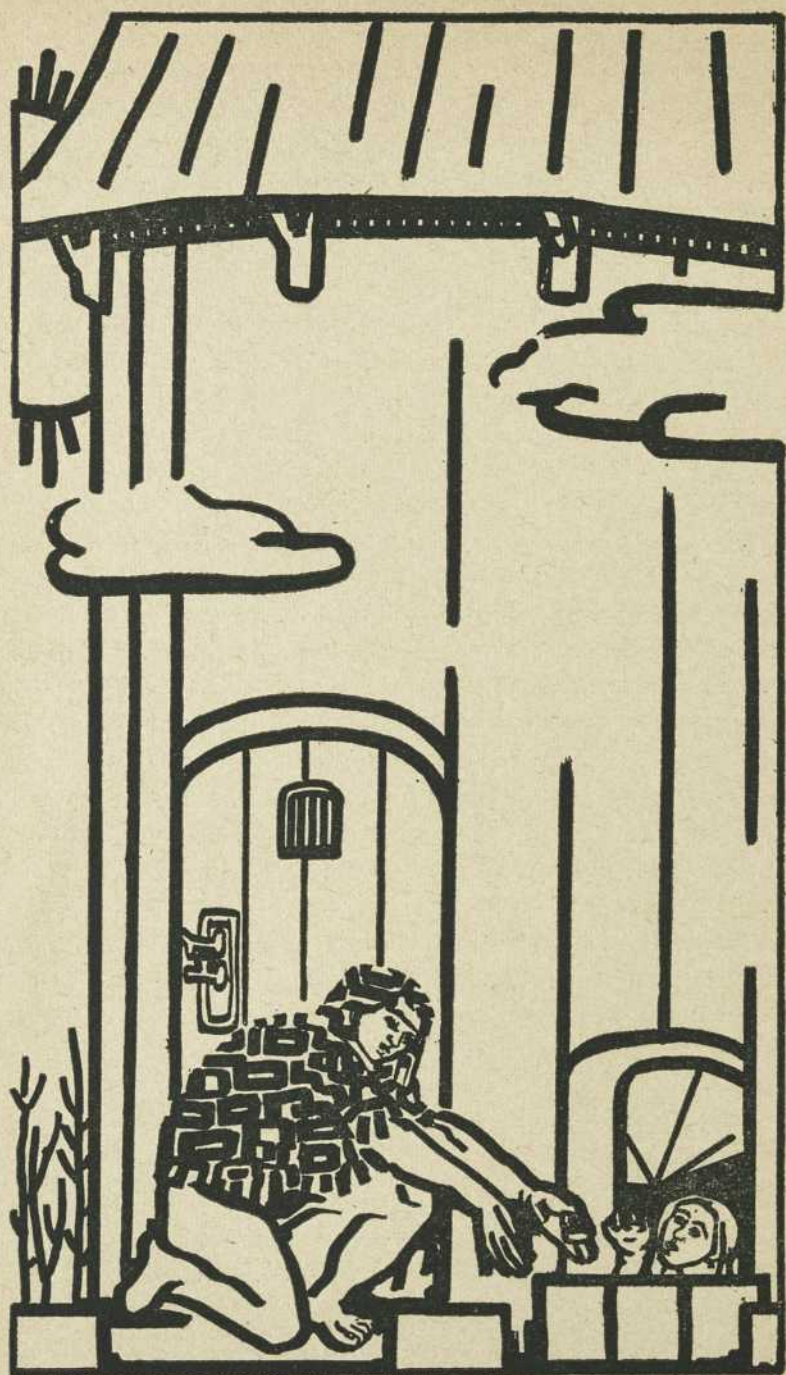
— Ma jeune demoiselle, vous reconduire au Château des Forêts m'est impossible. Si vous vouliez plutôt m'épouser, j'en serais très heureux.

En entendant ces paroles, la vieille reine fit une colère terrible et dit à son fils qu'elle ne consentirait pas à ce mariage avec une fille des bois, une inconnue.

— Ma mère, veuillez-le ou non, je l'aime et je la prendrai pour épouse. À mon âge, je suis mon maître.

Il épousa Belle-Rose.

Tout allait bien dans le château. La jeune mariée n'avait que de la tendresse pour son prince, et lui, l'aimait aussi d'un amour sans bornes. Mais un jour qu'il causait avec sa femme à sa chambre, un domestique vint à lui avec un message. C'était une prière de partir sans retard : une guerre menaçait le royaume. Les préparatifs de départ achevés, le prince confia sa bien-



aimée à sa mère, la priant d'en prendre bien soin durant son absence. La reine, qui avait la rancune au cœur, le lui promit, mais seulement des lèvres.

Trois ou quatre mois après le départ du prince, la princesse mit au monde un petit garçon qui ressemblait à son père comme se ressemblent deux gouttes d'eau. Par vengeance, la reine écrivit à son fils que sa femme venait d'avoir un enfant qui était un monstre et, pis encore, qu'elle menait une vie de désordre, invitant des gens de tous les calibres dans son château.

En recevant ces nouvelles, le prince, qui venait d'être gravement blessé, retourna le messenger en ordonnant à sa mère de bannir sa femme et son enfant du château et de les envoyer mourir dans la forêt.

Sans hésiter, la reine chassa, par une nuit bien noire, cette femme innocente et son petit enfant. Elle donna ordre à un de ses domestiques de les conduire dans les bois et de les tuer. Mais celui à qui elle avait confié cette triste charge n'était pas méchant. Après quelques jours de marche, il dit à la malheureuse :

— Ne craignez rien, belle princesse, ce n'est pas moi qui vous ôterai la vie, ni celle de cet innocent. Tâchez de traverser dans quelque endroit habité. Là, vous pourrez vous réchapper.

La jeune femme, après avoir remercié son sauveur et lui avoir souhaité bonne chance, avança un peu plus loin dans les bois. Elle bâtit une cabane près d'un petit ruisseau, et elle y vécut de racines et de fruits sauvages.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant qu'elle vivait dans les bois avec son enfant. Un jour que le petit garçon était au bord du ruisseau, il arriva à lui un homme qui lui demanda s'il avait été baptisé.

L'enfant lui dit :

— Je ne le sais pas, mais attendez, je vais le demander à ma mère.

Il courut à la cabane et Belle-Rose se présenta à cet étranger. Il lui demanda si son fils avait été baptisé. Elle lui répondit que non.

— Si vous le voulez, lui dit-il, je vais le baptiser et lui servir de parrain. Après lui avoir donné le nom de Cœur-d'Or, l'étranger dit au petit garçon :

— Ton parrain ne peut te faire de présent, mais tout ce que tu demanderas en son nom te sera accordé sur-le-champ.

Et il disparut.

— As-tu bien remarqué, dit la mère à son fils, ce que ton parrain t'a dit ? Demande en son nom que cette pierre devienne un pain.

Aussitôt, un pain parut devant eux.

— Eh bien ! mon enfant, nous sommes sauvés. Ne soyons plus inquiets. De-

mande maintenant, au nom de ton parrain, que nous soyons transportés au Château des Forêts.

Ils y furent rendus en un clin d'œil. Mais l'espérance qu'avait la princesse d'y retrouver ses frères fut déçue. Bien des années s'étaient écoulées depuis le jour où la Fée rouge avait endormi Belle-Rose.

Lassée de ces longues journées perdues devant le souvenir de son malheur, la mère dit à son fils :

— Demande, au nom de ton parrain, que ce château soit transformé en un bel hôpital entouré de routes. Ces routes déboucheront de tous côtés et nous ferons savoir au monde que nous guérissons ici, gratuitement, tous les patients atteints de grave maladie.

Cœur-d'Or ne comprenait pas bien sa mère.

— Comment voulez-vous, lui dit-il, que les gens soient guéris ? Nous n'avons pas de remède pour traiter les malades.

— Mon fils, au nom de ton parrain, tu les guériras.

Quelques mois plus tard, les malades arrivaient de tous les côtés et Cœur-d'Or les guérissait. Ils s'en retournaient heureux.

Pendant ce temps, le père de cet enfant merveilleux revint de la guerre.

Ayant appris que le Château des Forêts était transformé en un hôpital où tous ceux qui s'y rendaient étaient guéris, il s'y fit transporter.

Il arriva au château sur une civière, atteint d'une blessure mortelle. Son corps et son âme étaient torturés, car il pensait toujours à la trahison de celle qu'il avait tant aimée.

Sa femme, en le voyant, le reconnut. Mais lui était bien loin de penser qu'elle vivait encore. Elle le fit placer dans la plus belle chambre de l'hôpital. Puis, amenant son fils à l'écart, elle lui dit :

— As-tu regardé cet homme ? Avant d'obtenir sa guérison, interroge-le bien sur tous les sujets. Après ça, je te dirai que faire.

Cœur-d'Or passa à la chambre du malade, approcha du lit et dit :

— Monsieur, racontez-moi toute votre vie. Autrement, je ne peux vous guérir.

Le prince parla de tout, mais sans rien dire de son mariage.

Cœur-d'Or eut une inspiration. Il lui demanda s'il était marié.

— Oui, mon pauvre enfant, je le suis.

— Qu'est devenue votre femme ?

Le prince lui raconta tout ce qui s'était passé et tout ce qu'il avait appris pendant qu'il était sur le champ de bataille.

Le petit garçon lui dit :

— Impossible pour moi de vous guérir : vous êtes responsable de la mort de votre femme et de votre enfant.

À ces paroles cruelles, le prince fondit en larmes.

Mais sa femme, aux écoutes, ouvrit la porte et dit à son fils :

— Mon enfant, au nom de ton parrain, guéris cet homme. C'est ton père. Autrement, il n'en a que pour quelques instants à vivre.

Cœur-d'Or demanda que son père fût guéri. Et la guérison fut instantanée. Le prince se jeta aux pieds de sa femme et de son enfant en leur demandant pardon. À travers ses larmes, il leur avoua qu'il était indigne de les regarder.

Sa femme le prit par la main et le releva en lui disant :

— Mon époux chéri, je ne t'en ai jamais voulu, parce que j'ai été injustement condamnée. N'en parlons plus. Avec nous, tu seras maintenant heureux.

Leur joie et leur bonheur étaient sans bornes, et tous les trois vivaient des jours de paix. Une fois qu'ils se promenaient dans les jardins, ils aperçurent deux vieillards qui marchaient de chaque côté de la grande rivière qui avait d'abord été un ruisseau. La princesse, apercevant ces deux hommes à barbe blanche, courbés sous le poids des années, pensa à ses frères. Elle dit à son fils :

— Demande, au nom de ton parrain, qu'un pont traverse cette rivière, pour que ces deux vieillards puissent se rencontrer. Je me demande ce qu'ils feront.

Au même instant, un pont relia une rive à l'autre. Le vieillard du côté opposé traversa. En rejoignant son frère de ce côté-ci, il le prit par le cou et l'embrassa en pleurant. L'autre en fit autant et ils se dirent :

— C'est bien le dernier voyage que nous avons fait vers le Château des Forêts ! Notre santé est minée par la faim et la misère. Notre fin approche. Avant de mourir, allons, pour la dernière fois, voir le château.

En approchant, ils s'aperçurent que tout était changé. Comme des bêtes sauvages, ils s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient venus.

Leur sœur partit à la course et parvint à les rejoindre. Elle leur dit :

— Mes frères, vous ne me reconnaissez donc plus ? Je suis Belle-Rose, autrefois endormie par la Fée rouge. Elle m'avait donné un petit jonc en or par la vitre cassée de la fenêtre. En le mettant à mon doigt, je suis tombée endormie. Dans le coffre de cristal où, me croyant morte, vous aviez déposé mon corps, j'avais connaissance de tout ce qui se passait. Ces jours de malheur sont finis ! Revenez avec moi au Château des Forêts qui est changé en hôpital. Là, on rend aux malades la santé et le bonheur.

Craintifs, les deux vieillards la suivirent sans trop comprendre cette histoire. Leur sœur, rendue à l'hôpital, dit à son fils :

— Au nom de ton parrain, demande que ces vieillards, tes oncles, soient guéris de leur vieillesse prématurée et qu'ils me reconnaissent en oubliant la misère qu'ils ont éprouvée.

Aussitôt rajeunis, ils se jetèrent au cou les uns des autres et s'arrosèrent de larmes de joie. Leur bonheur était sans égal. Il dura pour tous durant de nombreuses années.

Mais un jour, ils virent venir un cortège portant sur un lit une femme qui semblait mourante de la lèpre. Elle tombait en lambeaux. Qui était donc cette moribonde qui venait, elle aussi, demander sa guérison ? Ils s'approchèrent tous les cinq et reconnurent en elle la grand'mère de Belle-Rose et de ses deux frères, celle même qui avait tramé un complot pour les envoyer mourir dans la forêt.

L'enfant, sage et intelligent, dit à sa mère :

— Cette lépreuse est ta grand'mère, mais elle ne mérite pas sa guérison. Faites-en ce que vous voudrez.

Le prince s'avança et commanda aux valets conduisant le cortège de faire disparaître la Fée rouge.

La mourante fit un signe à Belle-Rose qui s'approcha d'elle.

— Belle-Rose, je te demande pardon, lui dit-elle. Pour réparer le mal que je vous ai fait, j'ai ramené jusqu'ici ton père et ta mère. Ils attendent à l'entrée de la forêt. Je puis maintenant mourir en paix.

Belle-Rose, au comble de la joie, se jeta aux pieds de son mari et obtint miséricorde pour sa grand'mère. Elle et ses frères coururent ensuite à la rencontre de leurs parents. Leur joie était sans égale et ils vécurent heureux ensemble durant de longues années.

LA BELLE MARIE-CÉCILE

UNE fois, il était un roi et une reine qui vivaient, depuis longtemps, seuls dans leur château. Le roi, qui aimait la chasse, allait tous les jours faire un tour dans la forêt. C'était son seul passe-temps.

Un jour, après avoir marché durant plusieurs heures, il arriva au bord d'une grande rivière qu'il n'avait encore jamais vue dans ses forêts. Tout surpris, il se demanda ce qui avait bien pu se passer depuis qu'il était venu. Il connaissait ses terres pour les avoir parcourues des centaines de fois. Il s'assit sous un arbre au bord d'un rapide et essaya de s'expliquer ce mystère.

Tout à coup, il vit venir un vaisseau remontant le courant à une vive allure. Quand ce vaisseau fut vis-à-vis de lui, un homme s'avança sur le pont et jeta l'ancre. Cet homme détacha une chaloupe du bord et il y fit descendre une femme vêtue de noir et portant un crêpe sur le visage. La chaloupe accosta là où était assis le roi, et la femme voilée mit pied à terre. Elle vint tout droit vers le roi et, en arrivant près de lui, elle dit :

— Bonjour, sire mon roi !

Le roi lui rendit sa politesse, en lui souhaitant le bonjour.

— Sire mon roi, lui dit-elle, savez-vous pourquoi je suis venue ici, aujourd'hui ?

Le roi répondit qu'il n'en savait rien.

— Il faut, sire mon roi, que vous répondiez à mes désirs, sinon il vous arrivera malheur. Je veux qu'au bout d'un an et un jour vous veniez ici même pour me rencontrer.

Le roi lui promit qu'il serait au rendez-vous, et ils se séparèrent.

Un an s'était écoulé quand, ce soir-là, le roi pensa à la promesse qu'il avait faite. Le lendemain matin, il partit pour la forêt. Après avoir marché quelque temps, il arriva encore à la rivière. Il y était à peine assis qu'il vit venir le même vaisseau. Un homme jeta encore une fois le mouillage et une chaloupe fut mise à l'eau. La femme en noir y descendit, portant un paquet dans ses bras. Arrivée au rivage, elle s'avança vers le roi et lui souhaita le bonjour. Le roi lui rendit son compliment.

Elle prit le paquet qu'elle avait apporté et elle le présenta au roi en disant :

— Tenez, sire mon roi, ce paquet contient un enfant. Prenez-le sous vos soins. Faites-le baptiser et donnez-lui le nom de Richard. Vous serez son parrain et vous choisirez la reine comme marraine. Vous veillerez sur lui. Vous lui trouverez un cheval de trois ans, tout noir, sans un seul poil blanc ; vous le lui donnerez en héritage lorsqu'il aura vingt et un ans. Si vous ne suivez pas ces ordres à la lettre, il vous arrivera malheur.

Le roi lui promit qu'il ferait tout ce qu'elle lui avait ordonné.

Après qu'ils se furent séparés, le roi prit le paquet dans ses bras et s'en alla chez son fermier. Il dit au fermier et à la fermière que cet enfant qu'il leur apportait leur appartiendrait, mais que c'était un secret qu'il ne fallait dévoiler à personne.

— Demain, ajouta-t-il, vous viendrez me demander, ainsi qu'à la reine, de le porter sur les fonts baptismaux et de lui faire porter le nom de Richard. Vous agirez tout comme s'il vous appartenait.

Et le roi s'en retourna.

Le lendemain matin, le fermier se rendit au château. Il demanda au roi et à la reine s'ils voulaient bien consentir à servir de parrain et de marraine à leur enfant.

— Son nom sera Richard, ajouta-t-il.

Le roi et la reine acceptèrent de bon cœur et les cérémonies se firent avec grande pompe, comme il convient à un roi et à une reine.

L'enfant, beau comme le jour, grandissait à vue d'œil. Mais le roi songeait toujours aux paroles de la femme inconnue et au cheval âgé de trois ans que l'enfant devait avoir quand il atteindrait vingt et un ans.

Âgé de plusieurs années déjà, Richard venait tous les jours au château, et la reine jouait aux cartes avec lui. Plusieurs fois par jour, ils faisaient de petites gageures ensemble et Richard, qui était ambitieux, gagnait presque toujours. Comme la reine n'aimait pas qu'il fût si souvent le gagnant, elle finit par éprouver de la rancune contre lui.

Pendant ce temps, les années passaient. Un jour que le roi se rendait faire un tour dans la ville, il aperçut un homme qui avait une jument noire flambant. Il se dit : « Je pourrais peut-être avoir de cet homme le cheval que je cherche. »

Il lui proposa d'acheter sa bête, mais le propriétaire hésita. Pour un bon

prix, il consentit à la vendre. Le roi amena la jument noire à ses écuries et il recommanda au gardien d'en avoir bien soin. Il espérait qu'au printemps elle lui donnerait un beau poulain noir.

Richard avait atteint l'âge de dix-huit ans. Comme il aimait beaucoup la chasse, il faisait souvent de longues randonnées dans les forêts du roi. Un jour qu'il était dans les bois, il rencontra la plus jolie fille qu'il eût jamais vue dans le royaume. Elle s'avança vers lui.

— Bonjour, Richard, lui dit-elle.

Richard resta bien surpris de s'entendre nommer par une inconnue, dans une forêt aussi éloignée. Il lui dit :

— Comment se fait-il que vous me connaissez, vous qui êtes une étrangère ? Voulez-vous bien me dire qui vous êtes et la raison de votre présence ici ?

Je suis la princesse Marie-Cécile, venue pour vous rencontrer, Richard. C'est vous qui, depuis des siècles, êtes choisi pour me délivrer. Vous apprendrez que je suis métamorphosée sur cette terre d'exil où je ne vieillis pas. J'ai été arrachée à mon père et à ma mère et j'erre dans cette forêt depuis des centaines d'années. Pour se venger de mes parents, une mauvaise fée a souhaité que ce malheur tombe sur moi. Demain, je passerai vous voir dans le jardin du roi. Attendez-moi dans le berceau de fleurs. À l'aube, j'y serai rendue. Gardez-vous bien de dormir. J'aurai trois matins de suite pour vous parler. Vous apprendrez tous les secrets que je connais. Mais si vous dormez, ce sera un grand malheur pour moi, ainsi que pour mon père et pour ma mère. Je m'en retournerai sur les Trois Montagnes de Glace et il vous sera inutile de me chercher, jamais vous ne me trouverez.

Richard lui assura qu'il l'attendrait dans le berceau de fleurs, à l'heure fixée. Tout joyeux, il courut au château et raconta à sa marraine ce qui s'était passé dans la forêt. Il lui demanda la permission d'aller rencontrer, dans le berceau de fleurs, celle qu'il aimait déjà.

La reine, piquée de jalousie en entendant les paroles de Richard, lui accorda quand même la permission de recevoir la belle princesse dans le jardin.

Mais il y avait au château une servante possédant les pouvoirs d'une vraie fée. La reine lui demanda si elle pouvait déjouer les plans de Richard.

— Ce sera facile pour moi, lui répondit la servante. Demain, après le lever du soleil, je piquerai une épingle au collet de l'habit du jeune homme. Cette épingle le tiendra endormi jusqu'à ce que j'aille la lui ôter.

Le lendemain matin, Richard se leva avant le point du jour et, après avoir mis ses plus beaux habits, il alla attendre sa belle inconnue au berceau de

fleurs, en faisant des rêves de bonheur. Mais au lever du soleil, la vieille servante se rendit au jardin et se mit à lui parler. Elle lui dit :

— Tu es bien chanceux toi, Richard, d'attendre ici une si jolie fille. Elle aussi a de la chance, parce que tu es beau. Seulement, tu as une tache au collet de ton habit ; je vais te l'enlever.

Elle frotta le collet avec la brosse qu'elle portait à la main, puis, en même temps, elle y mit la malheureuse épingle. Richard tomba endormi. Il ne fut pas aussitôt plongé dans le sommeil qu'au jardin arriva la plus belle personne que la reine et la vieille servante eussent jamais vue. Quand elle approcha du berceau de fleurs, elle vit que Richard dormait profondément. Elle s'assit près de lui et essaya de le réveiller, mais sans y réussir. Tout fut inutile. Elle lui parla quand même à l'oreille et lui dit :

— Richard, c'est malheureux, moi qui pars de si loin pour venir auprès de toi, et tu ne daignes même pas rester éveillé pour me recevoir. Si tu savais quelle peine je me suis donnée pour préparer ce rendez-vous !

La princesse versa beaucoup de larmes. Avant de partir, elle lui dit, comme s'il était réveillé, qu'elle reviendrait le lendemain à la même heure, espérant que, cette fois, il ne dormirait pas.

En sortant du jardin, la belle Marie-Cécile s'enleva dans les airs et passa au-dessus de la forêt. La reine, voyant toutes ces choses, avait regardé briller le soleil sur la robe de la princesse qui s'envolait. Elle en était tout éblouie.

La vieille servante s'approcha de Richard et lui enleva l'épingle qui le tenait endormi. Il se réveilla en sursaut et, en se frottant les yeux, demanda à la servante si elle avait eu connaissance du passage de la princesse.

Elle lui répondit que la princesse était venue, portant une robe d'or sur laquelle le soleil reluisait tant qu'il était bien difficile de la regarder.

— La princesse vous a parlé longtemps en pleurant, ajouta la servante. Tout ce que j'ai compris, c'est qu'elle reviendra demain au lever du jour.

Richard fut bien découragé et se demanda ce qui avait pu se passer.

— Peut-être est-ce un malheureux sort qui m'a été jeté, se dit-il. Mais demain, je me surveillerai et je ne dormirai sûrement pas.

Rentré au château, il raconta à sa marraine le malheur qui lui était arrivé. Elle essaya de le consoler ; mais au fond elle était contente d'avoir si bien réussi son coup.

Le lendemain, Richard alla de nouveau au jardin attendre sa belle inconnue. Mais la vieille servante s'y rendit encore lui parler. Après qu'elle eut passé l'épingle dans le collet de son habit, il s'endormit.

Au point du jour, la belle princesse arriva et, s'approchant du berceau,

elle vit que Richard dormait encore d'un profond sommeil. Elle s'assit près de lui et lui dit en pleurant :

— Richard, je croyais que tu m'aimais ; mais j'ai perdu toute confiance en ton amour. Moi qui ai fait un si long voyage pour venir te rencontrer, je te trouve toujours endormi. Tu n'entends donc pas ma voix ? Tu ne sais pas que demain, ce sera la dernière fois que je viendrai ? Je m'élèverai ensuite dans les airs et je quitterai avec grand regret ce berceau de fleurs. Mais j'en garderai toujours le souvenir. Je m'en irai sur les Trois Montagnes de Glace, où demeurent mon père et ma mère. Ne pars jamais à ma poursuite. Personne ne peut venir m'y rejoindre. Impossible à aucun être humain de grimper sur ces montagnes. Elles sont métamorphosées et elles le seront toujours. Richard, si tu avais suivi mon conseil, si tu avais gardé ta promesse de ne pas dormir, tous ces obstacles auraient disparu. Mais tout est fini. Je dois me séparer de toi pour toujours.

L'heure écoulée, elle prit la tête de Richard entre ses mains et, sur le front, elle l'embrassa en pleurant. Puis elle s'éleva dans les airs au-dessus de la forêt. Elle disparut devant les yeux de la vieille reine et de la servante qui avaient épié tous ses gestes.

La servante alla retirer l'épingle qu'elle avait mise au collet de Richard et il se réveilla en demandant si la princesse était revenue.

La servante lui répondit qu'elle l'avait revue à ses côtés durant une heure, mais qu'elle n'avait pu comprendre ce qu'elle disait.

— Richard, s'exclama-t-elle, si tu avais vu comme elle était belle quand elle disparut dans le lointain !

Il s'écria :

— Que je suis malheureux ! La plus jolie fille sur la terre vient auprès de moi, et chaque fois je tombe endormi.

Toute la journée il se reposa et se coucha de bonne heure pour être sûr de rester éveillé le lendemain.

Avant le lever du soleil, il s'en alla au jardin en se promettant que, cette fois, il recevrait sa bien-aimée et apprendrait le secret qu'elle voulait lui confier. Mais au point du jour, la vieille servante alla encore enfoncer l'épingle dans le collet de son habit. Comme les matins précédents, il tomba endormi.

En arrivant, la princesse s'aperçut que Richard dormait comme toujours. Bien déçue, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, en s'asseyant à ses côtés. Elle lui dit :

— Cher Richard, aujourd'hui il me faut te quitter pour toujours. Tu dors, mais je crois qu'on t'a trahi. Ton sommeil ne semble pas naturel. Je te fais

mes adieux, toi qui devais vivre avec moi. Ne me cherche pas, il te serait impossible de me rejoindre.

Disant ces dernières paroles, elle s'envola dans les airs pour ne plus jamais revenir.

Aussitôt que la princesse fut partie, la vieille servante retira l'épingle et Richard se réveilla. Sa vue portant au-dessus de la forêt, il aperçut quelque chose qui brillait dans les airs. Il demanda à la servante si elle voyait la même chose que lui et elle répondit que c'était la belle princesse qui s'en retournait.

Richard se rendit au château en pleurant et raconta à sa marraine la peine qu'il éprouvait. Au fond de son cœur, la reine était satisfaite. Mais lui, il passait des jours bien tristes, allant de temps en temps faire un tour de chasse. Toujours il avait l'idée de partir à la recherche de la belle princesse qu'il avait perdue. Mais elle lui avait dit qu'il était inutile d'essayer de la rejoindre.

Le printemps venu, la jument que le roi avait achetée donna un beau poulain. Ce poulain deviendrait le cheval que la femme inconnue lui avait demandé de remettre à Richard quand il aurait vingt et un ans. Le roi s'occupait lui-même de lui donner tous les soins nécessaires. Rendu à l'âge de deux ans et demi, le poulain n'était pas encore sorti de l'écurie. Il était déjà le plus beau cheval qu'on eût jamais vu.

Richard, qui trouvait le poulain bien beau, allait souvent l'admirer. Un jour, il se décida à demander à son parrain de lui en faire cadeau. Le roi consentit ; mais il lui dit qu'il le lui remettrait seulement au printemps, quand la bête aurait trois ans.

— Je te le donnerai en héritage quand sonneront tes vingt et un ans, lui dit-il. C'est un cheval d'un grand prix.

Un bon matin que Richard était à l'écurie comme de coutume, son cheval lui dit :

— Richard, sors-moi d'ici. Je suis fatigué de me tenir sur le pavé. Fais-moi ferrer, mais pas comme les autres chevaux. Il me faut des fers en argent, des clous, des crampons et des pinces en or.

— Oui, mon cheval, mais je n'ai pas les moyens de te faire ferrer comme tu me le demandes.

— Va trouver ton parrain. Il te donnera ce qu'il te faut pour me faire ferrer.

Il alla trouver le roi et lui demanda de l'or et de l'argent pour faire ferrer son cheval.

Le roi lui répondit :

— Va dans la cave du château. Tu y trouveras des tonnes et des tonnes pleines d'argent. Prends ce qu'il te faut.

Richard descendit chercher de l'or et de l'argent et fila chez un forgeron. Après avoir fait ferrer son cheval, il le prit par le licou et s'en revint au château. Le cheval lui dit :

— Richard, monte-moi sur le dos ! Tu vas voir comme je peux trotter fort.

À cheval, Richard partit à une grande allure et fit l'admiration de tous ceux qui le virent passer. Le roi et la reine étaient sur la galerie du château quand il arriva devant la grille. La reine, fâchée de tout ce que le roi faisait pour cet enfant, le détestait de plus en plus. Sans se l'avouer, elle aurait bien voulu le faire disparaître.

Richard retourna à l'écurie et, après avoir étrillé son cheval, il revint au château et proposa à sa marraine de jouer aux cartes. Mais en présence du roi, la reine lui dit :

— Aujourd'hui, je consens à jouer avec toi, mais à une condition : celui qui perdra trois parties fera ce que l'autre lui imposera.

Richard accepta et ils se mirent à jouer aux cartes. Il perdit les trois parties et demanda à sa marraine ce qu'elle exigeait de lui.

— Je veux que tu m'apportes, d'ici un an et un jour, les anneaux de la belle Marie-Cécile. Sinon, foi de reine que je suis, il t'arrivera malheur !

Tout cela se passait en présence du roi, qui écoutait sans parler.

Richard dit à sa marraine qu'il ferait son possible pour les obtenir. Puis il lui demanda de jouer trois autres parties aux mêmes conditions. La reine accepta et le jeu commença. Richard gagna ces trois parties.

— Eh bien ! Richard, dis-moi ce que tu veux de moi.

— Ma marraine, écoutez bien. Demain matin, je vais partir à la recherche des bijoux de la belle Marie-Cécile. Je veux qu'à la même heure vous soyez montée sur le comble du château et que, bien attachée, vous teniez un épi de blé d'Inde dans une main et un pot à l'eau dans l'autre. Quand il ventera, vous mangerez ; quand il mouillera, vous boirez. Il en sera ainsi jusqu'à ce que je sois revenu avec les anneaux de la belle Marie-Cécile.

— Impossible ! Richard. Je ne pourrais pas faire ce que tu me demandes. Mais le roi intervint.

— Puisque tu as voulu que Richard s'en aille parcourir les forêts au risque de sa vie, foi de roi que je suis, demain matin, tu monteras sur le château

et tu seras attachée comme il l'a exigé. C'est toi qui as d'abord voulu ce marché.

Le lendemain matin, Richard alla donner la main à son parrain et à sa marraine et, monté sur son beau cheval, il entra dans la forêt. A la même heure, la reine fut attachée sur le toit du château.

Pendant six mois, Richard marcha dans la forêt. Son cheval le désennuyait en lui parlant. Et c'est lui qui dirigeait la course. Richard était maintenant bien éloigné. Il pensait ne jamais revenir dans son pays. Mais un bon jour, par un beau soleil d'or, il vit un feu dans le lointain, sans pouvoir s'expliquer ce que c'était. « On habite ce territoire, se dit-il. J'ai hâte d'y être rendu. J'éprouverais une bien grande joie à voir des hommes. »

Mais le cheval s'arrêta et lui dit :

— Richard, ce n'est pas un feu, mais les rayons du soleil qui reluisent sur les montagnes.

— Des montagnes d'or, je suppose ?

— Non, Richard. Les montagnes de ton cœur. Sur ces montagnes, tu trouveras la belle Marie-Cécile. Seulement, c'est bien difficile d'y grimper. Moi, je suis capable de me rendre jusqu'au pied, mais pas plus loin.

Après avoir marché le reste du jour et toute la nuit, Richard arriva, au soleil levant, au pied des Montagnes de Glace. Le sommet de ces montagnes flottait dans le firmament. Les côtés étaient fiers comme un miroir. Après avoir passé les mains sur la glace, Richard s'aperçut qu'il était impossible de les gravir. Il fut bien découragé.

— Mon cheval, dit-il, que c'est donc triste ! Après avoir tant marché, de peine et de misère, rendu si près de celle que j'aime, je vais être obligé de m'en retourner. Mais non ! J'attendrai plutôt la mort au pied de ces montagnes.

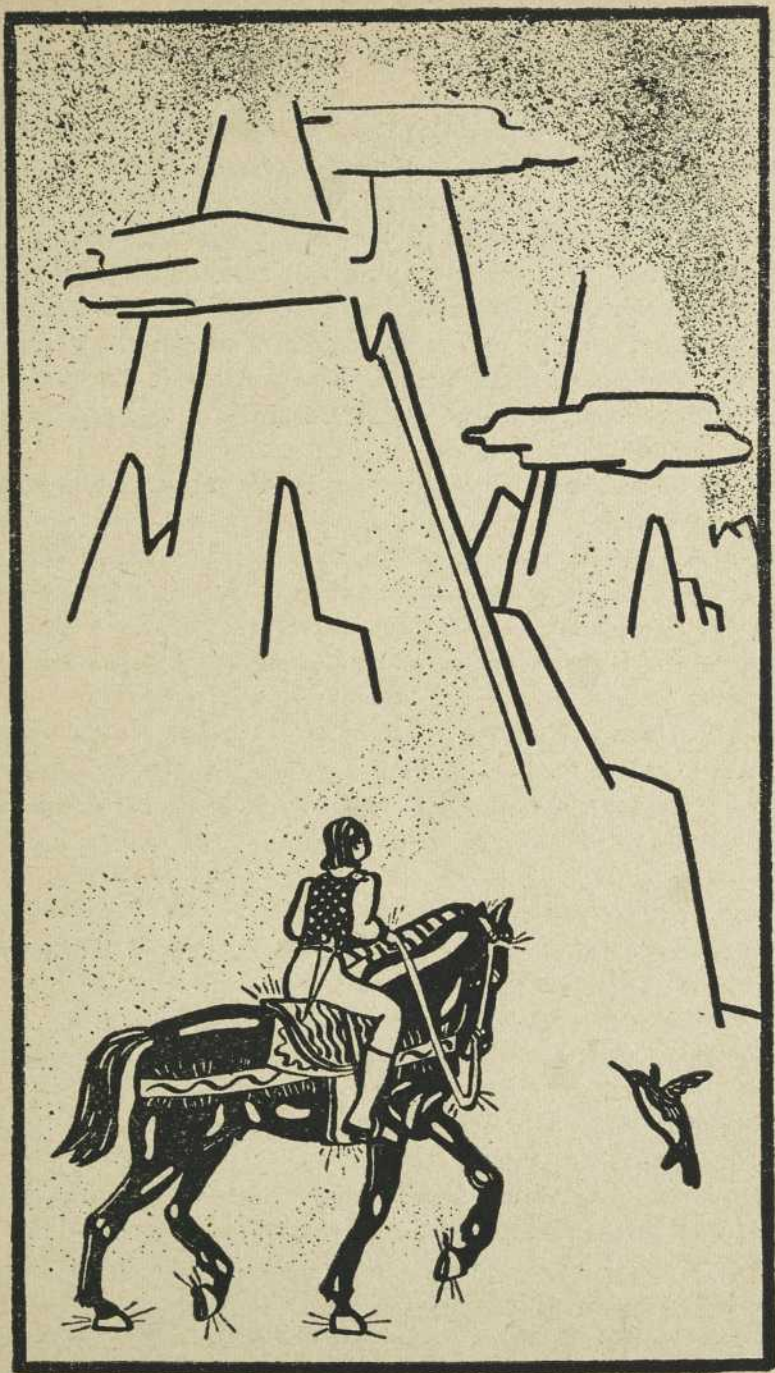
Le cheval dit à Richard :

— Écoute-moi bien. Voici le moyen d'atteindre le sommet. Prends ton sabre et abats-moi. Tu m'ouvriras ensuite les mâchoires et tu regarderas sous ma langue. Tu y trouveras quatre aiguillons d'or. Tu en tiendras un dans chaque main et tu t'en mettras un sous chaque pied. Là tu monteras aisément sur ces montagnes. N'aie pas peur de tomber !

— Mon cheval, il m'est impossible de t'ôter la vie.

— Il le faut. C'est pour ton bonheur, et aussi pour le mien.

Richard prit son sabre et trancha le cou de son cheval en pleurant. Après lui avoir ouvert les mâchoires, il trouva sous sa langue les aiguillons d'or et les mit dans ses mains et sous ses pieds. Il escalada les Montagnes de Glace comme si c'eût été un beau terrain plat. Rendu en haut, il ne vit pas autre chose



que de grosses buttes de glace. Il se dit : « Jamais je ne trouverai la belle Marie-Cécile sur ces montagnes désertes. Seulement, je trouve bien curieux que tous ces blocs de glace soient rangés comme par mains d'hommes. »

Après avoir contourné la plus grosse des buttes, à sa grande surprise, il vit, au loin, venir trois personnes. Il alla à leur rencontre, et quand il fut assez proche, il reconnut la belle Marie-Cécile, escortée de deux gardes. Ses cheveux étaient éparpillés devant son visage et elle pleurait à chaudes larmes en se lamentant. Plus rapprochée, elle aperçut Richard. Elle s'arracha des bras de ses gardes et lui sauta au cou en s'écriant :

— Pour l'amour de Dieu, par quel miracle es-tu rendu ici ?

— Belle Marie-Cécile, je suis venu à ta recherche. Aussi on m'a imposé de rapporter tes joyaux.

— Eh bien ! Richard, écoute-moi. Ton arrêt de mort pour trahison a été prononcé au château de mon père. Mais j'espère obtenir ta délivrance. Si mon père est violent, il a bon cœur. Attends-moi ici, je vais me jeter à ses genoux et lui demander grâce pour toi. Il va m'exaucer. Tout ce qui est arrivé n'a pas été de ta faute.

La belle Marie-Cécile courut au château et se jeta aux genoux du roi en implorant grâce pour Richard.

— Ma fille, tu es toute changée aujourd'hui. Au cours des mois passés, j'ai cru que tu finirais par perdre l'esprit et j'en ai voulu à ce malheureux Richard. Mais je promets, si tu reviens au bon sens, que s'il se rend ici, il ne lui sera fait aucun mal. Je lui donnerai volontiers ta main. Mais je sais bien que ça n'arrivera jamais.

Elle se jeta au cou de son père, en lui disant :

— Mon père, je suis la plus heureuse au monde sur ces montagnes de glace qui seront bientôt délivrées. Apprenez-le, Richard a été trahi, mais il a marché par mer et par terre, jour et nuit. Aujourd'hui il est arrivé, tel que les légendes l'avaient annoncé. Il attend votre consentement pour venir se présenter à vous.

Le cœur en joie, la belle Marie-Cécile s'en alla chercher Richard et l'amena à son père, qui le reçut fort poliment.

— Richard, lui dit-il, pour toutes les peines et les misères que vous avez endurées, je vous donne ma fille en mariage.

— Sire mon roi, je ne mérite pas cet honneur ; mais j'aime votre princesse, la belle Marie-Cécile, et je pourrai la rendre heureuse.

Le roi célébra leur mariage et, le lendemain, les Montagnes de Glace avaient disparu. C'était le plus beau royaume au monde. Toutes les villes

étaient pavoisées de pavillons de réjouissance quand Richard partit avec sa femme pour s'en retourner dans son pays.

Le voyage ne fut pas trop long parce que ce royaume, une fois délivré, s'était rapproché de celui de son parrain. Après quelques jours, ils arrivèrent au château, où la reine était presque morte. Après l'avoir fait descendre du toit, Richard lui présenta sa femme et lui montra les anneaux qu'elle portait aux doigts.

— Ma marraine, dit-il, si vous voulez ces bijoux, nous vous les donnerons.

La reine répondit bien faiblement :

— Richard, je te remercie, tu m'as donné une leçon dont je me souviendrai toute ma vie. Les misères que tu as endurées, c'est moi qui te les ai causées. Je voulais te faire mourir. Mais puisqu'il en est autrement, tu vas rester au château avec ta femme que j'aimerai toujours. Sois assuré que je ferai tout mon possible pour réparer le tort que je t'ai fait. Ma belle Marie-Cécile, sois la reine de ce château. Toi, Richard, sois-en le roi. Et nous vivrons heureux ensemble jusqu'à ce que Dieu nous emmène dans son paradis.

LA FEMME BLANCHE

UNE fois, c'était un roi qui avait trois garçons. L'idée vint, un jour, aux deux aînés de partir en voyage. Le roi leur en donna la permission, mais il leur fit promettre de revenir à la maison au bout d'un an et un jour.

Après avoir fait leurs préparatifs, ils partirent un bon matin. Ils marchèrent longtemps, jour après jour, jusqu'au soir où ils se réfugièrent chez la Femme blanche. Mais là, ils ne furent pas chanceux ; elle les prit et les jeta dans sa prison. Il leur fut impossible de retourner au château de leur père après un an et un jour, comme ils l'avaient promis.

Le dernier des garçons, Ti-Jean, qui était resté avec son père, dit au roi :

— C'est étrange. Mes frères ne reviennent pas. Ils doivent être mal pris quelque part. Il y a juste un an et un jour qu'ils sont partis. Malgré vos recommandations, ils ne sont pas encore de retour. Si vous le vouliez, mon père, je partirais à leur recherche.

Avec la permission de son père, Ti-Jean quitta le château et marcha durant plusieurs jours. Un bon midi, il rencontra sur le sentier, dans le bois, un chevreuil enchaîné. Il en fut bien surpris et se demanda comment c'était arrivé. Le bel animal, qui le comprit, lui dit aussitôt :

— Moi, je ne suis pas un chevreuil. Je suis le fils métamorphosé de la Femme blanche. Et toi, où vas-tu ?

— Moi ? je vais à la recherche de mes deux frères partis depuis un an et un jour de la maison de mon père, le roi.

— Tes deux frères ? Ne les cherche pas, ils sont en prison chez la Femme blanche. Ils n'en sortiront jamais, à moins que tu ne me détaches, que tu ne me montes sur le dos et qu'on n'aille tous les deux les délivrer.

Le jeune prince ne demandait pas mieux que d'avoir de l'aide. Il brisa les chaînes du chevreuil, lui sauta sur le dos et ils partirent. Le chevreuil, qui connaissait bien la route et les aires de la maison chez sa mère, savait aussi qu'elle dormait une heure, tous les jours, et qu'elle se réveillait toujours en colère.

Ils arrivèrent à la maison à l'heure où la Femme blanche sortait justement de son sommeil. Le chevreuil courut vite à la prison pour s'assurer que les deux

garçons étaient bien là. Il les y trouva et les avertit qu'il reviendrait le lendemain avec leur frère, pour les délivrer. Le chevreuil eut juste le temps de sortir, sans faire de bruit. La Femme blanche y vint au même instant.

Le lendemain, le chevreuil et le jeune prince arrivèrent à l'heure où la Femme blanche faisait son somme. Sur la pointe des pieds, Ti-Jean pénétra dans la prison et en sortit aussitôt avec les prisonniers, qui s'enfuirent avec lui sur le dos du chevreuil.

La Femme blanche se réveilla au même moment, mais il était trop tard. Les trois princes fuyaient à toute vitesse. Ils arrivèrent à la brunante à l'entrée d'une grande ville et frappèrent chez le roi pour s'engager comme jardiniers.

Le roi les accepta et les jours passaient heureusement à ce nouvel emploi. Mais les deux frères aînés devinrent jaloux de Ti-Jean, dès qu'ils s'aperçurent que la jeune princesse du château lui souriait toujours.

Ils se rendirent auprès du roi et lui dirent que leur cadet s'était vanté de pouvoir aller chez la Femme blanche chercher un chien qui jappe assez fort pour faire trembler vingt mille hommes rangés en bataille.

Le roi l'appela aussitôt à lui.

— Mon jeune homme, lui dit-il, tu t'es vanté, hier soir, d'être capable d'aller chez la Femme blanche chercher un chien qui jappe assez fort pour faire trembler une armée de vingt mille hommes ?

— Sire, mon roi, je n'ai jamais dit ça.

— Tu l'as dit. Il faut que tu ailles le chercher.

Ti-Jean, découragé, courut vers son chevreuil et lui dit que le roi voulait l'envoyer chez la Femme blanche chercher un chien qui jappe assez fort pour faire trembler une armée de vingt mille hommes rangés en bataille.

— Oui, tu le peux, répondit le chevreuil. Je vais aller avec toi. Ce ne sera pas long. On va lui ramener ce chien-là.

Ils partirent le lendemain matin. Rendus au château de la Femme blanche, ils s'arrêtèrent et le chevreuil dit au jeune prince de descendre.

— Entre dans cette caverne. Tu vas y trouver vingt-cinq chiens. N'aie pas peur. Saisis le plus gros, celui qui est attaché avec une chaîne d'or, et sors-le au plus vite.

Qui fut dit fut fait. Cinq minutes plus tard, Ti-Jean sautait avec le gros chien sur le dos de son chevreuil.

En arrivant au château, il demanda à voir le roi.

— Tenez, sire mon roi, je vous rapporte le chien qui peut faire trembler vingt mille hommes rangés en bataille.

— Tu es un jeune homme sans pareil, lui dit le roi. Demain matin, je mettrai vingt mille hommes sur mon champ de bataille. Sois là avec ton chien pour me prouver que tu ne m'as pas trompé.

Le lendemain, les hommes étaient rangés quand le chien arriva avec son maître qui lui cria :

— Jappe ! mon chien.

L'armée se mit à trembler et, peu après, tous les soldats étaient écrasés sur le sol.

Le roi s'écria :

— Tu es encore mieux que je ne pensais, mon jeune homme !

Le lendemain, les deux jardiniers se demandèrent comment il se faisait que la Femme blanche n'avait pas tué leur frère. « Elle qui est si méchante », se disaient-ils. Ils décidèrent donc de conter une autre histoire au roi. Cette fois, ils vont lui dire que Ti-Jean s'est vanté de pouvoir rapporter un baril qui ne se vide jamais des sept sortes de boisson qu'il contient.

Quand le roi apprit la chose, il appela Ti-Jean et lui dit :

— Mon petit jeune homme, tu t'es encore vanté ? Tu as dit pouvoir aller chercher un baril qui contient sept sortes de boisson qu'on ne peut jamais épuiser. Est-ce vrai ?

Le jeune prince, surpris d'entendre ces paroles, répondit :

— Sire mon roi, je n'ai jamais dit ça. Mais je vais quand même aller vous le chercher.

Il courut aussitôt trouver son chevreuil, qui lui dit que c'était possible. Ils partirent ensemble et se rendirent encore chez la Femme blanche. Quand ils furent arrivés au château, le chevreuil ordonna à Ti-Jean de descendre dans la cave et d'ouvrir la porte dont la poignée était en or.

— Le baril de boisson est dans la septième armoire à gauche, lui dit-il. Tu vas le reconnaître.

Le prince entra et trouva le baril à l'endroit indiqué par le chevreuil. Mais en sortant, il vit d'autres boissons sur les tables et il se mit à y goûter, ce qui le rendit pas mal gai. Mais il s'aperçut qu'il était grand temps de s'en aller, et il fila.

Pendant tout ce temps-là, la Femme blanche avait fini par se réveiller. De mauvaise humeur comme elle l'était, elle prit son sabre et sortit. Elle leva le bras pour frapper Ti-Jean et le chevreuil, mais le jeune prince venait de monter en croupe avec son baril, et il fuyait déjà.

Rendu au château, Ti-Jean fut tout heureux de se présenter au roi.

— Sire mon roi, dit-il, je vous apporte le baril contenant sept sortes de boisson.

— Eh bien ! mon jeune homme, tu es surprenant ! Je n'aurais jamais cru, cette fois, que tu réussirais.

Le roi prit le baril et fit couler de la boisson pendant longtemps. Mais il ne réussit pas à le vider. Heureux des exploits de son jardinier, il en fit de grands éloges.

Tous ces succès empiraient la jalousie des deux frères qui ne comprenaient plus rien aux prouesses de Ti-Jean. Ils allèrent dire au roi qu'il s'était vanté de pouvoir aller chercher la princesse aux cheveux d'or, que la Femme blanche avait métamorphosée en sirène dans la mer Rouge.

Le roi, apprenant la nouvelle, fit venir Ti-Jean et lui dit :

— Il faut que je te parle, mon jeune homme. Tu t'es vanté, hier soir, de pouvoir aller chercher la princesse aux cheveux d'or, que la Femme blanche a métamorphosée en sirène de mer. Vas-y tout de suite. Sinon, tu seras pendu devant la porte de mon château.

— Je n'ai jamais dit ça, sire mon roi. Mais je vais y aller quand même.

Le jeune prince courut encore vers son chevreuil et lui dit :

— Mon chevreuil, quand on pense que j'ai promis au roi d'aller lui chercher la princesse aux cheveux d'or !

— Tu es capable, dit le chevreuil. Je partirai avec toi demain matin ; mais avant, tu iras prier le roi, s'il veut que tu délivres la princesse aux cheveux d'or, de te faire tailler trois robes. La première de ces robes devra mirer l'argent, la deuxième, l'or et l'autre, le diamant.

Le prince fit le message au roi, qui lui répondit :

— Je vais te donner les robes qu'il te faut, mais malheur à toi, si tu ne ramènes pas la princesse !

Le lendemain, les robes étaient prêtes. Ti-Jean monta sur le dos du chevreuil, qui lui dit :

— Tiens-toi bon si tu ne veux pas perdre la vie ; on va faire des sauts périlleux. Surtout, ne dis pas un mot !

Le soir de la troisième journée, ils atteignirent la mer Rouge. Le prince descendit du chevreuil et, après avoir reçu ses conseils, il fit une promenade sur le rivage. La belle princesse se baignait justement dans la mer Rouge.

— Belle princesse, lui dit-il, j'ai un beau cadeau à te faire, viens ici.

Elle nagea aussitôt jusqu'à la grève pour le mieux voir.

— Dis-moi donc ce que tu fais ici ? demanda-t-il à la sirène.

— J'ai été métamorphosée par ma mère, la Femme blanche, répondit-elle. Depuis ce temps, je vis dans la mer Rouge.

— Bien, moi, je suis venu te délivrer. Prends d'abord cette robe et couche-toi sur mes genoux, lui dit-il.

Elle revêtit la belle robe en argent et coucha sa tête sur les genoux de Ti-Jean. Pendant qu'elle dormait, la chair du poisson descendait, descendait. À son réveil, la peau était rendue à mi-jambe. Heureuse, la princesse reprit la mer.

Le prince retourna à son chevreuil et lui dit :

— Tout va bien, mon chevreuil. Dans deux jours, nous l'aurons !

Le lendemain matin, il retourna sur le rivage avec la robe qui mirait l'or.

— Belle princesse, lui dit-il, j'ai un cadeau encore plus beau à te faire aujourd'hui. Je veux te parler. Viens près de moi.

Elle nagea jusqu'à lui et il lui donna la belle robe dorée. Il la fit coucher encore sur ses genoux et, à son réveil, la chair de poisson était rendue à la jointure de ses pieds.

Elle reprit la mer et le prince retourna au chevreuil, qui lui demanda comment il s'en tirait.

— Tout va bien et la princesse est bien belle. Demain, elle sera délivrée.

Le lendemain matin, le prince retourna sur le rivage et vit encore une fois la princesse qui se baignait.

— Belle princesse, lui dit-il, aujourd'hui j'ai un dernier cadeau à te faire. C'est le plus précieux, il est de diamant. Viens, et je te le donnerai.

En vitesse elle nagea jusqu'à lui. Ti-Jean lui remit sa plus belle robe et la fit coucher de nouveau sur ses genoux. Elle s'endormit, puis, à son réveil, elle était délivrée. Sa joie était à son comble. Celle du jeune prince aussi. C'était la plus belle princesse au monde.

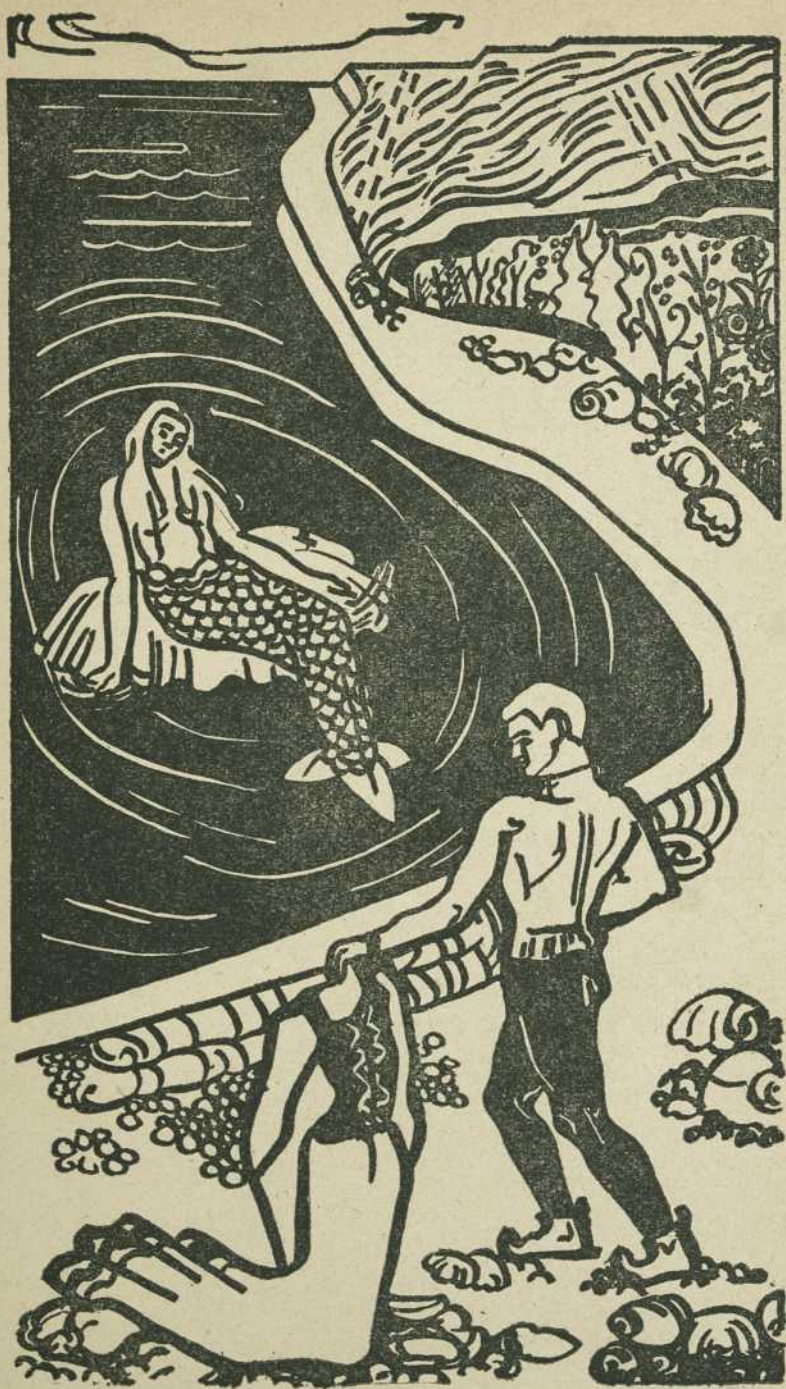
Le lendemain matin, ils repartirent dans la direction du château et y arrivèrent après trois jours.

— Tenez, mon roi, lui dit Ti-Jean en le voyant, je vous ramène la princesse aux cheveux d'or.

Le roi, veuf depuis quelques années, en fut ravi et la fit conduire dans sa plus belle chambre. Comme il espérait l'épouser, il lui servit lui-même ses repas.

Mais la princesse aux cheveux d'or, qui n'aimait pas le roi, refusa la nourriture qu'il lui apportait. Elle demanda que le jeune prince la serve.

Ti-Jean retourna à son chevreuil et lui raconta que la belle princesse ne voulait pas voir le roi.



Le chevreuil lui dit :

— C'est toi qu'elle aime. C'est donc toi qui l'épouseras. Je vais te dire comment on peut se débarrasser du roi. Demain matin, je ferai jaillir un grand lac devant son château. Il périra dedans.

— Le lendemain, après avoir reçu tous les bons conseils du chevreuil, le prince rencontra le roi, qui s'étonnait de voir un beau lac devant son château.

— Rien de mieux pour s'y baigner, sire mon roi, lui dit le jeune prince.

— Tu dis vrai, reprit le roi. J'en suis émerveillé.

— Croiriez-vous qu'au fond de l'eau, il y a des coqs d'or ?

— Tu m'en diras tant ! fit le roi, presque incrédule.

— Je vais vous le prouver, répondit Ti-Jean.

Tout aussitôt il plongea, et, peu après, remonta, un coq d'or à la main.

— Êtes-vous capable d'en faire autant, sire mon roi ?

— Puisque tu l'as fait, jeune homme, pourquoi pas moi aussi ?

Sans hésiter, il plongea dans le lac.

Au même instant, le prince y versa le contenu d'une fiole d'eau forte que lui avait donnée le chevreuil. Le lac disparut aussitôt, et le roi aussi.

Quelques jours plus tard, le prince épousait la belle princesse aux cheveux d'or. Après les noces, le chevreuil dit au jeune prince :

— J'ai maintenant une grâce à te demander. Coupe-moi le cou avec ton sabre. N'hésite pas, tu n'auras pas à le regretter.

Le prince était au désespoir d'avoir à couper le cou de son bon chevreuil qui lui avait rendu de si grands services. Mais comme il lui obéissait toujours, il se rendit à ses ordres. Aussitôt, apparut devant lui un prince superbe, le fils délivré de la Femme blanche.

Ti-Jean, devenu maître du château, le garda avec lui et avec sa femme, la belle princesse aux cheveux d'or. Il condamna ses deux frères à garder les troupeaux de ses pâturages et, à partir de ce jour-là, ils lui furent fidèles. Ils vécurent tous des jours longs, calmes et heureux.

FLEUR DE MAI

IL y avait une fois un cultivateur qui était le père de douze garçons. Tous travaillaient sur la terre du plus vieux jusqu'au plus jeune. Comme le père était avancé en âge, sa besogne consistait à transporter le grain au moulin pour le faire moudre et à rapporter la farine à la maison.

Dans cette famille, un des enfants était un fils adoptif. Parce qu'on l'avait reçu à la maison le matin du premier de mai, on lui avait donné le nom de Fleur de Mai. Il comptait parmi les aînés, et ses frères ne savaient point qu'il n'était pas de la famille au même titre que les autres.

Un bon jour, le père alla, comme d'habitude, porter une charge de grain au moulin. Mais le soir, il revint le visage affaissé contre les sacs de farine. L'aîné, voyant arriver le cheval à la porte, vint au-devant de son père ; mais à sa grande surprise, il le trouva mort et refroidi. Ce fut une profonde tristesse, à la maison. Après avoir rendu les derniers hommages à leur père, les enfants le firent enterrer avec toutes les cérémonies.

Le lendemain, l'aîné dit à sa mère et à ses frères :

— C'est moi qui suis le plus âgé de la famille. Si vous y consentez, je remplacerai notre cher père disparu.

— Tu auras tout mon appui, répondit sa mère, et je commande à tes frères de t'obéir comme ils obéissaient à leur père.

Tout alla bien à la maison, comme auparavant. Mais un bon matin qu'ils prenaient le déjeuner comme d'habitude, la pauvre mère se mit à pleurer. L'aîné s'empessa de lui demander le sujet de ses larmes, disant :

— Ma mère, y a-t-il quelqu'un d'entre nous qui vous a causé de la peine ?

— Non, mon enfant, vous êtes tous bons pour moi. Seulement, quelque chose me pèse sur le cœur. Votre père est mort subitement, sans laisser de testament. Pour la moitié du bien qui reste, il y a des parts à retirer. Mais il y en a un parmi vous qui n'a pas le droit à une part ; apprenez-le. C'est ce qui me rend triste. Mais je serais heureuse si vous consentiez à vous partager cet héritage en douze parts égales.

Fleur de Mai, qui était près de sa mère, au bout de la table, se leva en disant :

— Ma mère, s'il y en a un parmi nous qui n'est pas de la famille, je ne veux pas, quant à moi, qu'il partage également avec les onze autres. Le bien de notre père ne lui appartient pas.

— Mon cher enfant, reprit la mère, je regrette bien de le dire, mais le sort tombe sur toi. Nous t'avons recueilli quelques jours après ta naissance. Tu n'es donc pas le frère des autres.

— Eh bien ! ma mère, puisque je ne suis pas de la famille, je vais partir à l'instant. J'ai vingt ans, je travaillerai pour m'acquérir un bien.

Ses frères adoptifs essayèrent de le retenir, lui offrant une part comme les autres ; mais il refusa. Après le déjeuner, il fit ses adieux et prit la forêt. Pendant plusieurs jours, il marcha et arriva, un soir, au bord de la mer. La chaleur ayant été écrasante dans la forêt, il fut heureux de respirer l'air salin. Il suivait déjà ce rivage depuis une couple d'heures quand, tout à coup, il vit devant lui trois animaux aux prises. Un lion, un aigle et une fourmi se disputaient la carcasse d'un noyé. À la vue du lion, Fleur de Mai, épouvanté, s'enfuit dans le bois, de crainte d'être dévoré. Mais le lion, qui l'avait aperçu, lui cria :

— Jeune homme, peux-tu nous partager cette carcasse ? Nous nous querrellons depuis des heures pour savoir qui aura le plus gros morceau.

Fleur de Mai, revenu de sa peur, prit son couteau et morcela le noyé. Après avoir séparé la chair des os, il saisit la tête et la fendit en deux. S'adressant au lion, il lui dit :

— Toi, mon lion, tu as de bonnes dents, mange les os. Toi, bel aigle, de ton bec, déchire la chair. Petite fourmi, la moelle est pour toi, et le crâne te servira d'abri.

Fleur de Mai remit le couteau dans sa gaine et continua sa route. À peine avait-il fait quelques pas que le lion dit à ses compères :

— Nous n'avons même pas remercié ce jeune homme qui a si bien partagé notre proie. Nous pouvions lui faire chacun un don qui lui aurait servi.

Le lion rappela Fleur de Mai qui pensa bien, cette fois, être dévoré. Se rendant à l'appel, il dit :

— Tu as oublié, tantôt, de me manger ?

— Mon jeune homme, tu as si bien partagé notre repas que nous nous accordons maintenant comme trois frères. Pour te remercier, nous sommes heureux de te faire chacun un don.

Le lion arracha un poil de sa crinière et le lui remit, en expliquant qu'il pourrait, avec l'aide de ce poil, se transformer en lion quand il le voudrait.

L'aigle lui donna une plume de sa queue avec la même explication. La fourmi lui dit, à son tour :

— Toute petite que je suis, moi, je te donnerai une de mes pattes. Elle te permettra de te changer en fourmi de la grosseur que tu voudras.

Après avoir remercié ses trois bienfaiteurs, Fleur de Mai continua sa route. Une fois éloigné, il prit son poil de lion pour en faire l'essai. Il se souhaita lion, le plus gros et le plus fort du monde. Au même instant, il fut transformé en lion. Il poussait des rugissements si terribles que la peur de lui-même le prit. Après s'être changé en fourmi, il se mit à courir partout sur les troncs d'arbres. Mais il redouta de se perdre et il retourna à terre, pour y reprendre sa nature d'homme. Il saisit la plume, se souhaita aigle et plana dans les airs. Il volait très haut, hors de la portée des chasseurs, de crainte qu'on ne l'abattît.

À la brunante, il arriva au-dessus de l'entrée d'une grande ville toute pavoisée de noir. Il descendit et, redevenu homme, il alla frapper à la porte de la première maison. Là, une veuve vivait seule. Il lui demanda si elle voulait bien lui donner à souper et le garder pour la nuit.

La vieille dame le reçut avec empressement et lui prépara un bon repas. Tout en mangeant, Fleur de Mai demanda à la veuve ce que signifiait ce deuil dans la ville.

— Vous êtes un étranger, je le vois bien, dit-elle. Cette ville est dans le royaume d'un roi puissant, dont le château est près d'ici. Le roi et la reine n'avaient qu'une fille, la princesse Honorine, qui faisait tout leur bonheur. Un soir qu'ils se promenaient tous trois sur la galerie du château, une tempête s'éleva de l'est. Elle était si effroyable que le roi et la reine furent projetés en bas de la galerie et la princesse fut enlevée par l'ouragan. Depuis ce temps, on la pleure et c'est pour cette raison que la ville est en deuil.

Le lendemain, de bon matin, Fleur de Mai se leva. Après avoir remercié l'hôtesse qui lui avait donné le couvert pour la nuit, il partit et s'en alla au bord de la mer. Il prit sa plume, se souhaita aigle volant vite comme l'éclair et il prit son essor. À la vitesse qu'il allait, il fut bientôt rendu au-dessus d'une mer immense. De son œil perçant, il aperçut un petit point noir dans le lointain et dirigea sa course vers cet endroit. Il arriva à une tour bâtie en plein milieu de l'océan et se percha sur le bord de la galerie qui l'entourait. Là, il se mit à regarder à l'intérieur, par les fenêtres, et s'aperçut que la tour n'était habitée que par une femme vêtue de noir et portant un crêpe sur son visage. Il se souhaita alors fourmi, entra par le trou de la serrure et descendit au bas de la tour. Après avoir tout examiné et s'être rendu compte que la dame en

noir était une princesse et qu'elle était bien seule, il reprit sa nature d'homme. La princesse, qui n'avait vu aucun être humain depuis sept ans, échappa un cri de frayeur en l'apercevant.

— Belle princesse, lui dit-il, n'ayez point peur. Hier soir, j'ai couché dans la ville endeuillée du roi votre père et, à ce qu'on m'a appris, vous devez être la princesse Honorine. On pleure votre perte depuis sept ans. Voulez-vous bien me dire la cause de votre malheur.

— Celui qui m'a enlevée, reprit-elle, est Corps-sans-Génie. Il me garde prisonnière ici et il veut à tout prix que je l'épouse. Mais je préférerais mourir cent fois que de me voir la femme de cet être méprisable.

— Puisqu'il en est ainsi, belle princesse, je ferai tout pour vous délivrer de ce monstre et pour vous ramener, un jour, aux bras de vos parents. Mon nom est Fleur de Mai et je porte sur moi des dons précieux, avec l'aide desquels je me transforme en lion, en aigle et en fourmi. Au retour de Corps-sans-Génie, vous lui direz que vous vous êtes ennuyée de lui et qu'enfin vous avez décidé de l'épouser. Ces paroles le rendront si heureux qu'il vous confiera le secret de sa vie, aussitôt que vous le lui demanderez. Quand doit-il revenir ?

— Corps-sans-Génie est parti d'ici depuis trois ans. Je sais quand il part, mais j'ignore quand il doit revenir. À son retour, la mer s'élève aussi haute que des montagnes, la tour se tord dans tous les sens et menace de s'écrouler. Puis, la voûte s'ouvre et Corps-sans-Génie fait son apparition.

La princesse Honorine finissait à peine ces mots que la mer commença à gronder.

— C'est la tempête de Corps-sans-Génie, dit-elle à Fleur de Mai, voici qu'il s'en vient.

— Soyez aimable pour lui, afin de connaître le secret de sa vie. Quand vous l'aurez appris, je travaillerai de toutes mes forces pour détruire le monstre.

La mer se déchaîna aussitôt, la tour menaça de crouler et la voûte se fendit. Mais Fleur de Mai, prompt comme l'éclair, se souhaita fourmi, la plus petite des fourmis, et se cacha dans une fente de la cloison pour mieux entendre ce que Corps-sans-Génie allait confier à la princesse.

En voyant apparaître Corps-sans-Génie, Honorine le prit par le cou et l'embrassa, en disant :

— Depuis trois ans que tu es parti, je suis seule et je me suis ennuyée de toi. Corps-sans-Génie répondit :

— La belle, aurais-tu changé d'idée par hasard ?

— Oui, cette fois, j'ai changé d'idée et je vais tout de suite t'expliquer

la raison pour laquelle j'ai tardé à t'épouser. Tu ne m'as jamais dit pourquoi on te nomme Corps-sans-Génie. N'as-tu pas une vie comme moi et comme les autres ?

— Belle princesse, ne sois pas inquiète à ce sujet. Je t'assure que tu n'auras pas le chagrin de pleurer ma perte.

— Mais dis-moi donc le mystère de ta vie. Je crains toujours que tu ne meures avant moi et je serais perdue sans toi dans cette tour.

— Pour te rassurer, belle princesse, voici le secret de ma vie. Je ne crains pas de te le livrer, parce que nous sommes absolument seuls ici et que tu n'en sortiras jamais. Ma vie est dans un œuf caché dans le corps d'un pigeon. Ce pigeon est dans le corps d'un lion. Ce lion est gardé par un roi. Il est vrai que si on allait demander au roi de se battre contre son lion, il ne pourrait pas le refuser ; il ferait sortir le lion, que ce soit pour affronter un seul homme ou une troupe rangée en bataille. Mais je ne suis pas inquiet : bien des rois déjà ont envoyé des armées à ce combat, et pas un homme n'en est revenu : le lion les a tous dévorés. D'ailleurs, supposons, ma belle princesse, que mon lion soit vaincu ; ma vie ne serait pas encore menacée, car le pigeon s'échapperait des mains de celui qui ouvrirait l'animal et s'en irait voler sur la Mer Enchantée. À la surface de cette mer, flotte une bouée tournante avec un guichet de quatre mains carrées, et il est toujours ouvert. Mon pigeon y volerait et plongerait dans la bouée, qui le descendrait dans les profondeurs de la mer. Là, il se trouverait dans une grande salle, où il pourrait vivre aussi à l'aise que dans le corps du lion. Mais si, en même temps que lui, un autre oiseau y entrait, la bouée resterait à la surface de l'océan, la salle ne pouvant contenir deux vies à la fois. Belle princesse, tu vois bien qu'en te dévoilant mon secret, je ne m'expose pas au danger. On ne pourrait me tuer que si on me cassait sur le front l'œuf qui est dans le corps du pigeon. Et c'est impossible à tout être humain d'atteindre la bouée sur la Mer Enchantée.

La princesse lui dit :

— Corps-sans-Génie, tout comme moi, sois sans crainte.

Après avoir entendu les dernières paroles de Corps-sans-Génie, Fleur de Mai sortit de sa cachette, descendit sur le plancher et sortit par le trou de la serrure. Rendu sur la galerie, il se fit aigle et prit sa volée vers le royaume indiqué par Corps-sans-Génie. Là, reprenant sa nature d'homme, il entra au château du roi et lui demanda la bataille avec son lion. Surpris, le roi s'informa où était son armée.

— Sire mon roi, je n'ai point d'armée. C'est moi seul qui me battrai avec votre lion.

Envoyé dans le parterre où il devait rencontrer le lion, Fleur de Mai se transforma en lion, le plus gros et le plus fort de l'univers. Les deux animaux s'abordèrent en rugissant et en lançant des cris déchirants. Le combat fut terrible. Mais en peu de temps, Fleur de Mai terrassa son adversaire. Réapparaissant aussitôt sous la forme d'un homme, il fut lui-même surpris d'avoir vaincu un lion si fort et si robuste. Sans perdre de temps, il retourna la bête, prit son couteau et, d'un coup, lui fendit le ventre. Dès qu'il aperçut le pigeon, il tint sa plume d'aigle dans sa main. Mais le pigeon sortit comme l'éclair et prit sa volée. Fleur de Mai, qui avait sa plume à la main, se souhaita aigle et partit à la poursuite du pigeon. Il le rejoignit et, pendant tout le trajet, le suivit à six pouces de distance. Rendu au-dessus de la Mer Enchantée, l'aigle vit de loin la bouée tournante, à la surface de l'océan. Après quelques instants, le pigeon plongea vers la bouée, mais l'aigle donna un coup d'aile terrible et, en ouvrant le bec, saisit la queue du pigeon. Tous deux ils descendirent et pénétrèrent dans la bouée tournante. L'aigle essaya de saisir le pigeon, mais sans succès. Retrouvant sa nature d'homme, il parvint à capturer le fuyard. Il eut toutefois la précaution de sortir de la bouée avec sa proie, car s'il avait tué le pigeon à l'intérieur, il s'y serait trouvé le seul être vivant et il aurait coulé au fond de la mer ; là, il serait resté pour toujours emprisonné. Sorti et transformé en aigle, il prit délicatement le pigeon entre ses pattes et se rendit sur un îlot qu'il aperçut dans le lointain. Après s'y être reposé, il reprit sa nature d'homme. Il ouvrit le pigeon et en prit l'œuf, qu'il enveloppa soigneusement dans sa chemise pour en faire un gros paquet ; autrement, il aurait pu le casser entre ses pattes. De nouveau il se changea en aigle et continua son envolée vers la tour.

Pendant ce temps, Corps-sans-Génie devint malade à en mourir. N'ayant même pas la force de lever la tête, il dit à la princesse Honorine :

— Approche-toi de moi. Je crois qu'on a tué mon lion et même que mon pigeon est mort aussi. Si ce n'était que du lion, je ne serais pas si malade.

La princesse, qui allait et venait dans la tour, prit bien garde d'approcher du lit du malade ; mais elle ne cessait de regarder par les fenêtres. Tout à coup, elle vit venir l'oiseau portant un paquet entre ses pattes. L'aigle vint se poser sur la galerie, et la princesse, ouvrant toute grande la porte de la tour, se précipita à sa rencontre. Redevenu homme, Fleur de Mai ouvrit sa chemise, prit l'œuf et le tint dans sa main ; puis il saisit la princesse Honorine par le bras et la conduisit tout droit au chevet de Corps-sans-Génie. Apercevant le jeune homme tenant sa fiancée par le bras, Corps-sans-Génie frémit de rage. Mais il n'avait plus aucun pouvoir. Fleur de Mai s'approcha du lit en disant :

— Corps-sans-Génie, il y a assez longtemps que tu fais du mal dans le monde. Par ta méchanceté, tu as fait verser beaucoup de larmes. Aujourd'hui, tu es battu et c'est moi ton vainqueur.

Et en disant ces mots, il cassa l'œuf au milieu du front de Corps-sans-Génie, qui rendit le dernier soupir.

La princesse et Fleur de Mai jetèrent le cadavre à la mer, et ils se trouvèrent seuls dans la tour. Rien n'y manquait, puisque Corps-sans-Génie avait fait provision de tout ce qu'on pouvait désirer. Il avait passé sa vie à dérober des trésors d'une ville à l'autre. Mais la princesse Honorine, enlevée depuis sept ans, avait tant pleuré ses parents, qu'elle s'empressa de demander à Fleur de Mai s'il n'y avait pas moyen de retourner au château de son père.

— Ma princesse, je vais faire tout mon possible pour me rendre à ton désir. Je vais me transformer en l'aigle le plus puissant de l'univers. Tu t'attacheras à mes épaules, et je crois pouvoir franchir la distance qui sépare cette tour de la terre ferme.

Pour leur départ, la princesse et Fleur de Mai choisirent le premier matin clair. Le firmament était sans nuage et le soleil brillait à l'horizon. Après s'être souhaité l'aigle le plus fort de l'univers, Fleur de Mai prit la princesse sur ses épaules et s'envola. Le soir, à la brunante, ils arrivèrent sur la grève, en face du château du roi. Mais Fleur de Mai était épuisé. Il dit à la princesse :

— Je ne me présenterai pas au château ce soir. J'irai loger chez la veuve qui m'a fourni les renseignements nécessaires à ta délivrance.

La princesse se sépara de Fleur de Mai et se dirigea vers le château paternel. En voyant apparaître leur princesse si regrettée, le roi et la reine se jetèrent à son cou, en lui demandant si c'était bien elle et par quel miracle elle était revenue.

Honorine fit le récit de son aventure à ses parents, qui l'écoutèrent en pleurant.

— Ma princesse, lui demanda le roi, où est donc celui que tu appelles Fleur de Mai ?

— Il était si fatigué qu'il n'a pas voulu se présenter, ce soir, au château. C'est une vieille dame, non loin d'ici, qui le garde pour la nuit.

Le roi envoya aussitôt chercher Fleur de Mai et, en le voyant entrer, il lui dit :

— Jeune homme, vous êtes le bienvenu dans mon château. Soyez ici comme mon fils. Je ne saurais assez reconnaître les exploits que vous venez d'accomplir. Sans doute nous n'aurions jamais retrouvé cette chère enfant, que nous croyions à jamais perdue. Je sais quel doit être maintenant votre plus

cher désir. Pour ma part, je serais heureux de votre mariage avec ma princesse. Mais je ne puis en décider seul. Mon conseil aura à se prononcer.

On conduisit Fleur de Mai à une chambre d'honneur, où il put se reposer. Le lendemain, le roi convoqua son conseil. Il y fut résolu que Fleur de Mai, sur le désir du roi, épouserait dans trois mois la princesse.

En attendant, Fleur de Mai s'adonna à la chasse, et la princesse s'occupa aux préparatifs de son trousseau. Les trois mois furent vite écoulés et le mariage devait avoir lieu le lendemain.

Les futurs époux, ce soir-là, se promenaient avec le roi et la reine sur la galerie du château quand, tout à coup, le ciel s'obscurcit. La princesse dit à Fleur de Mai :

— Comme ça ressemble au soir terrible où j'ai été enlevée par Corps-sans-Génie !

Au même instant, il s'éleva un ouragan traversé d'un coup de tonnerre si violent que le roi, la reine et Fleur de Mai furent projetés hors de la galerie. En se relevant, ils s'aperçurent que la princesse était disparue. Tout comme le roi et la reine, Fleur de Mai était au désespoir. Mais il se dit : « Je l'ai trouvée une fois, je saurai bien la retrouver. Je la chercherai tant que la terre me portera et que la mer me soutiendra. »

Fleur de Mai voulut partir à l'instant, mais le roi l'en empêcha en lui disant :

— Il ne nous reste plus que toi à qui confier nos peines et nos chagrins, et tu veux nous quitter.

— Sire mon roi, ne vous désolez pas. Je fouillerai l'univers pour trouver celle que j'aime et si Dieu me conserve la vie, je vous promets de la ramener ici un jour.

Le lendemain matin, Fleur de Mai partit pour un voyage dont il ne connaissait pas l'issue. Il prit la forêt.

Il y avait déjà des mois et des mois qu'il marchait quand, un jour, s'écartant de sa route, il se trouva dans un petit sentier. À la tombée du jour, il atteignit un grand lac et entrevit, du côté opposé, une petite maison. Il se rendit à cette habitation et frappa à la porte. Une femme toute courte et très grosse lui ouvrit, et Fleur de Mai lui demanda à loger pour la nuit.

— Mon jeune homme, impossible de vous garder ici. Je suis la mère de cinq vents. Si mes enfants arrivaient et vous apercevaient, ils vous dévoreraient.

— Ma bonne dame, je vais vous raconter mon aventure et le sujet de mon voyage ; peut-être aurez-vous pitié de mes misères. Je me nomme Fleur de Mai et suis à la recherche de celle qui, la veille de mon mariage, m'a été

enlevée par un ouragan. Ce soir-là, nous nous promenions en compagnie du roi et de la reine, sur la galerie du château. Le ciel commença à s'obscurcir et la princesse se mit à dire que ça lui rappelait le soir inoubliable où Corps-sans-Génie l'avait enlevée. En prononçant ces paroles, un ouragan épouvantable nous renversa hors de la galerie, et la princesse disparut. Depuis ce temps, je la cherche. J'ai parcouru les forêts en tous sens, les déserts horribles, les grandes grèves isolées, mais je ne l'ai pas encore trouvée.

— Mon jeune homme, vous qui portez un si beau nom et qui avez eu tant de peine et de misère, je vous recevrai ici à vos risques. Mes garçons sont violents, mais ils ont le cœur tendre. Je leur parlerai de vous ; peut-être auront-ils eu connaissance, dans leurs courses, qu'une jeune princesse a été enlevée par quelque génie.

Tout en parlant, la maison se mit à craquer. La vieille leva la grande cuve, dans la cuisine, et fit cacher Fleur de Mai dessous. Au même instant, Zéphyr, le vent du sud, entra. Sa mère lui dit, en le voyant :

— Cher enfant, que tu es doux et bon pour ta vieille mère ! Tu apportes toujours avec toi la chaleur qui réchauffe et qui reconforte. Tu dois avoir faim, toi qui souffles si loin. Viens t'asseoir à table, le repas est préparé.

Zéphyr s'assit à la table, près de sa mère.

— Durant ton absence aujourd'hui, mon cher enfant, lui dit-elle, je me suis endormie et j'ai fait un songe. J'ai rêvé qu'il était arrivé ici un jeune homme ; il errait à la recherche de sa femme, qui lui avait été enlevée par méchanceté. Dans mon songe, ce jeune homme était beau, plaisant, mais amaigri d'avoir bien longtemps parcouru les forêts, les déserts, les grèves, et d'avoir vécu de racines et de fruits sauvages.

— Mais, ma mère, c'est un songe.

— Mon fils, si par hasard c'était une réalité, ferais-tu quelque chose pour ce jeune homme ?

— À cause de vous, je ferais sûrement tout mon possible pour lui venir en aide.

— Eh bien ! il est ici avec moi dans cette maison. Si tu me promets de ne lui faire aucun mal, je vais te le présenter.

— Ma mère, je vous promets d'être bon pour lui.

La mère leva la cuve, et Fleur de Mai se présenta, tendant la main à Zéphyr.

— Tu es l'homme dans le songe vécu de ma mère ? lui dit Zéphyr. Tu es, paraît-il, à la recherche de ta femme ? J'ai soufflé dans bien des pays sur la terre, mais je n'en ai vu aucune trace. Je vais quand même essayer de t'aider. Mes frères seront bientôt de retour. Noroît, qui est le plus vieux, qui va

venter bien plus loin que nous, peut avoir eu connaissance de ta princesse. Mais il n'est pas toujours de bonne humeur quand il arrive. Il atterrit du large avec des vagues désastreuses et des grêlons déchirants.

Pendant qu'ils parlaient, les trois autres vents arrivèrent ensemble : Vent d'Est, Vent d'Ouest et Vent du Nord. Mais ils entrèrent sur une brise modérée et, tout de suite, se mirent à table. Leur mère leur raconta le songe qu'elle avait fait, mais les trois vents furent d'opinion qu'il ne fallait pas ajouter foi aux rêves.

— Il ne peut, lui dirent-ils, y avoir sur la terre d'homme aussi malheureux que celui que vous avez vu en songe.

— Mes enfants, celui que j'ai vu dans mes rêves, il est ici. Son nom est Fleur de Mai, et il est à la recherche de cette princesse qu'il pleure depuis de longs mois.

— Ma mère, faites-le-nous connaître et nous accomplirons pour lui tout ce que nous pourrons.

Elle fit venir Fleur de Mai, qui se présenta aux trois derniers vents arrivés. Il leur raconta son histoire d'un bout à l'autre. Les vents lui répondirent que, nulle part où ils étaient passés, ils n'avaient vu la personne qu'il recherchait.

Fleur de Mai fut bien découragé. Mais il lui restait encore un espoir : Noroît apporterait peut-être de bonnes nouvelles. Justement, une tempête de tous les diables venait de s'élever et répandait une brise froide comme la glace. Les quatre vents et leur mère se jetèrent à genoux, pour supplier Noroît qui soulevait cette tempête dangereuse. Loin d'être touché par leur supplication, Noroît sentit sa colère se déchaîner et, poursuivant sa route, il emporta un mur de la maison et s'en alla retourner trois milles plus loin. En revenant, moins féroce, il remplaça le mur qu'il avait arraché et, en rentrant, dit à sa mère d'une voix forte, mais calme :

— Plutôt que de me rendre des hommages inutiles, vous seriez mieux de me donner à manger. J'ai une faim d'enfer, parce qu'à ce voyage-ci, je suis allé venter bien plus loin que d'habitude.

Quand Noroît fut assis à la table, sa mère commença à lui raconter son rêve. Mais Noroît lui dit de ne pas l'ahurir avec ces rêveries.

— Il n'y a rien de vrai dans les songes, ajouta-t-il.

— Mon enfant, lui dit-elle, pourquoi es-tu si sévère ? Tu sais pourtant que je suis ta mère et que je t'aime.

— Mais, ma mère, ce que vous racontez là ne tient pas debout.

— Mon enfant, s'il arrivait ici aujourd'hui un homme tel que je te le

décris, s'il avait enduré toutes les misères que j'ai vues dans mes rêves, que ferais-tu pour lui ?

— Ma mère, s'écria Noroît d'une voix tonnante, pour le protéger et lui sauver la vie, je me battrais avec les diables jusque dans le fond des enfers.

— Puisque tu as un si bon cœur, mon enfant, je te dirai que nous avons cet homme avec nous dans la maison. Si tu peux me promettre de ne lui faire aucun mal, je te le présenterai.

— Je vous le promets, ma mère. S'il y a quelque moyen de l'aider, je le ferai de bon cœur.

Fleur de Mai apparut et se présenta à Noroît. Noroît, de beaucoup plus âgé que ses frères, avait la barbe et les cheveux longs. Il était blanc comme la neige et son visage sévère était peu rassurant. Mais Fleur de Mai s'avança sans crainte vers lui.

— Mon jeune homme, lui dit Noroît, assieds-toi dans ma main et raconte-moi le sujet de tes malheurs.

Fleur de Mai s'assit dans la main du géant, lui raconta ses traverses et les peines qu'il avait souffertes. Quand il eut terminé son récit, Noroît lui dit :

— Eh bien ! Fleur de Mai, apprends que la princesse que tu cherches a été enlevée par la Fée Puissante, qui veut lui faire épouser son fils, le Prince Charmant. Cette fée est la sœur de Corps-sans-Génie. Après avoir appris la mort de son frère, à son tour elle a enlevé ta princesse, pour se venger de toi. Mais écoute-moi bien. On m'a demandé d'aller venter demain matin, pour sécher le linge qu'on a lavé pour la noce. Dans trois jours, la princesse Honorine épousera le Prince Charmant. Mais, demain matin, tiens-toi prêt. Tu monteras sur mon dos et je te transporterai en face du château, à l'entrée d'un petit ruisseau où je me placerai pour souffler mon vent. Tu pourras te rendre au château et là peut-être pourras-tu te faire reconnaître de la princesse. Ne sois pas inquiet, je serai toujours près de toi, parce que je souffle partout où un petit passage me permet de pénétrer, par les serrures des portes, par les fentes des fenêtres, partout.

Fleur de Mai ne dormit pas de la nuit et, le lendemain matin, se leva tôt. Noroît le cacha dans sa barbe et partit à toute vitesse. Fleur de Mai se tourna la tête en arrière pour ne pas suffoquer, parce que le trajet se faisait avec la rapidité de l'éclair.

Ils arrivèrent en face d'un grand château en réjouissance. Par les fenêtres, Fleur de Mai voyait passer les domestiques qui allaient et venaient en tous sens. Après s'être déguisé, il se présenta au château. Près de la porte, une annonce disait que tout cuisinier sachant faire rôtir des pigeons à la broche

serait engagé. En entrant, il demanda de l'emploi ; mais on n'avait plus besoin de cuisinier. Une vieille servante lui dit :

— Attendez un instant, je vais aller voir ma maîtresse ; elle est dans le haut du château. Nous ferons ce qu'elle décidera.

La cuisinière monta chez la princesse et lui apprit qu'un beau jeune étranger demandait de l'emploi comme cuisinier, mais qu'ils avaient maintenant tout leur personnel.

— Dites-lui qu'il fasse rôtir un pigeon. S'il réussit bien, nous le garderons.

Fleur de Mai, qui ne connaissait pas la cuisine, se mit quand même à rôtir un pigeon. Il le tournait et le retournait avec une belle paire de ciseaux d'or. Ces ciseaux étaient un souvenir précieux de sa princesse chérie. Elle les lui avait donnés quand ils vivaient dans la tour, un jour qu'elle voulait faire raccourcir ses cheveux.

La servante porta le pigeon à la princesse, pour lui montrer comment le nouveau cuisinier l'avait cuit. Après l'avoir examiné, la princesse demanda ce que signifiaient les trous qui le transperçaient de part en part.

— Chère maîtresse, ce cuisinier tourne ses pigeons avec une paire de ciseaux d'or comme je n'en ai jamais vu. On ne pourrait croire qu'il en existe de si beaux.

— Descendez vite et dites à ce cuisinier que, lorsqu'il aura fait rôtir un autre pigeon, il me l'apporte lui-même. Vous l'amènerez ici.

La cuisinière fit le message à Fleur de Mai, qui fit rôtir un second pigeon et s'empressa, conduit par la servante, de monter chez la princesse.

Quand ils furent seuls, la princesse se jeta à son cou en pleurant et lui dit :

— Fleur de Mai, si tu savais quelle peine et quelle angoisse j'ai endurées depuis notre séparation ! Et ce n'est pas fini. Apprends aujourd'hui que la méchante fée qui m'a enlevée m'oblige à épouser son Prince Charmant. Après t'avoir donné mon cœur, j'aime mieux mourir que de devenir la femme de cet homme.

— Ne te décourage pas, ma princesse bien-aimée, lui dit Fleur de Mai. Cet après-midi, quand vous irez en pique-nique à l'île Perdue, demande que je vous accompagne comme cuisinier. La Fée Puissante, le Prince Charmant et toute l'escorte du château seront à bord du vaisseau. Mais quand nous serons en route, une tempête s'élèvera, soulevée par Noroît qui me tient sous sa protection. Ne t'inquiète donc pas de ce qui doit arriver.

À trois heures, ils s'embarquèrent pour leur randonnée, pendant que Noroît soufflait une petite brise qui poussait le vaisseau jusque vers l'île du pique-nique. La journée était belle. Le Prince Charmant, assis à la proue, se tenait



en compagnie de la princesse Honorine, qu'il devait épouser dans deux jours. Sa mère, la Fée puissante, et plusieurs grands personnages de la cour étaient installés un peu plus loin. Le bateau était rendu à mi-chemin quand, pendant cette belle traversée, il s'éleva tout à coup une tempête si terrible que la mer devint comme des montagnes. Une vague monta sur le pont, emportant à la mer la voile et le mât. Au même instant, Fleur de Mai et la princesse Honorine furent emportés dans les airs. Seuls les débris du navire restèrent à la surface de l'eau. Le Prince Charmant, la Fée Puissante et toute l'escorte se noyèrent du premier jusqu'au dernier.

Noroît, chargé de son précieux fardeau, alla le déposer devant la porte du château où ne cessaient de pleurer les parents d'Honorine, princesse sans pareille. On ne peut imaginer quelle fut encore la surprise du roi et de la reine en voyant entrer leur fille au bras de Fleur de Mai. Ils lui sautèrent au cou en l'embrassant à travers leurs larmes.

— Mon père et ma mère, leur dit la princesse, je vous reviens cette fois pour toujours. Vous n'aurez plus à craindre d'enlèvement. Nos ennemis sont disparus au fond de la mer.

Le roi, au comble de la joie, fit venir au château son ministre et tous les subalternes qui signèrent aussitôt le contrat de mariage. Les noces furent célébrées dans les plus grandes réjouissances ; les fêtes durèrent quarante jours et quarante nuits. Les pauvres du royaume y assistèrent aussi, chacun leur tour. Ils s'en retournèrent, emportant avec eux la joie d'avoir été admis au château et les bras chargés des présents que le roi, en reconnaissance, leur fit distribuer. Dans ce royaume, on connut la joie parfaite durant de longues années.

LES TROIS MONTAGNES VITRÉES

IL était autrefois un vieux pêcheur à qui le roi avait permis de pêcher dans un lac près du château. Le poisson n'abondait pas, mais le vieillard allait quand même, tous les jours, y jeter sa ligne.

Une fois qu'il pêchait comme d'habitude, il prit un poisson blanc et le lança dans la barque. Le poisson le supplia aussitôt de le jeter à la mer. Le vieillard lui répondit que sa femme attendait son retour pour manger et qu'il ne pouvait la décevoir.

— Puisque tu ne peux pas me renvoyer à la mer, lui dit le poisson, ne manque pas de faire ce que je vais te dire. Rendu au rivage, coupe-moi en deux ; mange la moitié de ma chair avec ta femme, et envoie l'autre moitié au roi.

Le vieillard promit de lui obéir. Arrivé à terre, il trancha le poisson en deux. À sa grande surprise, il vit qu'une partie avait la couleur de l'or et l'autre, celle de l'argent. Il envoya sa femme en porter la moitié au château et il garda l'autre pour eux-mêmes. Le soir, à la table du roi et dans la cabane du pêcheur, on mangea le poisson.

Un bon jour, un événement étrange se produisit. La vieille femme et la reine eurent tous deux un fils qui vint au monde à la même heure. Les deux enfants se ressemblaient comme des frères. Le roi, apprenant cette nouvelle, se rendit à la maison du vieillard et, après avoir examiné l'enfant, demanda à ses parents de le lui donner. Il leur promit de l'élever, dans toutes les richesses, comme son propre enfant. Les pauvres gens ne purent refuser un si bel avenir à leur enfant, et acceptèrent l'offre du roi.

Le fils du pêcheur porta le nom de Pierre et celui de la reine fut appelé Henri. Les enfants furent élevés avec le plus grand soin et firent de bonnes études. À l'âge de vingt ans, ils étaient déjà passionnés pour la chasse et allaient souvent faire un tour dans la forêt. Dans une de ces randonnées, ils virent, un jour, venir vers eux un oiseau qui se frappait à droite et à gauche. Il paraissait aveugle. À un moment donné, l'oiseau descendit dans un ravin et ils le perdirent de vue. Mais peu de temps après, il remonta au grand vol. Pierre dit à Henri :

— Dans cette coulée il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire. Il y a un instant, cet oiseau était aveugle ; maintenant il voit clair. Allons voir ce qui a pu causer cette merveille.

Dans le ruisseau, au fond du ravin, l'eau coulait claire comme le cristal. Ils en burent tous les deux. Elle était si bonne que Pierre dit à Henri :

— C'est de l'eau miraculeuse. Allons demander à notre père, le roi, de faire construire près de ce ruisseau un hôpital où seront guéris tous les malades du royaume.

— Nous ferons beaucoup d'argent, reprit Henri.

Pierre le réprimanda.

— De l'argent, nous en avons assez. Nous ne pourrons jamais tout le dépenser. Faisons plutôt la charité aux pauvres pour l'amour du bon Dieu.

De retour au château, ils s'empressèrent de raconter cette aventure à leur père, qui consentit aussitôt à dépenser l'argent voulu pour bâtir un hôpital. Sans tarder, il envoya dans toutes les villes du royaume l'offre de fournir du travail à tous ceux qui se rendraient à son appel. Les ouvriers vinrent nombreux et, en peu de temps, l'hôpital fut construit.

Mais un bon matin, un peintre arriva au château et demanda de l'ouvrage. Le roi lui répondit :

— Mon ami, les travaux sont terminés. Vous arrivez trop tard. Mais montez dans mon carrosse avec moi et mes fils, et allons sur les lieux. S'il reste quelque chose à faire, je vous engagerai.

Ils se rendirent à l'hôpital et le visitèrent de fond en comble. Une chambre avait été oubliée. Le roi dit au nouveau venu :

— Il ne reste que cette chambre d'inachevée et je vous la donne à peindre.

Le peintre accepta en disant au roi :

— Ce sera vite fait. Attendez donc ici pour me dire si mon travail vous plaît.

Le roi et les deux princes se retirèrent et le peintre commença son travail. Peu après, il avertit le roi que l'ouvrage était terminé.

En entrant dans la chambre, le roi et ses fils furent bien surpris de voir sur le mur le portrait d'une princesse belle comme le jour. Pierre et Henri en furent éblouis. Henri demanda à l'ouvrier si cette femme était vivante et où elle demeurait.

— Beau prince, lui répondit-il, j'ai vu cette princesse bien des fois. Elle se nomme Marie-Reine. Elle est si belle que son père, le roi, la garde emmurée dans une tour de fer de cinq cents pieds de hauteur. Lui seul peut la voir et lui porter à manger. Mais un autre obstacle infranchissable nous sépare

d'elle. Pour l'atteindre, il faudrait traverser les trois Montagnes Vitrées qui sont des montagnes ensorcelées. Mais si vous décidez d'y aller, je vous tracerai une carte indiquant par où vous pourrez passer. Il faudra suivre mes conseils à la lettre. Sinon, vous perdrez la vie.

Henri se retourna vers son père et lui demanda son consentement pour entreprendre cette dangereuse aventure.

— Mon fils, je ne puis vous refuser cette permission. De cela dépendra peut-être le bonheur que je désire pour vous deux.

Pierre approuva le projet et s'offrit à servir de guide et de protecteur à Henri.

— Il est normal, ajouta-t-il, que moi, fils de pêcheur, je sois à ton service, mon frère.

Le roi récompensa généreusement le peintre et retourna au château avec ses fils Pierre et Henri. Ils firent leurs préparatifs et partirent le lendemain matin, au petit jour. Selon les instructions reçues, ils montèrent sur des chevaux bridés et sellés et apportèrent l'argent qui leur était nécessaire pour le voyage.

Le trajet fut bien long. Après de longs mois de peines et de misères, ils arrivèrent, un soir, à un château abandonné, qui leur était indiqué sur leur carte. Henri dit à son frère :

— Ne couchons pas ici.

— Je suis ton guide, reprit Pierre. Il faut avoir confiance en moi. Si j'avais suivi tes conseils, il y a longtemps que nous aurions été dévorés par les bêtes sauvages. Restons donc à ce château.

Ils conduisirent leur monture à l'écurie, où ils trouvèrent du foin et de l'avoine en quantité pour leurs chevaux. Revenus au château, ils ouvrirent la porte. Tout y était en ordre. Fatigué du voyage, Pierre dit à haute voix :

— Pour des voyageurs en route depuis de longs mois, il devrait y avoir ici une table chargée de provisions.

Ces paroles n'étaient pas si tôt prononcées qu'une table se dressa devant eux, couverte de mets succulents. Ils mangèrent à leur appétit et, quand ils eurent fini, Pierre dit de nouveau :

— Je suis trop fatigué pour enlever cette table. Qu'elle se retire d'elle-même.

Ces paroles achevées, la table, encore chargée d'aliments, disparut comme elle était venue.

Henri eut peur de voir se passer ces choses devant lui. Il dit à Pierre :

— Ne couchons pas ici. Quelque chose dans ce château me paraît dangereux.

— Pierre répondit :

— C'est à toi de suivre mes conseils : je suis ton guide. Ne t'ai-je pas déjà prouvé que tu pouvais compter sur ma protection ? Allons nous coucher : nous avons besoin de sommeil. Pour deux hommes fatigués d'un si long voyage comme nous le sommes, je demande deux chambres avec de bons lits.

À ces mots, deux chambres s'ouvrirent, l'une voisine de l'autre. Henri dit à Pierre :

— Je vais coucher avec toi.

— Non, répondit Pierre, on repose mieux tout seul.

Henri entra dans sa chambre, ferma sa porte et se coucha. Pierre laissa la sienne entr'ouverte ; mais il ne put dormir. À minuit, il entendit des pas et prêta l'oreille. Quelqu'un montait les marches de l'escalier conduisant à la galerie du château. La porte s'ouvrit. Les pas se dirigèrent vers la cheminée. Pour s'y rendre, il fallait passer devant la porte entrebâillée de Pierre. Il vit passer sept serviteurs portant chacun une tombe sur l'épaule. Ils déposèrent les tombes une après l'autre devant la cheminée, puis enlevèrent les sept couvercles. L'une d'elles se mit à parler, disant :

— Mon père, deux princes, ce soir, couchent au château. Seront-ils frappés de quelque malheur, pendant leur voyage ?

Une autre tombe répondit :

— Un serviteur fidèle et sincère peut les exempter de tout malheur. Il montera au troisième étage du château et verra là des fanaux d'or et d'argent. Avec le plus vieux de ces fanaux, il conduira le prince de l'autre côté des Montagnes Vitrées. Ensuite, sous l'escalier de la galerie, il y a une pierre ; sous cette pierre, une baguette. Un serviteur fidèle et sincère emportera cette baguette et, arrivé au pied des trois Montagnes Vitrées, il les frappera trois fois. Un chemin s'ouvrira devant eux, où ils pourront passer à cheval, sans rencontrer d'obstacle. Le vieux fanal leur donnera la lumière pour traverser ce long souterrain.

— D'autres malheurs peuvent-ils leur arriver ?

— Non, ma fille, c'est tout pour le présent.

Après ces dernières paroles, les serviteurs fermèrent les tombes, les rechargèrent sur leur épaule, et ils partirent comme ils étaient venus, croyant que leur voyage porterait fruit. Pierre avait tout vu et tout entendu, pendant qu'Henri dormait d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, Pierre demanda qu'on apporte le déjeuner. La table

revint de nouveau, chargée de provisions. Le repas terminé, il commanda à la table de se retirer. Il dit ensuite à Henri :

— Suis-moi. Montons dans les tours.

Henri ne s'en souciait guère, mais Pierre l'y entraîna. Là, ils prirent une petite échelle et grimpèrent au grenier. Ils y trouvèrent les plus beaux fanaux d'or et d'argent qu'on eût jamais vus. Pierre mit la main sur le plus vieux, mais Henri lui demanda pourquoi il prenait un fanal rouillé comme celui-là. Pierre le rassura sur son choix et ils descendirent jusqu'à l'escalier de la galerie du château. Pierre leva la pierre indiquée et il trouva la baguette. Henri, n'y comprenant rien, réprimanda son frère en lui disant de ne pas déranger ce qui ne lui appartenait pas. Pierre se contenta de répondre qu'il avait ses raisons. Puis ils bridèrent et sellèrent leurs chevaux et continuèrent leur route.

Trois jours plus tard, ils arrivèrent au pied d'une montagne terrifiante, de vitre fière et d'une hauteur incroyable. Pierre la frappa de la baguette magique et, aussitôt, elle se fendit pour leur livrer passage. Henri fut ébahi de la merveille que son frère venait d'accomplir.

À mesure qu'ils pénétraient dans la montagne, l'obscurité les enveloppait. Pierre alluma le fanal et il se fit une clarté de soleil. Une fois sortis de ce souterrain, ils se retournèrent et la montagne se referma sur eux. Henri dit à Pierre :

— Il n'y a plus de passage dans la montagne. Comment nous en retournerons-nous ?

— Ne t'inquiète pas, lui répondit Pierre. Pensons plutôt aux deux autres montagnes qu'il nous reste à franchir. La distance qui nous en sépare est bien longue : rien n'apparaît encore à l'horizon.

Ils avancèrent dans un grand désert ; la température y était belle et les chevaux allèrent grand train. Après trois jours, ils aperçurent, au loin, une montagne deux fois plus grosse que celle qu'ils venaient de traverser. Au soir du quatrième jour, ils l'atteignirent. Comme la première fois, Pierre la frappa de sa baguette et elle s'ouvrit devant eux. Fanal en main, ils la passèrent et, à la barre du jour, ils sortirent de la coupe de cette montagne qui se referma derrière eux.

Ils continuèrent à marcher et, au lever du soleil, ils entrevirent la troisième montagne. À midi, ils l'atteignaient. Après l'avoir frappée, elle s'ouvrit comme les premières et ils en sortirent à la brunante. Une grande ville leur apparut. Sur ces hauteurs, une tour brillait au grand soleil, blanche comme de la neige.

— Nous voici rendus ! s'écria Pierre. Il nous faut agir promptement. Allons



chez un orfèvre pour nous faire couler un lion en or. Quand il sera prêt, tu pénétreras dans son corps par une porte secrète et tu deviendras, par enchantement, le meilleur joueur d'accordéon qui soit au monde. J'attellerai nos deux chevaux à un chariot et ils traîneront ce lion, qui sera admiré de l'univers. Quand je dirai : « Joue, mon lion », tu joueras. Personne n'aura jamais entendu pareille musique.

Le lendemain, ils entrèrent chez un orfèvre à qui ils firent part de leurs projets.

— Je vais vous couler un lion, leur dit-il, à la condition que vous m'en laissiez les retailles.

Les princes, contents d'accepter, lui fournirent tout l'or voulu, et huit jours plus tard, un lion de toute beauté était prêt. L'orfèvre leur confia le secret de la porte ; Henri s'introduisit dans le lion avec son accordéon et une musique merveilleuse s'en dégagea aussitôt.

Pierre attela la paire de chevaux au chariot et les conduisit dans les rues. S'arrêtant de temps à autre, il ordonnait à son lion de jouer. La foule abondait autour de cette merveille. La nouvelle de cette apparition se répandit dans la ville comme une traînée de poudre, et le roi ne tarda pas à l'apprendre. Il voulut acheter ce lion pour désennuyer sa fille enfermée dans la tour depuis quinze ans. Comme cette belle princesse, dont le portrait avait séduit les deux princes, avait déjà atteint l'âge de trente ans, le roi craignait qu'elle ne se lassât de cette vie ennuyante.

Pierre arriva le lendemain devant la porte du château, et il vit le roi sortir avec empressement. Il commanda à son lion de jouer, et la musique se fit si douce que le roi voulut acquérir cet instrument.

— Sire mon roi, lui répondit Pierre, vous n'avez pas assez d'or pour acheter ce lion. C'est mon gagne-pain. Mais, sire mon roi, pour quelle raison voulez-vous le posséder ?

— C'est pour désennuyer ma princesse, enfermée depuis longtemps dans le haut de cette tour que vous voyez.

— Sire mon roi, je consens à vous le prêter pendant quelque temps pour désennuyer votre princesse. Mais s'il arrive un accident, vous serez responsable des dommages. S'il se brise, je suis le seul qui puisse le réparer.

Le roi accepta ces conditions et le lion d'or fut transporté dans la tour. Pierre gravit les escaliers et, en voyant la princesse, il fut frappé de sa beauté. Elle était encore plus belle que sur son portrait. Une fois le lion installé, Pierre dit :

— Belle princesse, commandez au lion et il vous obéira. Il jouera, à votre choix, ses plus beaux airs.

Et Pierre s'en retourna.

La princesse, restée seule, demanda au lion de jouer. Elle en fut si charmée qu'elle ne se lassait pas de cette musique. À un moment donné, le lion, qui n'avait que pour trois jours de nourriture à l'intérieur, se fatigua et dit :

— Belle princesse, je suis à bout de forces.

— Comment, tu parles ? s'écria-t-elle.

— Oui, je parle. Je suis un prince enfermé dans le corps de ce lion. Si vous voulez en garder le secret, je sortirai causer avec vous.

Elle n'eut rien de plus pressé que de le lui promettre et Henri apparut par la porte secrète. La princesse, surprise de la beauté de ce prince, apprit de lui qu'il était venu du royaume de son père pour lui faire la cour.

— Un jour, lui dit-il, un peintre a fait votre portrait dans la chambre d'un hôpital qui m'appartient. Vous m'avez paru si belle que je lui ai demandé bien des renseignements ; et c'est grâce à lui que j'ai pu parvenir jusqu'à vous. Belle princesse, si vous voulez m'en croire, nous fuirons ensemble le royaume où, dans cette tour, vous avez passé quinze années de tristesse. Nous partirons la nuit et je vous transporterai au château du roi mon père. Là, je vous épouserai et vous rendrai heureuse.

La princesse Marie-Reine était consentante, mais elle fit comprendre au prince Henri qu'il serait difficile pour elle de sortir de la tour. Henri lui dit :

— Belle princesse, ne craignez rien, tout ira bien si vous suivez mes conseils. Demain, cassez une oreille au lion et pleurez à chaudes larmes. Prévenez votre père le roi que vous avez, par malchance, frappé le lion et que vous lui avez cassé une oreille.

Le lendemain matin, la princesse ne manqua pas de briser une oreille au lion et elle sonna aussitôt l'alarme. Le roi s'empressa de monter voir ce qui se passait dans la tour. En apercevant la princesse en pleurs, il lui demanda le sujet de sa peine et elle lui raconta l'accident qui lui était arrivé.

— Ma princesse, lui dit-il, il ne faut pas pleurer pour une bagatelle. Je vais rappeler le propriétaire, qui réparera l'oreille cassée.

Le roi fit prévenir Pierre, qui ne tarda pas à se présenter au château. Ils montèrent ensemble dans la tour.

— Sire mon roi, dit Pierre, si j'avais su que mon lion subirait un tel traitement, jamais je ne vous l'aurais prêté. Pour refaire cette oreille, il faudra du temps et de la patience.

Le roi lui permit de prendre le temps nécessaire et l'assura d'un ample paiement pour ses services.

— Je n'ai pas ici les outils dont j'ai besoin, reprit Pierre. Il me faut tout d'abord aller les chercher.

Il se procura une échelle de corde dont la longueur était de cinq cents pieds. Puis il acheta un coffre dont il remplit le tiroir d'un assortiment d'outils. Revenu au château, il fit monter le coffre à la tour de la princesse. En présence du roi, il prit une grande clé et débarra le coffre. Le roi s'étonna de voir autant d'outils pour une si petite réparation. Le travail commencé, il ne comprenait pas pourquoi Pierre changeait si souvent d'instruments qu'il piquait tantôt à l'oreille cassée et tantôt à la tête du lion. Toutes ces piqûres n'aboutissaient à rien et le roi, à bout de patience, dit à Pierre :

— Je me retire. Vous n'avez pas besoin de moi ici.

Pierre, qui ne désirait rien de plus que de le voir partir, demanda à son frère où il en était rendu avec la princesse. Henri, ouvrant le panneau, se trouva en présence de son frère et de sa fiancée. Marie-Reine se déclara prête à les suivre. Pierre leur dit :

— À minuit juste, je vous attendrai au pied de la tour avec un cheval pour chacun et nous partirons au grand galop.

Après avoir travaillé jusqu'à la brunante, Pierre descendit prévenir le roi que, le lendemain matin, il reprendrait son ouvrage. Il courut au marché pour acheter un bon cheval, sellé et bridé pour la princesse et, à minuit, il se tenait au pied de la tour. Henri lança par la fenêtre l'échelle de corde qui était cachée dans le coffre. Il prit la princesse dans ses bras et la descendit sans bruit. Tous les trois, ils sautèrent sur leur monture et s'enfuirent vers la première montagne vitrée, où ils arrivèrent un peu avant le jour. Pierre, qui les précédait, frappa de sa baguette la montagne qui se fendit en deux. La princesse se pâma d'admiration devant cette merveille.

Le lendemain matin, le père de Marie-Reine se rendit à la tour. À sa grande surprise, il trouva la fenêtre ouverte et une échelle de corde pendant jusqu'en bas. Il sonna aussitôt l'alarme et lança les gardes du château à la poursuite des fugitifs. Mais ces gardes se dirigèrent du mauvais côté et revinrent bredouilles le soir.

Pierre, Henri et la princesse, après avoir franchi la première montagne vitrée, qui s'était refermée derrière eux, poursuivirent leur course avec joie. Rendus au château hanté, ils s'arrêtèrent pour y loger. Pierre mit les chevaux à l'écurie et leur donna à manger. À son retour au château, il demanda une table à trois couverts et de la nourriture pour trois. La table apparut

aussitôt, chargée des meilleures friandises. Le repas terminé, il demanda que la table se retirât. Peu après, il dit à Henri et à la princesse :

— Nous sommes fatigués, après avoir parcouru une si grande distance. Couchons-nous de bonne heure, pour continuer de grand matin notre route. Maintenant, il nous faut trois bons lits.

À son souhait, trois chambres s'ouvrirent. Pierre conduisit la princesse à la plus belle et en referma la porte. Il en fit autant pour Henri et entra ensuite dans la sienne en laissant, comme la première fois, la porte entr'ouverte.

À minuit, quelqu'un monta encore sur la galerie. La porte s'ouvrit et les sept mêmes serviteurs vinrent déposer devant la cheminée les sept tombes qu'ils portaient. Ils enlevèrent les couvercles et la première tombe se mit à parler :

— Mon père, la dernière fois que nous sommes venus ici, deux jeunes princes couchaient dans ce château. Ce soir, ils sont revenus, mais pas seuls. Ils amènent avec eux une princesse. Rencontreront-ils quelque malheur avant d'atteindre le château de leur père ?

Une voix répondit :

— Oui, ma fille, il pourrait bien leur en arriver. Mais un fidèle serviteur pourra les en exempter. La reine est en colère de savoir ses fils partis à la recherche d'une princesse aussi éloignée. Elle a fait bâtir un pont sur une grosse rivière qu'ils ont à traverser. Lorsqu'ils arriveront au milieu de ce pont, la reine ordonnera qu'il s'effondre pour qu'ils perdent la vie. Un fidèle serviteur, en les guidant sur le vieux pont, pourra épargner ce malheur. Mais si quelqu'un entend ce que je viens de dire et le révèle à un autre, il sera métamorphosé en pierre jusqu'aux genoux.

— Mon père, quelque autre malheur les attend-il ?

— Oui, ma fille. Avant d'arriver au château, ils arrêteront chez les parents du guide, qui présenteront aux voyageurs un verre de liqueur contenant du poison. Un fidèle serviteur pourrait les sauver en cassant le verre qu'ils tiendront à la main et en leur servant une autre liqueur. Mais pour la deuxième fois, celui qui nous entend et en communiquera la nouvelle deviendra en pierre jusqu'à la ceinture.

— Mon père, un autre malheur pourrait-il les frapper ? demanda la première voix.

— Oui, ma fille. Le premier soir des noces, il descendra dans la chambre nuptiale d'Henri et de Marie-Reine un nuage de sang qui les étoufferait si ce n'était d'un fidèle serviteur qui couchera dans leur chambre. À minuit, lors-

que le nuage apparaîtra, il le percera de son épée et sauvera la vie du prince et de la princesse. Mais celui qui nous entend et en transmettra la nouvelle sera métamorphosé en pierre par-dessus la tête.

— Mon père, seront-ils exposés à une autre malchance ?

— Non, ma fille.

Les serviteurs, après avoir recouvert les tombes, les chargèrent sur leur épaule et s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Le lendemain matin, Pierre réveilla Henri et la princesse, et demanda à déjeuner. Encore une fois la table s'approcha d'eux, chargée de mets exquis. Après avoir bien mangé, Pierre commanda à la table de se retirer, ce qu'elle fit. Il dit à Henri :

— Rendons-nous maintenant au château de notre père et abandonnons ici nos selles. Attelons nos bêtes à un carrosse.

Une fois les chevaux bien harnachés, la princesse et Henri s'assirent sur le siège d'en arrière et Pierre, qui se fit le cocher, s'installa en avant. Henri causait avec la princesse et, pendant qu'il parlait, ils arrivèrent au pont neuf. Pierre tira les guides du côté opposé et les chevaux s'engagèrent sur le vieux pont. Henri le réprimanda de l'affront qu'il venait de lui faire en préférant le vieux pont au pont neuf, et il ajouta :

— Nos parents ont dû nous préparer cette surprise, et tu n'en fais pas de cas.

— Pierre répondit qu'il entendait rester leur guide jusqu'à leur retour au château.

— Les parents de Pierre, en les voyant arriver, leur offrirent une liqueur. Mais Pierre frappa les verres et ils volèrent en mille éclats. Henri se fâcha, prêt à bondir. Pierre s'excusa :

— Patientez, je reviens dans un instant. Les verres que je vais vous présenter vaudront bien ceux que j'ai cassés.

En moins de temps que d'y penser, Pierre était de retour, rapportant une liqueur qui leur rendit la gaieté. Après avoir remercié le pêcheur et sa femme, les voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent au château, où on leur fit un accueil royal. Le roi était fier de voir son fils revenu avec la princesse qu'il voulait épouser. Il convint de célébrer les noces dès le lendemain matin.

Les serviteurs passèrent la nuit à préparer la fête. À son réveil, le prince Henri fut réjoui de voir le château ainsi décoré et les maisons environnantes toutes pavoisées. La musique montait de tous bords et tous côtés. La joie régnait dans tout le royaume. Mais Pierre, lui, était triste. Il se demandait comment il parviendrait, ce soir-là, à sauver la vie aux nouveaux époux. Il

rejoignit tout à coup Henri qui, dans un grand salon, causait avec sa femme. Il se jeta à ses genoux en lui demandant de lui accorder une grâce.

— Quelle faveur veux-tu donc obtenir ? lui demanda Henri. Si la chose est possible, je ne manquerai pas de te l'accorder.

— C'est de passer la nuit avec vous, dans votre chambre.

— Ce que tu me demandes là est impossible.

La princesse intervint, en disant :

— Pierre a été un serviteur fidèle et sincère. Nous lui devons notre bonheur. Pourquoi lui refuser ce qu'il désire ? Moi, je veux bien le lui accorder.

— Puisque ma femme y consent, reprit le prince, je t'accorde la grâce que tu me demandes.

Quand tout le monde fut retiré, Henri conduisit sa femme à sa chambre, escorté de Pierre qui, un sabre à ses côtés, se coucha par terre. Henri et sa femme s'endormirent aussitôt d'un profond sommeil pendant que Pierre veillait. À minuit, le nuage sanglant descendit pour étouffer ceux dont il s'était fait le fidèle gardien. Il se dressa et, de la pointe de son sabre, Pierre perça le nuage. Le sang inonda la chambre. Henri, réveillé en sursaut, vit le lit couvert de sang. Il sonna l'alarme et, d'une voix retentissante, accusa Pierre d'être assassin. Deux gardes accoururent aussitôt et lui lièrent les mains et les pieds. Ils le jetèrent au cachot pour qu'il soit pendu, le lendemain matin.

À la pointe du jour, la foule se tenait déjà au pied de l'échafaud pendant que les bourreaux y conduisaient Pierre. Marie-Reine, qui s'était tant attachée à ce fidèle serviteur, fondit en larmes.

Quand Pierre fut sur l'échafaud, Henri lui dit :

— Pierre si tu as quelque chose à dire avant de mourir, hâte-toi de le faire.

— Puisque tu me le permets, je vais parler. Te souviens-tu, Henri, du dernier soir où nous avons couché au château hanté ? Toi, tu dormais ; moi, je veillais. À minuit, sept serviteurs sont entrés, chacun d'eux portant une tombe sur son épaule. Ces tombes furent ouvertes et deux voix se sont fait entendre. La première a dit :

— Mon père, peut-il arriver quelque malheur aux trois personnes qui couchent ici ?

L'autre voix a répondu :

— La reine fera construire un pont neuf pour leur retour. En le traversant, il s'effondrera et ils perdront la vie. Un fidèle serviteur peut seul leur exempter la mort en les faisant passer sur le vieux pont.

— Parce que je vous en révèle la vérité, je deviens une masse de pierre jusqu'aux genoux.

— Descends, Pierre ! C'est moi qui te demande pardon.

Henri pleurait devant la foule, et Marie-Reine était sur le point de s'évanouir.

— Henri, je refuse de descendre. Puisque tu m'as condamné à la potence, je serai pendu. La même voix, au château hanté, a demandé de nouveau si quelque autre malheur vous guettait. Et l'autre voix a répondu :

— En arrivant chez les parents de Pierre, on leur servira un verre de liqueur empoisonnée. Seul un fidèle serviteur pourra leur sauver la vie en cassant ces verres.

— Tu te souviens de ta colère, Henri, quand j'ai brisé les verres ? Pour vous en avoir appris la nouvelle, je deviens une masse de pierre jusqu'à la ceinture.

— Descends, Pierre, descends, Pierre.

— Non, je refuse de descendre. Puisque tu m'as condamné à la potence, je serai pendu. La voix a demandé une troisième fois si d'autres malheurs menaçaient de vous assaillir. Et l'autre a répondu :

— Le premier soir des noces, à minuit, un nuage de sang descendra qui étouffera les nouveaux époux. Un fidèle serviteur, qui couchera dans leur chambre, pourra seul fendre le nuage de la pointe d'un sabre et leur sauver la vie.

— C'est parce que je vous en apprends la nouvelle que je deviens une masse de pierre par-dessus la tête.

Comme il avait été prédit, Pierre était momifié en statue de pierre. Avec mille précautions, Henri, accablé de chagrin, le fit transporter dans la chambre nuptiale.

Depuis les noces du prince Henri et de la princesse, la reine était restée dans ses appartements avec le roi, se repentant des fautes qu'elle avait commises. Le malheur qui s'était abattu sur Pierre était venu jusqu'à ses oreilles et elle attendait une chance pour tout réparer. Un bon jour que Marie-Reine et Henri s'étaient absentés, elle descendit dans leur chambre et, passant un petit mouchoir magique sur la tête de Pierre, elle lui rendit la vie.

Marie-Reine et Henri, de retour l'instant d'après, lancèrent des cris de surprise et versèrent des larmes de joie. Le roi se joignit à eux, se réjouissant de voir la paix et le bonheur revenus au château.

Henri sauta au cou de Pierre en l'assurant qu'il resterait toujours leur fidèle conseiller. Mais Pierre avait pris le goût de l'aventure. Le lendemain,

il se dirigea vers le château hanté qu'il venait de délivrer et qui était devenu une grande ville. Marchant au milieu de cette splendeur, il s'arrêta devant le balcon fleuri d'un riche château, où se promenaient un roi et six princesses. Il monta tout droit jusqu'à eux et, en se prosternant devant le roi, il lui dit :

— Sire mon roi, je suis Pierre et c'est moi qui fus métamorphosé en masse de pierre pour avoir révélé votre secret.

Le roi prit Pierre par la main, le releva et lui présenta la plus jeune de ses princesses. Pierre, il va sans dire, l'accepta avec joie comme épouse. Après les noces, il resta au château, où il finit par devenir roi lui-même. Le vieux roi, fatigué de son règne, lui donna sa couronne et son royaume. Pierre s'en fut chercher ses vieux parents, et tous ensemble, ils vécurent longtemps dans la paix et dans le bonheur.

ROMAIN

IL était autrefois un homme et une femme très pauvres. Ils travaillaient tout le jour et ne gagnaient que vingt sous ou un peu de pain. Le matin, avant leur départ pour l'ouvrage, la femme emplissait une marmite de racines sauvages et elle la laissait bouillir jusqu'au soir. Au retour, pour le souper, ils trempaient leur pain dans ce maigre bouillon.

Ils n'avaient qu'un enfant et il se nommait Romain. Rendu à l'âge de vingt ans, il n'avait encore jamais travaillé. Assis sur un banc derrière le poêle, il passait son temps à doler du bois et ne se faisait aucun scrupule de vivre des sueurs de ses parents trop indulgents.

Un jour, à bout de patience, son père se décida à le chasser de la maison. Il lui dit :

— Tu as vingt ans et tu n'as jamais travaillé. Il est temps que cesse cet abus.

La mère se mit à pleurer. Elle avait bien du chagrin. Son fils devait partir le lendemain et il n'avait pour tout habit qu'un gilet et des culottes de toile, des sabots de bois, puis un chapeau de paille. Dans la nuit, elle gratta la huche pour racler un peu de farine. Elle en fit une galette, qu'elle lui donna, le lendemain matin, à son départ.

Romain prit la route sans savoir où il allait. Longtemps il marcha dans un petit sentier battu par les bêtes sauvages. Plusieurs heures après son départ, il s'assit sur le bord du chemin pour se reposer. Mais tout à coup, une vieille femme arriva et lui dit :

— Bonjour, Romain.

— Bonjour, ma bonne vieille.

— Romain, as-tu quelque chose à manger ?

— Oui, j'ai une galette dans ma poche. Séparons-la.

Après avoir cassé la galette en deux, il en donna la moitié à la vieille, qui la mangea. Quand elle eut fini, elle lui dit :



— Maintenant que je connais ton grand cœur, Romain, je vais te faire un don. Pendant six mois, tu pourras tirer aux cartes et dire le passé autant que l'avenir à tous ceux qui te le demanderont. Prends aussi la moitié de ce sou. Si, un jour, tu trouves l'autre moitié, tu auras ma fille en mariage.

Après l'avoir remerciée, Romain continua sa route et arriva, un soir, dans une grande ville. Il s'en alla dans une auberge où il demanda une chambre pour quelque temps. Le propriétaire y consentit sans s'occuper de l'apparence de cet étranger mal vêtu.

Une fois installé, Romain se fit donner un jeu de cartes et, dans sa chambre, il commença à faire des expériences. Un jour qu'il parlait seul à haute voix, ses trois voisins l'entendirent et pensèrent :

— Ce fou-là est-il un tireur de cartes ? Allons voir.

En entrant dans la chambre, ils lui demandèrent s'il pouvait tirer pour eux.

— Certain, leur répondit-il, mais il ne faut pas répliquer un seul mot à ce que je vous dirai.

Il se mit donc à la besogne, racontant à chacun d'eux leur passé et prédisant leur avenir. Les trois gars sortirent épouvantés de la chambre. La nouvelle de leur aventure se répandit dans la ville comme une traînée de poudre et il n'en manqua pas qui accoururent chez Romain pour se faire tirer aux cartes. L'aubergiste, à qui cette clientèle rapportait beaucoup d'argent, dit à Romain :

— Jeune homme, vous n'aurez plus à me payer ni chambre ni pension. Mes affaires vont à merveille depuis que vous êtes entré chez moi.

Dans cette ville-là, vivait un roi très vieux qui avait peur de la mort. Il possédait quatre-vingt-dix bâtiments qui naviguaient pour lui sur la mer et, malgré son grand âge, il s'occupait lui-même de ses affaires. Mais il voulait bien savoir s'il en avait encore pour longtemps à vivre. Quand il entendit parler de Romain et de son savoir aux cartes, il l'envoya chercher par un de ses serviteurs qui s'appelait Grigne-Dents.

En arrivant à l'auberge, Grigne-Dents se fit conduire à la chambre du tireur de cartes.

— Bonjour, monsieur Romain.

— Bonjour, jeune homme.

— Monsieur Romain, si vous aviez la bonté de venir au château tirer aux cartes pour le roi, vous en seriez bien récompensé.

— Dis à sire le roi que je n'ai pas le temps de me rendre au château. S'il veut se faire tirer aux cartes, qu'il vienne ici.

Le roi ne fut pas trop content de cette réponse. Il envoya un deuxième domestique qui s'appelait Saute-à-Pic. Saute-à-Pic arriva à son tour à l'auberge et, entrant dans la chambre du tireur de cartes, il lui dit :

— Monsieur Romain, sire le roi vous fait dire que si vous aviez la complaisance de venir tirer pour lui aux cartes, vous seriez bien payé.

— Dis à sire le roi que je me rendrai au château à deux heures cet après-midi.

Le roi fut bien content de cette nouvelle. Il ne tenait pas en place tant il avait hâte de voir arriver son tireur de cartes. Il se promenait sur la galerie du château quand il fut bien surpris de voir venir cet homme mal vêtu. Mais il l'accueillit sans montrer sa déception et lui présenta la main en disant :

— Bonjour, monsieur Romain.

— Bonjour, sire le roi. Vous désirez un coup de cartes ? Très bien. Mais il ne faut pas répliquer un seul mot à ce que je vous dirai.

— Ne craignez pas, monsieur Romain, j'accepterai de bonne grâce tout ce que vous m'annoncerez.

Ils entrèrent dans le château et Romain se mit à brasser les cartes. Puis il les étendit sur la table devant le roi.

— Sire le roi, à neuf heures ce soir, vous allez mourir.

Le roi, épouvanté, s'écria :

— Monsieur Romain, jamais je ne croirai que je dois mourir ce soir, à neuf heures.

— Sire le roi, vous m'avez promis de ne pas répliquer. Si vous ne tenez pas votre promesse, je vais m'en aller.

Pendant qu'ils se disputaient, on frappa à la porte du cabinet et le roi s'en fut ouvrir. Il reconnut un de ses amis d'enfance et, sur le coup, il oublia Romain. Il passa dans un salon voisin avec son ami qui lui fit part d'une grande nouvelle : il entreprenait un long voyage et lui demanda s'il voulait, durant son absence, garder trois tonnes d'or dans la cave de son château. Le roi accepta et donna ordre à ses serviteurs de mettre les trois tonnes en sûreté, puis il se leva pour reconduire son ami en passant avec lui devant Romain.

Une épée était suspendue au-dessus de la porte du salon. Romain fit un bond, mit la main sur l'épée et fit sauter la tête du voyageur. La tête roula aux pieds du roi, qui se retourna en colère vers Romain. Il lui dit :

— Demain matin, tu seras pendu devant la porte de mon château, sur la citadelle.

— Comment, sire le roi, vous oseriez me faire pendre, moi qui viens de vous sauver la vie ? Venez avec moi dans la cave où sont les trois tonnes d'or. Ces tonnes sont remplies de soldats armés, qui ont reçu l'ordre de vous ôter la vie cette nuit, d'enlever votre or et votre argent et de faire brûler le château. Voilà pourquoi les cartes m'ont fait voir que vous deviez mourir à neuf heures, ce soir.

Le roi, avec ses gardes, descendit à la cave et y trouva les preuves de la trahison. Il fit aussitôt massacrer ces vilains traîtres et se tourna ensuite vers Romain. Il lui dit :

— Monsieur Romain, en reconnaissance de ce bienfait, je vais vous donner ma princesse en mariage, aussi la moitié de ma couronne et de mon château.

— Sire le roi, gardez votre château et votre princesse. Je n'en ai pas besoin pour vivre.

Et sur ce fait, il s'en retourna à l'auberge.

Les six mois pendant lesquels Romain avait le don de dire la bonne aventure s'écoulèrent, et, un jour qu'il se promenait sur le rivage, un vaisseau portant un pavillon noir s'arrêta et un homme en descendit. Il s'en vint tout droit vers lui.

— Bonjour, mon garçon, lui dit-il. Un de mes hommes s'est fait emporter par la mer en naviguant. Ne vous engageriez-vous pas comme matelot à sa place, à bord de mon navire ?

— Non, monsieur, je ne m'engagerai pas comme matelot, mais comme maître à bord. Pas autrement.

— Vous n'y allez pas ! Peut-il y avoir deux maîtres sur un seul vaisseau ?

— Si vous ne voulez pas de mes conditions, cherchez ailleurs.

Le capitaine se rendit chez le roi, à qui il raconta ses ennuis.

— J'ai rencontré un individu qui ferait un bon matelot, lui dit-il, et j'ai voulu l'engager. Il a refusé, à moins que je ne le prenne comme maître à bord.

Le roi lui dit :

— Connaissez-vous son nom ?

— Non, sire mon roi.

— Si vous le rencontrez de nouveau, demandez-lui comment il se nomme. S'il s'appelle Romain, engagez-le comme maître à bord. Partout où il vous dira de passer, ne manquez pas de passer, même si ce doit être tout droit au travers des terres.

Sur ces paroles, il raconta au capitaine le complot tramé contre lui et que Romain avait déjoué. Pour le roi, Romain était un homme surnaturel.

En retournant à son bâtiment, le capitaine rencontra de nouveau Romain et l'engagea comme maître à bord. Jamais Romain n'avait mis le pied sur un voilier ; il ignorait tout de la mer et des bâtiments.

Romain, les mains dans ses poches, se promenait sur le pont pendant qu'on déchargeait et qu'on chargeait le vaisseau. Quand on fut prêt à partir, il commanda de lâcher les cables et de sortir à une bonne vitesse. Dès qu'ils prirent le large, le vent devint si violent que le bateau commença à plonger et à sauter d'une vague à l'autre. Puis il se mit à pencher. La peur prit Romain, qui ne comprenait pas ce qui se passait. À force de regarder d'un côté et de l'autre, il vit un homme qui tournait une grande roue à l'arrière du bâtiment. Il lui cria :

— C'est toi qui le fais ruer. Lâche-lui la queue !

Le pilote ne fit pas de cas de ce commandement. Voyant qu'on ne lui obéissait pas, Romain s'avança vers lui avec un rondin. D'un seul coup, il l'assomma. Le bateau vira dans le vent et les voiles battirent à se fendre.

Un autre matelot accourut saisir la roue et, sans que Romain en eût connaissance, il ramena le vaisseau sur sa course.

Quand Romain s'aperçut de la manœuvre, il cria au matelot :

— Es-tu fou, toi aussi ? lâche-lui la queue ! C'est toi qui le fais ruer.

Le marin, en faisant lui aussi sourde oreille, s'exposait au même sort. Romain s'approcha avec le rondin et l'assomma comme le premier.

Le capitaine, voyant ce massacre, monta prendre la roue et ramena le bâtiment sur sa course. Romain lui cria le même commandement qu'aux matelots. Comme le capitaine ne voulait rien entendre, Romain dit :

— C'est moi qui suis le maître à bord.

— Oui, répondit le capitaine, mais vous devriez savoir que ce voilier n'est pas un animal. Si vous l'aviez compris, vous n'auriez pas tué à tort deux de mes meilleurs hommes.

— Pourquoi ne se sont-ils pas expliqués ? Si j'avais su, je ne les aurais pas tués.

C'était le soir, à la tombée de la nuit. Une très grande brise faisait filer le bâtiment à une vive allure vers une passe étroite. Deux caps fiers portaient, des deux côtés, chacun une lumière dans la nuit noire. Quand Romain aperçut la première lumière, il cria au capitaine :

— Fends la lumière en deux !

Le capitaine savait bien qu'en fendant la lumière, ils s'écraseraient contre le cap. Tout en ramenant le vaisseau sur sa course, il essayait de comprendre

le commandement de Romain. Puis il hésita, en voyant qu'il allait frapper le cap. Romain, qui le remarqua, cria plus fort encore :

— Fends la lumière en deux !

Quelques instants après, le bâtiment frappa le rocher avec tant de force que le capitaine et Romain, qui étaient à la proue, sautèrent sur le cap, pendant que le bateau s'effondrait dans l'océan.

Le vieux capitaine, tombé le visage contre une pierre, gisait inconscient. Romain, lui, se promenait sur le cap, en sifflant, comme si rien n'était arrivé. Les mains dans les poches de ses culottes de toile, son chapeau de paille sur la tête, et les pieds dans ses sabots de bois, il marcha ainsi jusqu'au jour. Tout à coup, un petit chien vint à lui, en jappant si fort que Romain, le regardant, se décida à le suivre. Quelques instants s'étaient à peine écoulés que le petit animal disparut par un trou, dans le cap. Romain, s'approchant de cette ouverture, vit un escalier qui descendait sous la terre. Il le prit et se rendit au fond de ce souterrain. Là, il se trouva dans un monde nouveau, au milieu d'un beau jardin tout en fleurs, devant un immense château. Il fit le tour de cette superbe maison, regarda partout, mais sans pouvoir en découvrir la porte. Elle faisait le coin du château. Il finit par la trouver. Il l'ouvrit et aperçut la plus belle princesse qui pouvait exister sous la couronne du soleil. Elle était si jolie qu'il lui sauta au cou et l'embrassa.

— Princesse, que vous êtes belle ! lui dit-il.

— Monsieur Romain, prenez garde à vous !

— Comment, vous connaissez mon nom ?

— Oui, je connais votre nom et bien d'autres secrets. Voyez ce qu'il y a de pendu à ce crochet. C'est un polisson comme vous. Pour sa punition, je l'ai fait suspendre là et il est resté depuis sur le crochet. Il est tout séché. Monsieur Romain, la même chose peut vous arriver.

— Soyez clément, belle princesse. Je vous ai embrassée croyant vous faire plaisir.

— Eh bien ! monsieur Romain, j'attends ma mère. Si vous n'avez pas peur d'elle, je ne dis pas ce que je puis faire pour vous.

— Belle princesse, vous m'épouserez peut-être ?

— Ça dépendra de ma mère.

Tout en parlant, la princesse jeta un coup d'œil au dehors et vit venir sa mère. La vieille fée était fort laide, cent fois plus laide qu'à l'ordinaire. Une dent lui servait de broche à cheveux, et une autre, de canne. Aux coins de la bouche, elle avait de grosses écrevisses, les pattes ouvertes, et elle traînait derrière elle de longs goémons.

Romain regarda par la fenêtre et, en l'apercevant, il fut pris de dégoût. La vieille fée ouvrit la porte et, en voyant Romain, elle lui dit :

— Bonjour, Romain.

Sans perdre de temps, Romain répondit :

— Bonjour, ma vieille mère. Que vous êtes donc belle aujourd'hui ! la plus jolie femme que j'aie encore rencontrée.

Il la prit par le cou et l'embrassa. Pendant qu'il l'embrassait, les écrevisses faillirent lui couper le bout du nez.

— Te souviens-tu, Romain, de la vieille que tu as rencontrée, un jour, dans la forêt ? Tu lui as donné la moitié de ta galette et, en retour, elle t'a fait un don. Elle t'a dit : « Romain, voici la moitié d'un sou. Si jamais tu trouves l'autre moitié, tu auras ma fille en mariage. » As-tu toujours gardé la moitié que je t'ai donnée, Romain ?

Il se mit à fouiller dans ses poches et trouva la moitié du sou. La vieille fée la prit et, en la collant à la sienne, les deux morceaux se soudèrent.

— Tiens, Romain, la fille dont je te parlais, la voici. Si tu consens à la prendre pour épouse, aujourd'hui même je vous marierai.

Tout heureux de cette offre, Romain l'accepta avec joie et serra la main de la princesse en signe de consentement. La bonne fée les fit entrer au jardin et les conduisit au pied d'un beau cormier chargé de fruits. Après leur en avoir présenté chacun une grappe, elle leur dit :

— Mes enfants, vous êtes unis pour la vie. Vous serez maintenant toujours heureux. Quant à moi, ma mission est terminée.

Elle disparut aussitôt.

Romain et la princesse s'aimaient bien tendrement et ils étaient heureux. Mais un jour, Romain se souvint de l'aventure du rocher et pensa au capitaine qu'il avait laissé à demi-mort. Il raconta cette histoire à sa femme, en lui disant par quel hasard il était parvenu jusqu'à elle.

— Ta mère était fée ; toi qui es sa fille, tu dois savoir bien des secrets. Si tu veux dire comme moi, allons tous les deux chercher le vieux capitaine. Tu feras pour lui tout ce que tu pourras. Mais, qui sait ? il est peut-être mort maintenant.

Sans attendre davantage, la princesse jeta un manteau sur ses épaules et présenta un habit royal à Romain, en lui disant :

— Mon mari, je ne t'ai encore rien expliqué. Tu es venu de bien loin pour m'épouser ; tu as accompli beaucoup d'exploits. Tu nous as délivrées ; nous étions métamorphosées. Maintenant, tu es le roi d'un grand royaume, où vivent des milliers et des milliers de sujets qui trembleront à ta voix.

— Ma femme, je ne veux pas tant de gloire que ça. Vivre heureux avec toi me suffit. Je pense plutôt à mon vieux père et à ma vieille mère qui sont bien pauvres et qui travaillent toute la journée pour gagner leur pain. Si tu voulais, ma femme, j'irais les chercher.

— Mon mari, je le veux bien : tu partiras demain. Avant ton départ, nous irons voir le capitaine et, s'il y a moyen de faire quelque chose pour lui, j'en serai heureuse.

Ils retrouvèrent le capitaine, mort depuis plusieurs jours. La princesse le toucha, en disant à son mari :

— Commande-lui qu'il se lève.

Au même instant, le bâtiment sortit de l'eau où il avait sombré ; les voiles étaient gonflées et les matelots s'occupaient à la manœuvre. Romain s'approcha du capitaine en lui disant :

— Lève-toi, braillard ! Ton vaisseau est mouillé près du cap. Les matelots t'attendent pour partir.

Le capitaine, n'en pouvant rien comprendre, regardait de tous les côtés. Il vit son bâtiment et, sur le pont, ses matelots qui l'attendaient. Il se leva d'un bond et leur cria :

— Maniche, Foulliche, Sandragau, mettez la chaloupe à l'eau et venez me chercher !

La chaloupe approcha et le capitaine dit adieu à Romain et à sa femme. Il s'embarqua pour continuer son voyage.

Le lendemain matin, Romain attela deux gros chevaux à un carrosse et prit la route qui le conduirait à la demeure de ses vieux parents. Quelques jours plus tard, à la brunante, il y arriva. Après avoir caché ses deux chevaux, il entra à la maison et alla s'asseoir sur son banc, qui était encore derrière le poêle. Il ouvrit la marmite et la trouva pleine de racines, bouillant toujours. Il en vida le contenu et la referma telle qu'elle était ; puis il prit un morceau de bois et il se mit à doler avec son couteau de poche, comme autrefois. Peu après, il entendit parler. C'était son vieux père et sa vieille mère qui arrivaient de l'ouvrage. La vieille alla tout droit à sa marmite, mais elle constata qu'elle était vide.

— Mon vieux, lui dit-elle, ça me fait si bien penser aux soirs où notre pauvre Romain vidait notre marmite et que nous, nous étions obligés de manger notre pain sec. S'il n'était pas mort, ce cher enfant, je dirais bien que c'est encore lui qui l'a vidée.

— Ma femme, tu sais bien que Romain est mort depuis longtemps. Mais en se retournant, ils l'aperçurent.

— Romain ! s'écrièrent-ils, et ils le prirent par le cou en pleurant. Pauvre enfant ! tu dois avoir eu bien de la misère, depuis que nous nous sommes séparés.

— Ne pleurez pas, mon père et ma mère, je suis venu vous chercher. Après mon départ, j'ai trouvé un bel emploi. J'ai frappé à la porte du château d'un roi, et il m'a engagé comme valet. Je me suis fait aimer à tel point qu'aujourd'hui je suis son cocher. J'ai obtenu pour vous deux une chambre dans le château et deux domestiques pour vous servir.

— Romain, ne nous emmène pas avec toi. Tu sais qu'un roi, c'est sévère. Nous autres, nous sommes habitués à vivre dans la pauvreté ; nous serions trop gênés dans un château.

— Mon père, soyez sans inquiétude, vous serez seuls avec ma mère dans votre chambre. Rien ne vous manquera. Demain matin, nous partirons ; j'ai les chevaux du roi avec moi pour vous ramener.

Le père et la mère de Romain ne voulaient rien en croire. Mais le lendemain matin, quand ils virent les beaux chevaux et le carrosse doré du roi, ils se décidèrent à partir avec lui. Chemin faisant, ils ne cessaient d'admirer le beau pays qu'ils traversaient. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil.

Quelques jours plus tard, vers le soir, ils arrivèrent au château. Romain aida son père et sa mère à descendre du carrosse et les conduisit à une des plus belles chambres du château.

— Voici votre chambre, leur dit-il. Attendez ici ; je vais prévenir le roi que vous êtes arrivés.

Après avoir dételé ses chevaux, Romain revêtit son habit royal et vint se présenter à ses parents.

— Bonjour, mon bon vieux et ma bonne vieille. Vous êtes le père et la mère de Romain ?

— Oui, sire mon roi.

— Romain est ici depuis quelque temps. Il a été pour moi un bon et fidèle serviteur. Je l'avais d'abord engagé comme valet. Mais il a si bien su gagner ma confiance qu'aujourd'hui il est mon cocher. Je lui ai aussi donné pour vous cette chambre. Vous en êtes les propriétaires. Vous aurez deux domestiques pour vous servir et vous vivrez ici en paix le reste de vos jours.

Les vieux parents de Romain se prosternèrent devant le roi et le remercièrent de tout leur cœur. Le roi se retira dans une autre chambre et, après avoir remis ses culottes de toile, son chapeau de paille et ses sabots de bois, il se présenta de nouveau à son père et à sa mère.

— Mon père et ma mère, avez-vous eu la visite du roi ? leur demanda-t-il.

— Oui, mon bon Romain. Le roi nous a dit que nous étions les maîtres de cette chambre et qu'il t'aimait comme son enfant. Nous allons sûrement finir nos jours heureux.

— Ne vous ai-je pas dit que le roi était bon garçon ?

— Oui, Romain, tu ne nous as pas trompés.

— Eh bien ! maintenant venez avec moi. Je vais vous faire visiter le château. Vous y verrez ce qu'il y a de plus beau au monde.

Romain partit avec son père et sa mère et ils passèrent d'une pièce à l'autre. Les vieux parents de Romain tombaient en extase devant tout ce qu'ils voyaient. En faisant le tour des chambres, Romain se dirigeait petit à petit vers la chambre de sa femme. Rendu à la porte, il l'entr'ouvrit et quand ses parents aperçurent la princesse, ils prirent le bras de Romain pour l'empêcher de déranger cette belle dame.

— Mon Dieu, qu'elle est merveilleuse ! s'écria Romain. J'ai bien envie d'entrer et de l'embrasser.

Romain s'arracha des bras de son père, alla prendre sa femme par le cou et l'embrassa. Le vieux et la vieille, épouvantés, s'enfuirent à la course et faillirent se tuer dans l'escalier. Ils coururent à leur chambre et, tout tremblants, se mirent à pleurer, pensant que cette insulte à la princesse aurait des suites désastreuses.

— Romain s'habilla de nouveau en roi et descendit à la chambre de ses vieux parents. Il leur dit en entrant :

— Mon bon vieux et ma bonne vieille, depuis que Romain est ici, il n'a jamais levé la vue sur ma princesse. Aujourd'hui, il a eu l'audace de lui sauter au cou et de l'embrasser. Je suppose que c'est vous qui l'avez incité à commettre cet affront. Pour cette fois-ci, je vous pardonne, mais s'il recommence, vous serez tous les deux pendus sur la citadelle, devant la porte de mon château. Un roi ne reprend jamais sa parole.

— Sire mon roi, nous vous demandons pardon et vous promettons que Romain ne fera plus d'affront à votre princesse. Nous pouvons vous jurer que nous n'avons pas poussé notre enfant à une pareille offense.

Romain sortit et revint dans son habit de toile. Il demanda à son père et à sa mère ce qu'ils avaient à pleurer.

— Tu le sais, Romain, ce que nous avons à pleurer, lui dirent-ils. Tu aurais dû nous laisser dans notre petite maison. Nous avions bien de la misère à vivre, mais nous étions plus heureux qu'ici. Dans ce château, d'une minute à l'autre, nous sommes exposés à perdre la vie.

— Mon père, ne craignez rien. Le roi ne vous fera jamais de mal. C'est un bon garçon, je le connais.

Romain réussit à faire oublier cet incident à ses parents, et les ramena visiter les autres pièces du château.

— Vous savez, leur dit-il, que la princesse est au deuxième étage, de l'autre côté du château. Aujourd'hui, nous resterons au premier. Vous en verrez de belles choses !

Ces pauvres parents, qui n'avaient jamais rien connu de semblable, se décidèrent à le suivre. De temps à autre, Romain leur faisait monter deux ou trois marches, tout en regardant les beaux tableaux aux murs. Sans le remarquer, les bons vieux atteignirent le deuxième étage. En passant devant la porte de la chambre de sa femme, Romain l'ouvrit comme la première fois et leur montra encore la belle princesse. Impossible de dire tous les efforts que les pauvres vieux firent pour le retenir ; il voulait encore entrer. Mais il s'arracha malgré eux et alla sauter au cou de sa femme pour l'embrasser. Le père et la mère, affolés, s'enfuirent comme la première fois et regagnèrent leur chambre, attendant leur châtiment.

Romain alla remettre son costume de roi et revint trouver ses vieux parents qui pleuraient encore à chaudes larmes. Il leur dit en entrant :

— J'en suis sûr, cette fois. C'est vous qui poussez Romain à insulter ma princesse. Demain matin, vous serez pendus tous les trois sur la citadelle, devant la porte de mon château.

Sans demander d'explications, le roi s'en retourna et Romain reparut peu après. Il trouva ses parents tout en pleurs, comme il les avait laissés quelques minutes auparavant.

— Ne pleurez pas, mes bons parents. Je connais le roi. Il a un très bon cœur, et je suis sûr d'obtenir votre pardon.

Romain sortit et alla chercher sa femme. Il mit son manteau de roi et il se présenta devant son père et sa mère en leur disant :

— Vous ne me connaissez donc pas ?

— Sire mon roi, il n'est pas facile pour nous de vous connaître : c'est la troisième fois que nous vous voyons.

— Regardez-moi bien. Il me semble que vous finirez par me trouver une ressemblance.

Ce fut en vain qu'ils l'examinèrent de leur mieux.

— Vous apprendrez, leur dit-il, que c'est moi, Romain, le roi de ce château.

Toutes les richesses que vous voyez m'appartiennent. La belle princesse que j'ai embrassée est ma femme. Si je vous ai fait verser des larmes, je vous en demande pardon. Vous passerez maintenant le reste de vos jours dans la joie et dans tout le confort que vous pouvez désirer. Quand vous voudrez visiter le château et les trésors qu'il contient, ma femme se rendra à vos désirs et elle vous accompagnera.

Le père et la mère de Romain lui sautèrent au cou et l'embrassèrent de tout leur cœur. Ils vécurent encore de longs jours. Et quand je suis passé par là, l'autre jour, j'ai appris que Romain était père de quatre-vingt-dix-neuf enfants, autant de princes que de princesses. Il m'a envoyé ici pour vous conter ça.

LE SERPENT AU TEINT VERT

IL était autrefois un roi et une reine qui vivaient heureux avec leurs filles, les trois princesses. Un jour, le roi proposa à la reine d'aller en promenade à la ville la plus éloignée du royaume. Avant leur départ, l'aînée des princesses demanda à son père de lui rapporter un présent.

— Que veux-tu que je t'apporte ? lui demanda le roi.

— Apportez-moi une coiffe.

La deuxième, elle, voulait bien avoir une ombrelle.

Comme la plus jeune ne demandait rien, son père s'informa de ce qu'elle désirait.

— Mon père, apportez-moi ce que vous voudrez, lui répondit-elle.

Après le déjeuner, le roi et la reine partirent dans un beau carrosse doré. Au terme de leur voyage, ils visitèrent, pendant plusieurs jours, la ville située à l'autre bout du royaume et ils achetèrent une coiffe pour leur aînée et une ombrelle pour la deuxième. Comme ils ne trouvaient rien pour la plus jeune, le roi dit à la reine :

— Attendons, peut-être verrons-nous dans une autre ville quelque chose pour elle.

Et ils prirent la route du retour. Un bon matin, sur le point d'arriver au château, ils s'arrêtèrent devant le plus beau jardin du pays, où les fleurs semblaient pousser à l'état sauvage, comme si elles avaient été abandonnées. Le roi, qui songeait à la cadette des princesses, dit à la reine :

— Voici des fleurs qui plairaient à notre fille plus que tout au monde.

Après avoir cueilli de belles roses, le roi allait sortir du jardin lorsque le feuillage d'une talle de sabots de la Vierge se mit à frémir et il en sortit un serpent au teint vert.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? cria la bête, irritée. Qui t'a donné la permission de mettre les pieds dans mon jardin ? En cueillant ces fleurs, tu vas faire périr toutes les autres ; elles ne font qu'une. Pour qui apportes-tu donc ce bouquet ?

— Pour la plus jeune de mes princesses. Que puis-je t'offrir en retour de tes fleurs ?

— Il n'y a pas assez d'argent dans le royaume pour les payer. Si, dans trois jours, tu ne m'as pas emmené la princesse à qui tu donneras ce bouquet, il t'arrivera malheur.

Le roi, bien découragé, retourna à son carrosse et raconta à la reine la mésaventure qui venait de lui arriver. Ils continuèrent leur route sans parler, jusqu'au soir, et, quand ils arrivèrent très tard au château, les princesses les accueillirent avec une grande joie. L'aînée s'empressa de demander à son père s'il avait pensé à son présent, et le roi lui donna la coiffe ; à la deuxième, il remit l'ombrelle et, bien tristement, il offrit à la cadette le bouquet de fleurs. Aussitôt, il se mit à pleurer, et la princesse, troublée, lui demanda le sujet de son chagrin.

— Ma fille, lui dit-il, ces fleurs vont peut-être te coûter la vie. Dans trois jours, il faudra que je te conduise à un jardin délaissé, où un serpent au teint vert te dévorera sans doute. Je croyais ces fleurs abandonnées, mais elles appartenaient à cette bête méchante qui t'a réclamée en retour.

— Mon père, puisque c'est sur moi qu'est tombé le sort, il faut bien que je m'y soumette.

Deux jours plus tard, le roi conduisit la princesse qu'il aimait tant au jardin du malheur et, après l'avoir arrosée de ses larmes, il lui fit ses adieux et s'en retourna au château, une peine mortelle au cœur.

Restée seule, la princesse entendit un bruissement dans les feuilles et aperçut le serpent au teint vert, dont son père lui avait parlé. Il avança lentement vers elle et dit :

— Belle princesse, je ne vous ferai aucun mal, n'ayez point peur de moi. Je suis métamorphosé en serpent, c'est là mon malheur. Serpent le jour, je suis prince la nuit, ou encore, serpent la nuit, je suis prince le jour. Puisque c'est avec vous que je dois vivre maintenant, faites là-dessus votre choix.

La princesse préféra qu'il fût prince la nuit, car elle aurait eu grand peur de rester seule au château pendant la nuit. Mais comme elle aimait beaucoup son prince, elle ne manquait pas de l'accompagner partout, le jour, bien qu'il fût métamorphosé en serpent.

Trois mois s'étaient ainsi écoulés lorsque le serpent au teint vert, un soir, dit à sa femme qui semblait pensive :

— Tu t'ennuies peut-être ? Pourquoi ne pas aller rendre visite à tes parents ? Ils doivent te croire dévorée depuis longtemps et en avoir bien du chagrin. Demain matin, si tu le veux, tu peux partir pour trois jours.

Avec la plus grande joie, la princesse remercia son prince qui lui dit :

— Voici un anneau, passe-le à ton doigt. Prends bien garde qu'il ne te



soit enlevé ; autrement, tu m'oublieras. Pour te rendre chez tes parents, tourne-le dans ton doigt, le diamant à l'intérieur, et tu seras aussitôt transportée sur la galerie du château où tu es née.

La princesse tourna l'anneau dans son doigt, ramena le diamant à l'intérieur et, au même instant, fut transportée au château de son père. En l'apercevant, le roi, la reine et les princesses, ses sœurs, se jetèrent à son cou en l'embrassant et en versant des larmes de joie.

— Ma fille, lui dit son père, nous te croyions disparue pour toujours. Tous les jours nous pleurions ta perte, sans pouvoir nous consoler.

— Mes chers parents, rassurez-vous, je suis la plus heureuse des créatures au monde. Ma vie se passe dans le plus grand luxe. Mon bonheur est parfait. Le serpent que vous avez vu dans le jardin est un prince métamorphosé. Le jour, il est serpent, mais la nuit, beau prince. Jamais il n'y en a eu de pareil sous la couronne du soleil et il est la bonté même. Son amour pour moi est sans égal. De lui-même il m'a envoyée ici, au château, passer trois jours avec vous.

La princesse vivait des heures heureuses dans sa famille mais, au fond de son cœur, elle s'ennuyait de son prince chéri. Après l'avoir questionnée sur la vie qu'elle menait dans le jardin enchanté, ses sœurs regardaient souvent son doigt, éblouies qu'elles étaient par le bel anneau de son alliance. Elles auraient bien voulu en posséder un semblable ; elles en étaient jalouses. Dans la matinée de la troisième journée, l'aînée, ne pouvant plus se retenir, profita du moment où sa sœur cadette s'était endormie sur un sofa pour lui enlever son précieux anneau. Elle alla le cacher dans un coin retiré du château.

À son réveil, la princesse avait oublié son prince tout comme s'il n'eût jamais existé. La troisième journée s'écoula ainsi, mais le lendemain, vers le soir, elle entendit une voix mystérieuse l'appeler :

— Belle princesse, tu ne penses donc plus à moi ?

Elle jeta un cri d'épouvante en regardant sa main et en voyant son doigt nu. Elle courut raconter à son père la disparition de son anneau, en lui disant que c'était sans doute une de ses sœurs qui le lui avait ravi. Le roi, en colère, commanda aux sœurs aînées d'aller chercher l'anneau et de le remettre à leur sœur à qui il appartenait. L'aînée, toute honteuse, rapporta l'anneau et le remit au doigt de sa sœur cadette.

Après avoir fait ses adieux à ses parents et les avoir invités à son château, la princesse tourna l'anneau dans son doigt et, sans tarder, elle fut transportée devant son prince bien-aimé. En la voyant près de lui, il lui dit en soupirant :

— Belle princesse, ma bien-aimée, tu m'avais donc oublié ?

— Oui, mon prince, je t'avais tout à fait oublié, mais ce n'était pas de ma faute.

— Ne te fais pas de peine, belle princesse. Je savais que cela arriverait.

Et la vie, pour le serpent au teint vert et pour la jeune princesse, continua douce et belle, dans ce paradis terrestre, où les fleurs avaient un parfum sans pareil. Mais un soir, le prince dit à sa femme :

— Écoute bien ce que j'ai à t'annoncer. Si, d'ici au lever de la lune cette nuit, aucun autre être humain que toi ne m'a vu, je serai délivré à tout jamais. À partir de demain matin, je serai prince, le jour comme la nuit.

— Mon mari, nous sommes absolument seuls ici. Personne ne peut te voir. Tu vas donc être délivré.

Comme elle disait ces mots, quelqu'un frappa à la porte du château.

La princesse alla ouvrir et aperçut son père et sa mère, qui venaient lui rendre visite. Elle les fit entrer et les conduisit à un riche salon. En face de cette pièce, était la chambre royale. Elle la leur donna en les priant de se bien garder d'en sortir pour aucune raison, jusqu'au lendemain matin.

— Mes chers parents, c'est la seule grâce que je vous ai jamais demandée et j'espère bien que vous ne me la refuserez pas.

Puis elle retourna auprès de son prince.

Un peu plus tard dans la nuit, la reine dit au roi :

— Sais-tu, toi, pour quelle raison notre fille nous a demandé de ne pas sortir de notre chambre d'ici demain matin ? Je me demande ce qui se passe, la nuit, dans ce château. Si tu voulais m'en croire, j'irais faire un petit tour, à la découverte.

Le roi ne voulait pas en entendre parler ; mais la reine, qui était curieuse et faisait toujours à sa tête, partit sur la pointe des pieds et alla regarder par le trou de la serrure de la chambre de la princesse. Elle aperçut, debout au milieu de la chambre, le plus beau jeune homme au monde, dont la tête s'ornait d'une lourde chevelure dorée flottant sur ses épaules. La princesse, sa femme, assise dans un grand fauteuil auprès du lit, paraissait enchantée de causer avec ce prince charmant. La vieille s'empressa d'aller en porter la nouvelle à son mari. Mais au même moment, le prince changea de couleur.

— Dis-moi donc, mon prince, ce qui vient d'arriver, lui demanda sa femme, en s'alarmant.

— Ma pauvre femme, quelqu'un m'a vu, pour notre plus grand malheur. Il me faut maintenant partir, dans la nuit noire, et m'en aller aux Trois Montagnes d'Or, où tu ne pourras jamais me rejoindre. Pour me retrouver, il te faudrait user sept paires de semelles d'acier d'un pouce d'épaisseur.

Refoulant ses larmes, le prince dit adieu à sa bien-aimée, ouvrit la fenêtre et glissa comme un nuage lumineux dans les airs, à perte de vue. Lorsqu'il fut disparu au loin, la princesse courut rejoindre ses parents et leur dit en pleurant :

— Vous m'avez jetée dans le plus grand des malheurs. Hier soir, je vous avais pourtant recommandé de ne pas sortir de votre chambre avant le jour. Si, cette nuit, personne n'avait vu mon mari, il aurait été délivré. Mais votre curiosité l'a perdu et il vient de me quitter pour toujours, lui, le plus beau prince de la terre. J'étais si heureuse avec lui ! Me voici obligée de partir à sa poursuite, sans même savoir si jamais je pourrai le rejoindre.

À ces paroles, le roi et la reine fondirent en larmes, mais trop tard pour réparer leur faute. La princesse partit cette nuit-là même, sans savoir où elle allait, au travers d'une grande forêt peuplée de bêtes sauvages. Des loups y hurlaient et elle s'attendait à être dévorée d'un moment à l'autre. Durant de longs mois, elle erra ainsi dans la forêt, subsistant de racines et de fruits sauvages. Ses vêtements tombaient en lambeaux et elle ne cessait de pleurer.

Un bon soir, elle arriva à uneasure perdue dans les grandes épinettes. Une petite lumière rouge tremblotait à la fenêtre. Toute surprise, n'en croyant pas ses yeux, elle approcha de la porte et frappa. Une voix lui dit d'ouvrir et une femme, vieille de quelques centaines d'années, apparut sur le seuil de la porte.

— Bonsoir, ma bonne vieille.

— Bonsoir, belle princesse. Dites-moi donc quel hasard vous amène dans cette forêt. Voilà deux cent cinquante ans que j'habite ici et vous êtes la première à frapper à ma porte.

— Bonne mère, il y a des mois que j'erre dans ces bois peuplés de bêtes sauvages, vivant de ce que je puis trouver, au gré de tous les temps. Je suis à la recherche de mon mari, le prince métamorphosé en serpent au teint vert. Je devais le délivrer, en cette nuit où personne autre que moi n'aurait dû le voir. Mais par malheur, mes parents, ce soir-là, sont arrivés à notre château et ma mère, dans sa curiosité, a réussi à entrevoir mon prince. Aussitôt, il a dû partir et s'en aller aux Trois Montagnes d'Or. Il me faudrait user sept paires de semelles d'acier d'un pouce d'épaisseur pour le retrouver. Je suis partie aussitôt à sa poursuite, sans jamais perdre courage. Je chercherai tant que la terre me portera et que la mer sera mer. Oui, je le promets, je retrouverai mon prince.

— Belle princesse, je suis la fée Océane, la mère de tous les poissons. Demain matin, j'appellerai mes enfants et je leur demanderai si, au fond de

la mer, ils n'ont pas vu les Trois Montagnes d'Or. Malgré mon grand âge, je n'ai jamais entendu parler de ces montagnes. Mais espérons. Vu que vous êtes la première à me découvrir en ce lieu solitaire, je ferai tout mon possible pour vous aider.

Après une bonne nuit de repos, la princesse retrouva la vieille le lendemain matin, au moment même où elle sortait de sa cabane. La fée, en marchant près de la rivière qui coulait devant sa porte, porta son sifflet d'argent à ses lèvres et lança un appel à ses enfants sous les eaux. Aussitôt, les poissons sortirent la tête, en demandant :

— Mère, que voulez-vous ?

— N'avez-vous jamais vu, par hasard, les Trois Montagnes d'Or sous la mer ?

Les poissons, du premier au dernier, répondirent qu'ils ne connaissaient pas ces montagnes.

— Belle princesse, il n'y a pas de Montagnes d'Or au fond de la mer. Autrement, mes enfants les auraient vues, eux qui ont parcouru tous les cours d'eau, toutes les mers de l'univers. Peut-être ces montagnes sont-elles sur la terre, s'il en a jamais existé. Pour vous guider dans vos recherches, je vais vous donner une boule. Jetez-la devant vous et suivez-la toute la journée. Grâce à elle vous franchirez, en un jour, une distance qu'il vous prendrait des mois et des années à parcourir. Ce soir, à la tombée de la nuit, vous arriverez à une mesure semblable à la mienne. Une de mes sœurs, bien plus vieille que moi, y habite. Faites-lui mes compliments et dites-lui que vous avez passé la nuit sous mon toit. Elle ne manquera pas de vous aider, elle qui est la mère des rats et des souris. Mais attendez. Avant de nous séparer, belle princesse, voici un présent. Prenez ces deux petits canards ; ils sont en or. Peut-être vous serviront-ils dans votre voyage. En les posant à l'eau, vous entendrez le plus beau chant qui ait jamais charmé vos oreilles. Ce chant attirera tous ceux qui auront le bonheur de l'entendre.

La princesse, en remerciant la vieille de tant de bonté, prit la boule, la lança et partit à sa poursuite. Elle courait à une vitesse prodigieuse, sans éprouver aucune fatigue. À la tombée de la nuit, elle arriva à une mesure, où elle alla frapper. Une vieille femme, ressemblant à la première, mais de beaucoup plus âgée, vint lui répondre. La princesse, après l'avoir saluée au nom de sa sœur, la fée Océane, lui apprit ses propres malheurs. La vieille pensait en l'écoutant : ma sœur l'a protégée, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Sans plus tarder, elle informa la princesse qu'elle était la mère de tous les rats et de toutes les souris de la terre, et elle lui dit :

— Demain matin, je les ferai venir et je leur demanderai s'ils n'ont pas vu, sur la terre, les Trois Montagnes d'Or. Pour moi, je ne crois pas qu'il en existe. Votre prince a dû vous tromper.

— Ma bonne mère, elles existent certainement. Il est impossible que mon prince m'ait trompée.

Le lendemain matin, la vieille fit venir tous ses enfants et leur demanda si, sur la terre, ils avaient jamais aperçu trois montagnes d'or.

— Non ma mère, non ma mère, firent-ils ensemble, d'une seule voix.

La malheureuse princesse, prête à se décourager, reprit espoir quand la vieille lui dit :

— Demain matin, je vous donnerai une paire de sabots. Vous les chausserez et ils vous rendront chez ma sœur. Elle est la mère de tous les oiseaux et elle est encore plus âgée que moi. La distance qui me sépare d'elle est bien grande, mais mes sabots vous transporteront avec la rapidité de l'éclair. Vous y serez rendue demain soir. Là, vous les retournerez vers ma demeure et ils me reviendront d'eux-mêmes. Je m'en sers souvent pour aller voir mes sœurs.

— Soyez-en bien sûre, ma bonne mère, je serai fidèle à ma promesse : je retournerai vos sabots.

Avant le départ de la princesse, le lendemain matin, la vieille lui donna en présent un petit rouet en or.

— Tenez, dit-elle, c'est un souvenir de moi. Ce petit rouet file en or de la laine ordinaire et il chante en tournant. Sa musique est la plus belle qu'aucun être humain ait jamais entendue. Dans votre voyage, il pourra vous être utile.

La princesse remercia la vieille et lui fit ses adieux. Puis elle chaussa les sabots pour continuer sa route. Au même instant, elle fut transportée dans les airs à une telle vitesse qu'elle craignit d'en mourir suffoquée. Elle arriva le soir, à la brunante, à une cabane semblable aux deux premières. Là, elle se déchaussa et, après avoir retourné les sabots, elle les regarda filer comme l'éclair vers le logis éloigné de leur vieille maîtresse. Puis elle frappa à la porte délabrée. Une voix lui dit d'entrer.

— Bonsoir, ma bonne dame.

— Belle princesse, bonsoir.

— Ma bonne vieille, je vous apporte les compliments de vos deux sœurs, aussi généreuses et bonnes qu'on puisse en trouver au monde. Le premier soir, j'ai couché chez la plus jeune, et hier, chez son aînée. Ce soir, je suis venue vous demander l'hospitalité.

— Ma belle princesse, c'est avec plaisir que je vous l'accorde. Je suis heu-

reuse de faire votre connaissance. Il y a longtemps que je vous attendais, et je sais ce que vous cherchez. Bien éloignée de moi, ma sœur me parlait de vous, hier soir, et je lui ai promis de contribuer de toutes mes forces à votre bonheur. Tous les oiseaux du monde sont mes enfants. Demain matin, je les appellerai et je leur demanderai s'ils n'ont pas vu, dans les airs, les Trois Montagnes d'Or. C'est peut-être là qu'elles se trouvent, puisqu'elles ne sont ni au fond de la mer, ni sur la terre.

La princesse, après avoir passé une bonne nuit, se réveilla au petit jour et entendit la vieille se lever. Elle la vit sortir avec un sifflet et lancer trois coups qui retentirent dans les airs. Au même instant, les oiseaux arrivèrent en voliers de toutes parts. Ils couvrirent le ciel comme d'un nuage. Leur mère s'informa s'ils n'avaient pas par hasard eu connaissance des Trois Montagnes d'Or dans les airs. Ils répondirent que non. Déçue, la vieille leur demanda s'ils étaient bien tous arrivés. Se regardant les uns les autres et se comptant, ils remarquèrent qu'il manquait encore la mère aigle. Après un nouveau coup de sifflet, au bout de quelque temps, la mère aigle arriva. La vieille la réprimanda de son retard et lui demanda pourquoi elle n'était pas venue, comme les autres, au premier appel.

— Pardonnez-moi, ma mère, si je me suis ainsi fait attendre. Non seulement je suis vieille, mais je viens de bien loin. Jamais je ne me suis autant éloignée de ma vie. C'est des Trois Montagnes d'Or que j'arrive. Là, je me suis amusée à manger les ossaïlles qu'on a jetées à la porte du château. On y prépare un grand festin pour le prince qui est revenu après de longues années d'absence. Dans quatre jours, il se mariera, et la princesse qu'il doit épouser est avec sa mère, la reine, au château.

La vieille demanda à la mère aigle si elle se sentait capable de transporter la princesse sur les Trois Montagnes d'Or.

— Ma bonne mère, cela m'est impossible ; elles sont bien trop hautes. Seulement, je puis la conduire jusqu'au pied des montagnes, près d'un grand lac où se mire le château. De là, les signaux qu'elle pourra faire seront peut-être aperçus des montagnes.

La princesse s'écria :

— Faites-moi transporter au pied des montagnes, ma bonne mère, pour que je puisse au moins regarder le château de mon bien-aimé.

— Oui, je vous le promets, belle princesse. Mais avant votre départ, voici, en présent, ce petit dévidoir en or. Il jouera les plus beaux airs de la terre et du firmament, aussitôt que vous le tournerez. Peut-être le trouverez-vous aussi utile qu'agréable.

Puis, elle recommanda à l'aigle d'avoir bien soin de sa protégée et de la déposer au bord du lac, près des montagnes.

La princesse remercia sa bienfaitrice, grimpa sur le dos de l'aigle, qui prit sa volée. Après trois jours et trois nuits, l'oiseau la fit descendre au bord du lac. Puis, s'étant reposé, il souhaita bonne chance à sa passagère et retourna donner à sa maîtresse des nouvelles de sa mission.

Le soleil se leva radieux le lendemain matin, et toute la nature se reflétait dans le beau lac. La princesse regardait les montagnes, hautes à perte de vue, et se demandait si elle parviendrait jamais à les gravir. Elle doutait fort que, de si loin, on puisse l'apercevoir. Inquiète, elle promenait son regard des montagnes au lac et du lac aux montagnes. Pour se distraire, elle eut l'idée de jouer dans l'eau avec les petits canards que la bonne vieille lui avait donnés. Dès qu'ils furent dans le lac, ils se mirent à nager et à chanter. Leur chant était si doux qu'il fit oublier un instant à la princesse que son prince allait bientôt se marier avec une autre.

Pendant ce temps, la mère et la fiancée du prince, qui se promenaient sur la galerie du château, entendirent l'air que chantaient les canards. Jamais elles n'en avaient entendu de pareil. Aussi se demandèrent-elles l'une à l'autre d'où venait cette incomparable mélodie. En scrutant les alentours, elles distinguèrent, au bord du lac, au pied des falaises, une femme qui jouait avec deux petits canards brillants comme de l'or. Elles se firent aussitôt descendre près de cette inconnue.

— Bonjour, madame, lui dit la reine.

— Bonjour, bonne reine, répondit la princesse. Que me voulez-vous ?

— Ces petits canards sont-ils à vendre ?

— Non, ils ne sont ni à vendre, ni à donner. Ils sont à gagner.

— Comment faire pour les gagner ?

— Ma bonne reine, il faut que vous me permettiez un entretien avec le prince.

— Oh ! madame, reprit la reine, que demandez-vous là ? Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Dans ce cas-là, je garderai mes canards.

La fiancée trouvait les canards si beaux qu'elle pria la reine de céder aux désirs de cette étrangère.

— Vous donnerez, lui dit-elle, un verre de votre élixir au prince, et il ne saura même pas que cette personne a voulu le voir.

La reine consentit et fit monter l'inconnue au château. En entrant, elle se rendit auprès de son prince et lui dit :

— Mon fils, tu me sembles fatigué. Voici une liqueur qui te fera dormir. Demain, tu passeras mieux la journée.

Le prince entra dans son cabinet et la reine vint aussitôt lui porter un verre d'élixir. Peu après, il s'endormit d'un profond sommeil. Sans tarder, la reine alla chercher l'étrangère et la conduisit à la pièce où dormait le prince.

Quand la princesse fut seule avec son bien-aimé, elle s'approcha de lui et, longtemps, le regarda.

— Mon cher prince, lui dit-elle, que notre séparation a été cruelle ! Me voici enfin rendue à tes côtés, après avoir marché durant de longues années dans les forêts, toujours exposée à perdre la vie sous la dent des lions et des tigres. Tu m'avais pourtant dit de ne jamais partir à ta recherche, qu'il serait impossible de te retrouver. Mais j'ai accompli l'impossible. Prouve-moi maintenant ton amour, comme tu l'as fait tant de fois, lorsque nous passions ensemble des jours si heureux. Je sais que, dans trois jours, tu dois en épouser une autre que moi. Mais après tous les sacrifices et toutes les misères que j'ai endurés, je ne crois pas que tu refuses de me reconnaître.

Elle passa toute une heure à gémir et à pleurer auprès de son prince, mais elle ne réussit pas à l'éveiller. La vieille reine vint ensuite la chercher et la fit redescendre au pied des montagnes, près du lac.

Le lendemain matin, la princesse prit aussitôt son rouet et commença à le faire tourner. La musique qui s'en dégageait était encore plus merveilleuse que la chanson des petits canards.

La reine et la fiancée du prince, qui se promenaient encore sur la galerie, ne manquèrent pas d'entendre cette mélodie. Elles se dirent l'une à l'autre que la vagabonde devait avoir un instrument nouveau, et elles regardèrent dans la direction du lac. De fait, elles aperçurent la jeune femme qui, encore une fois, tournait quelque chose de brillant entre ses doigts. Reprises de curiosité, elles se firent descendre de nouveau jusqu'à elle. En arrivant, la reine remarqua que c'était un rouet et lui demanda s'il était à vendre.

— Non, ma bonne reine. Ni à vendre ni à donner. Il est à gagner.

La reine voulut savoir à quelle condition et la princesse lui fit la même réponse.

— Vous y prenez goût ! s'écria la reine. Que pouvez-vous bien vouloir au prince ?

Sur les instances de la fiancée, elle dut accepter et, arrivant au château, elle versa un deuxième verre d'élixir au prince qui, l'instant d'après, tomba dans un profond sommeil. Après s'être assurée qu'il était bien endormi, la reine appela la vagabonde et la laissa entrer dans le cabinet du dormeur.

La princesse passa encore une heure avec lui, à gémir et à pleurer.

— Mon bien-aimé, lui dit-elle, mes chances diminuent. Il ne me reste plus qu'un seul espoir et ce sera le dernier. Je ne pourrai plus revenir sur ces montagnes que j'aime parce que tu y habites. Tu dors malgré toi, je le sais. C'est ta mère qui est la cause de ton sommeil. Mais jusqu'à la fin je persisterai et, après tant de souffrances endurées, le bon Dieu ne pourra s'empêcher de permettre que tu me retrouves.

L'heure écoulée, la reine renvoya conduire la jeune femme au bord de son lac, au pied des montagnes.

Le lendemain matin, le prince devait aller en promenade dans ses forêts, accompagné de ses deux aides de camp. Pendant que les deux guides l'attendaient, en marchant autour du château, le plus jeune dit à l'autre :

— Moi, je ne passerai pas la journée sans prévenir mon maître, car c'est une permission du ciel que nous ayons entendu tout ce qui s'est passé dans son cabinet.

Après le déjeuner, le prince rejoignit ses aides de camp. Mais avant de partir, le plus jeune l'attira à l'écart et lui dit :

— Il faut vous mettre au courant de la vérité. Mon maître, au cours de vos longues absences, vous avez déjà été marié ?

— Oui, mon ami, lorsque j'étais métamorphosé en serpent au teint vert, j'ai épousé une princesse. Mais c'est bien lointain que tout cela.

— Beau prince, c'est votre femme qui est venue causer avec vous ces deux derniers soirs. Elle a parcouru d'infranchissables forêts peuplées de bêtes féroces, vous a-t-elle dit, en s'efforçant de vous réveiller ; elle a subsisté de racines et de plantes sauvages durant des années. Enfin elle a réussi à vous retrouver. Il ne lui reste plus à passer qu'une autre heure à vos côtés. Après celle-là, beau prince, ce sera fini pour toujours. Elle ne pourra plus revenir auprès de vous. Mais dites-le-moi, votre mère ne vous a-t-elle pas donné un breuvage qui vous a fait dormir, pendant une heure, sans qu'on puisse vous réveiller ?

— Ce que tu dis là est la pure vérité. La liqueur que ma mère m'a fait boire à deux reprises était si merveilleuse que je m'endormais tout à coup comme par enchantement.

— Beau prince, c'était sans doute un élixir magique.

— Mon ami, je te remercie de ton service. Aujourd'hui, ce soir surtout, je me tiendrai sur mes gardes, je te l'assure.

La princesse, délaissée, au bord du lac, sortit son dévidoir et se mit à le tourner de la main. Le chant des canards et du petit rouet n'avait rien de comparable à la musique céleste du dévidoir enchanté. Aussi la reine et la

fiancée ne résistèrent-elles pas au désir de redescendre au bord du lac pour acquérir le prodigieux instrument. Aussitôt arrivée, la reine demanda à l'étrangère si son dévidoir était à vendre.

— Non, ma bonne reine, il n'est ni à vendre ni à donner. Il est à gagner. Ma condition est que j'aie un dernier entretien avec le prince.

Bien qu'outrée de cette fantaisie inexplicable, la reine accepta de nouveau, bien sûre que l'élixir serait encore un empêchement. Mais quand elle en présenta un verre au prince, cette fois il fit mine de le boire, tout en le laissant couler dans sa chemise. Peu après, la reine, le croyant profondément endormi, laissa entrer la vagabonde à son cabinet. Aussitôt que la princesse fut seule avec son prince, elle s'approcha de lui, en disant :

— Beau prince, mon bien-aimé, notre dernière heure ensemble est arrivée. Toujours tu dors de ce sommeil mystérieux auquel il est impossible de t'arracher. C'est ta mère qui te fait boire un élixir magique. Si tu me voyais ici, je sais que tu me tendrais les bras, que tu me garderais auprès de toi. Tu n'es pas coupable, je te le pardonne. Mais malheureuse que je suis, je ne pourrai te revenir. Tous mes dons enchantés y ont passé. Si, un jour, tu apprends que je suis venue, il sera trop tard, je ne serai plus de ce monde. Abandonnée à la forêt que j'ai parcourue pendant si longtemps, j'y périrai dans le malheur et le chagrin.

Mais tout à coup, le prince ouvrit les yeux. Se levant, il la prit dans ses bras et s'écria :

— Mon épouse bien-aimée, tes souffrances ont eu raison de toutes les traverses. Je raconterai tout le passé à ma mère et je suis sûr qu'elle changera d'idée, car elle n'est pas méchante. Elle voudra bien consacrer notre union. Le bonheur nous appartiendra pour toujours. Je suis le plus heureux des princes de la terre.

Quand la vieille reine revint et aperçut l'étrangère dans les bras du prince, elle entra en colère. Mais elle fut bien surprise d'apprendre la vérité.

— Ma mère, vous souvenez-vous de la clé que j'avais perdue ? En désespoir de cause, je voulais m'en acheter une autre, mais voici que je viens de retrouver la première. Croyez-vous que je doive garder la vraie maintenant que je la possède ?

— Mon fils, qu'est-ce que tu me dis là ?

— Ma mère, permettez que je vous présente la femme qui a versé tant de larmes depuis la nuit où, métamorphosé en serpent, j'ai été poussé par un mauvais sort à la quitter. Par la force de notre amour, elle a risqué sa vie bien des fois pour venir jusqu'à moi.

La reine, attendrie, se rendit à l'évidence. Après avoir fourni les plus riches toilettes à la princesse lointaine maintenant retrouvée, elle fit célébrer la noce avec grande pompe et la fausse fiancée s'en alla comme elle était venue. Et ce même jour, la métamorphose des Trois Montagnes d'Or prit fin. Personne ne les a jamais revues depuis.

La princesse accepta peu après l'offre que lui fit son mari de retourner voir le jardin merveilleux où il l'avait connue, pendant qu'il était serpent au teint vert. Tous les deux ils entreprirent ce long voyage et ils parvinrent à retrouver les parents qui, par mégarde, à cause d'un bouquet enchanté, avaient été la cause de cette merveilleuse aventure. Ils revinrent ensemble au château où ils vécurent une vie de joie et de bonheur.

LES PRINCES ET LA PRINCESSE DE MARINCA

IL y avait autrefois, dans le royaume de Marınca, un roi qui était veuf depuis plusieurs années et qui avait à son emploi un jardinier et un boulanger. Tous les jours, ce roi se promenait dans ses terres, pour s'enquérir de ce qui s'y passait. Un soir qu'il marchait dans la campagne, il s'arrêta devant une maison dont la porte était grande ouverte. Il prêta l'oreille et eut la curiosité d'écouter la conversation des trois orphelines qui vivaient là. L'aînée disait :

— Je voudrais bien pouvoir épouser le jardinier du roi. Je vivrais dans un jardin rempli de fleurs et ça suffirait à me rendre heureuse.

— Moi, dit la deuxième, je préférerais le boulanger du roi. Il fait du bon pain et de belles pâtisseries. Comme ça, je n'aurais pas à les faire moi-même. Et la plus jeune des filles, elle, ne se gêna pas de dire :

— Moi, je choisirais le roi lui-même. J'aurais les fleurs du jardin, je mangerais du pain et des gâteaux et, surtout, je serais reine.

Satisfait, le roi continua sa route et, en arrivant à son château le soir, il se mit à penser aux trois orphelines.

— Demain matin, se dit-il, je les enverrai chercher et je saurai si elles sont toujours dans les mêmes dispositions.

Le lendemain matin, le roi envoya un domestique à leur maison, les priant de se présenter au château. Transportées de joie, elles mirent leurs plus beaux atours et se rendirent à la cour du roi. Quand elles furent devant lui, il leur rappela leur souhait de la veille et leur demanda si elles avaient changé d'idée. Saisies de crainte, elles se jetèrent à genoux toutes les trois à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur audace. Le roi les rassura, en leur disant :

— Je n'ai aucun reproche à vous faire, au contraire. Soyez sans crainte. Si vous le voulez bien, à mon tour je ferai mon choix, tout comme vous faisiez le vôtre. J'épouserai la plus jeune de vous trois, celle qui voulait épouser le roi. Quant à l'aînée, le jardinier l'épousera, et celle qui rêvait au boulanger réalisera son rêve.

Voyant que le roi parlait en toute sincérité, elles se calmèrent et la plus

jeune se déclara prête à épouser le roi, s'il lui était possible de croire à tant de bonheur.

En un rien de temps, tout fut accompli. L'une épousa le boulanger, l'autre, le jardinier, et la cadette devint reine.

Tout semblait bien aller au château. La jeune reine, qui gardait ses sœurs à son service, régnait sur elles avec la plus grande douceur, sans se douter qu'elles nourrissaient de mauvais sentiments à son égard. Toutes les deux étaient jalouses de leur cadette, parce qu'elle avait épousé le roi. En sa qualité de reine, elle jouissait de toutes les possessions du château. Elle cueillait au jardin ses fleurs préférées ; elle obtenait à la boulangerie les pâtisseries qu'elle désirait et, ce qui est plus, le roi l'aimait tendrement.

Un jour que le roi était dans son cabinet, un messenger se présenta et lui remit une missive. Ses ennemis, lui annonçait-on, s'apprêtaient à envahir son royaume. Sur-le-champ, il prit la décision d'aller à leur rencontre avec son armée. Avant son départ, il se rendit à la chambre de sa femme pour lui annoncer la nouvelle.

— Ma femme, je dois partir sans tarder pour la guerre. Tu n'as rien à craindre : je te confie à tes sœurs durant mon absence. Elles prendront bien soin de toi. De mon côté, je serai prudent et j'espère te revenir sain et sauf. Mais avant de te quitter, j'ai une chose à te demander. En mon absence, prends en note tous les rêves que tu feras et je prendrai note des miens. La reine le lui promit et il partit pour ce long et périlleux voyage.

Un jour, au château, la reine mit au monde une fille. C'était la plus belle enfant qui pouvait exister sous la couronne du soleil, et elle avait de plus, sur l'épaule gauche, un soleil en or. Le roi, qui vivait alors dans une tente bien éloignée de son royaume, vit en rêve, cette nuit-là, tout ce qui se passait à son château et il l'écrivit.

Les deux méchantes sœurs, dans la même nuit, prirent l'enfant et la déposèrent dans un berceau préparé à l'avance pour ce grand jour. Après avoir glissé cent écus d'or sous son oreiller, elles la jetèrent dans une rivière qui coulait au pied du château.

Lorsque la reine demanda à voir son enfant, ses sœurs lui dirent qu'elle était morte et que, pour lui épargner la peine de la revoir ainsi, on venait de la porter au cimetière. La reine, qui avait confiance en ses sœurs, crut en leur sympathie et pleura la perte de cette enfant depuis longtemps attendue.

Pour mettre le comble à leur méchanceté, les deux infâmes sœurs écrivirent au roi que la reine avait donné naissance à un monstre et qu'il fallait à tout prix le faire disparaître, sinon qu'elles seraient forcées de quitter le château,

tellement il était effrayant à voir. Le roi, de son côté, reçut cette dépêche avec beaucoup de chagrin. Il donna l'ordre d'exterminer l'enfant.

Le berceau que les sœurs jalouses avaient jeté dans la rivière fut poussé par le courant ; il voguait à la dérive. Mais vers la fin de la nuit, il s'arrêta dans les filets d'un pêcheur. Quand cet homme revint chez lui, ce matin-là, il tenait dans ses bras un berceau où dormait une petite fille.

— Regarde donc, ma femme, dit-il, quelle trouvaille j'ai faite, ce matin !

Longtemps les époux admirèrent cette enfant d'une extraordinaire beauté. En la changeant de vêtements, ils s'aperçurent qu'elle portait un soleil en or sur son épaule gauche et, sous son oreiller, ils trouvèrent cent écus d'or. La femme dit à son mari :

— Cette enfant doit appartenir à des gens de haute classe, à un prince, peut-être même à un roi. Puisque Dieu nous en a remis la garde, il faut la protéger et l'élever du mieux que nous pourrons.

Ils la firent baptiser et lui donnèrent le nom de Marie.

Bientôt après, le roi revint de la guerre. Mais il se garda bien de parler à sa femme de leur malheur. Ils cherchaient tous les deux à l'oublier dans la paix et le bonheur. Mais un jour que le roi était absorbé dans son travail, on frappa à la porte de son cabinet. Un messenger entra, portant à la main une missive, qui força le roi à partir de nouveau pour la guerre avec son armée. Le cœur serré, il se rendit auprès de la reine et lui dit :

— Ma femme chérie, je suis encore obligé de te quitter pour retourner combattre. Une fois de plus, je te confie à tes sœurs qui auront bien soin de toi. Je leur tracerai la ligne de conduite qu'elles auront à suivre à ton égard.

Après avoir informé les sœurs de son départ, le roi leur recommanda de traiter sa femme avec la plus grande attention et elles lui promirent de faire tout ce qu'il leur demandait. Il partit sans inquiétude.

Quelque temps après, la reine donna naissance à deux fils : les deux plus beaux enfants jamais nés sous la couronne du soleil. L'un portait la lune en or sur le bras gauche et l'autre, une étoile d'argent sur le bras droit. Cette nuit-là, le roi rêva que sa femme avait mis au monde deux garçons, dont l'un portait la lune en or sur le bras droit et l'autre, une étoile d'argent sur le bras gauche. Pendant ce temps, les méchantes sœurs, saisies de dépit, prirent les enfants à l'improviste, les déposèrent dans un berceau, en plaçant à leur tête cent écus d'or, et les jetèrent dans la rivière. Puis, elles écrivirent au roi les mêmes mensonges que la première fois.

Le berceau s'arrêta encore dans les filets du même pêcheur, qui, en sortant, ce matin-là, le trouva avec les deux enfants. Il les apporta chez lui et dit à sa

femme que ces enfants venaient sûrement de la même maison que Marie. Leur ressemblance était frappante ; les berceaux aussi étaient semblables ; et il y avait encore cent écus d'or sous chacun des oreillers. Le pêcheur et sa femme gardèrent les petits garçons et leur donnèrent les noms de Pierre et de Paul.

Un jour, le roi revint de la guerre et dit à la reine, en arrivant :

— Ma femme, je suis bien déçu : tu n'es pas celle que j'aurais dû épouser. Tu m'as déshonoré, et je te condamne à être enchaînée sur la rue principale de la ville. Là, tu recevras des mauvais traitements de la main de mon peuple. Il sera permis de te donner des coups de bâton, de te jeter des pierres, et ta seule nourriture sera celle que les bonnes gens t'apporteront.

La pauvre reine fut aussitôt prise par deux bourreaux et attachée à un poteau de fer, à l'endroit le plus passant de la rue centrale. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, on l'enchaîna à ce poteau pour qu'elle y finisse ses jours. C'est ainsi que ses deux sœurs l'avaient trahie.

Pendant ce temps, les enfants grandissaient à vue d'œil, chez leurs parents adoptifs. Marie avait fêté ses dix-neuf ans, et Pierre et Paul devaient bientôt en avoir dix-huit. Mais comme leurs protecteurs étaient faibles et avancés en âge, ils furent un jour emportés par une maladie subite. Les enfants demeurèrent seuls à la maison. La jeune fille connaissait les travaux du ménage et les garçons étaient de bons travailleurs. Pour se rendre à leur ouvrage, Pierre et Paul voyageaient à la ville, soir et matin, et ils apportaient tout leur salaire à leur sœur, qui en faisait de belles économies. Cette vie durait depuis deux ans quand, un jour, Marie leur dit :

— Mes frères, si vous voulez m'en croire, nous irons nous installer à la ville. J'irai choisir le terrain que nous achèterons et nous nous construirons une auberge. Moi, je m'en occuperai et vous autres, vous continuerez à travailler dans le voisinage. Nous ne pouvons pas manquer de réussir.

Ils approuvèrent le projet de leur sœur et partirent, un bon matin. Marie se mit à parcourir le centre de la ville ; elle trouva bientôt, dans un coin retiré, un bel emplacement. Après s'être renseignée au sujet de ce terrain, elle apprit qu'elle pouvait l'avoir à bon marché. Aussi l'acheta-t-elle.

Le même soir, toute réjouie, elle parla de son marché à ses frères, et ils convinrent de commencer sans retard la construction. Marie mit des ouvriers à l'œuvre et fit bâtir une auberge. Comme Marie était belle et accueillante hôtesse, la clientèle se mit à abonder. Les repas étant bien préparés et bien servis, les voyageurs repartaient contents.

Le roi, lui, était resté triste et solitaire, depuis ses jours de malheur. Il n'oubliait pas la femme qu'il avait tant aimée et qu'il avait lui-même condam-



née à être exposée à tous les temps et à la cruauté de son peuple. Il apprit, un jour, qu'une nouvelle auberge, tenue dans la ville par une jeune fille et deux jeunes gens, émerveillait tous ceux qui s'y arrêtaient. Il décida d'aller lui aussi leur rendre visite. En arrivant à la porte de l'auberge, l'hôtesse vint le recevoir en faisant une profonde révérence.

— Bonjour, sire mon roi, lui dit-elle. Je suis honorée de votre visite.

— Ma jeune demoiselle, lui dit-il, j'ai entendu dire grand bien de vous et de votre auberge, et la curiosité m'a poussé à venir vous voir.

Après avoir parcouru la maison, il s'était rendu compte qu'elle était aménagée avec le meilleur goût. Aussi, il dit à la jeune fille :

— Jamais je n'aurais cru qu'à votre âge vous puissiez si bien conduire une telle entreprise.

Le roi éprouvait, sans se l'expliquer, un très vif attrait, pour cette jeune personne qu'il voyait pour la première fois. Avant de partir, il l'invita avec ses deux frères à aller le voir au château. Et il s'en retourna rêveur, en pensant : « Si leurs parents vivaient, comme ils seraient fiers d'enfants aussi bien doués ! »

Quand les deux sœurs jalouses entendirent le roi raconter l'histoire de ces trois orphelins, la femme du boulanger dit à l'autre :

— Les enfants de notre sœur auraient-ils par hasard été sauvés ? Il paraît qu'ils sont d'une beauté extraordinaire. Si tu y consentais, toi qui es la plus âgée, tu irais, demain, déguisée en mendiante, examiner leur auberge. Tu verrais, à leur ressemblance, s'ils sont bien les enfants du roi et de la reine. Si c'étaient eux et si la vérité venait à se découvrir, nous serions perdues.

Le lendemain matin, l'aînée des deux sœurs, habillée en vieille mendiante, alla frapper à la porte de l'auberge. La jeune hôtesse la fit entrer et la reçut poliment. La mégère s'aperçut, dès le premier coup d'œil, qu'elle avait bien affaire à l'enfant de sa sœur ; elle habitait là avec ses deux frères. « Quel moyen prendre pour les faire disparaître ? » pensa-t-elle. Elle songea aussitôt aux trois géants féroces qui vivaient dans un vieux château, sur la montagne d'en face. Pour arriver à ses fins, elle dit à la jeune fille que son auberge était bien meublée, mais qu'il y manquait encore bien des choses.

— Dites-moi donc, ma bonne dame, ce qui nous manque. Nous avons fait notre possible pour ne rien laisser à désirer.

— Tiens, ma petite fille, vois-tu cette montagne ? Trois bons géants y vivent dans un château. Ils ont en leur possession un oiseau qui parle, un arbre qui chante et une cruche d'eau dorée. Si vous faisiez creuser un étang devant la porte de votre auberge, si vous y mettiez le contenu de cette cruche, il en sortirait un poisson aux écailles de verre. Dans ces écailles, qui luisent comme

des miroirs, tout le monde pourrait se mirer. Une chose si extraordinaire attirerait une foule sans nombre : tout le monde viendrait voir ce spectacle prodigieux. Dans votre auberge, sur une table, vous placeriez l'oiseau qui parle. À votre porte, se dresserait l'arbre qui chante et qui joue des airs comme on n'en a jamais entendu dans le monde. Ces merveilles enchanteraient les voyageurs ; ils ne voudraient plus quitter votre maison.

— Mais, ma bonne mère, qui serait capable d'aller chercher toutes ces choses ?

— Tes deux frères en sont capables. Comme ils sont orphelins, les géants auront pitié d'eux. Ils leur donneront volontiers ce qu'ils désirent.

— Je leur en parlerai ce soir et, s'ils y consentent, je les enverrai voir les géants de la montagne.

La prétendue vieille, en faisant un détour, continua sa route vers le château. Arrivée, elle dit à sa sœur que ces enfants étaient bien ceux de la reine, leur sœur. Puis elle lui parla du voyage à la montagne proposé à la jeune fille.

Le soir venu, Marie, de son côté, fit part à ses frères de la visite de la vieille mendicante et de ce qu'elle lui avait conseillé. Pierre dit :

— Je partirai demain matin à la recherche de ces trois merveilles. Monté sur un bon cheval sellé, je gravirai la montagne, qui semble proche, mais qui doit être fort éloignée. Si c'est possible, je t'apporterai l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Si je ne suis pas revenu au bout de trois jours, c'est que j'aurai perdu la vie. Je te laisse mon chapelet. Tant que les grains auront de l'éclat, je serai vivant. Mais si, un jour, ils ternissent, je serai mort.

À la pointe du jour le lendemain, Pierre partit sur son cheval, en disant adieu à son frère et à sa sœur. Au pied de la montagne, il rencontra un étrange vieillard. Les cheveux lui descendaient en bas des épaules, les sourcils, à la ceinture, et la barbe, sur les pieds. Et il semblait aveugle.

— Bonjour, étranger, lui dit Pierre.

— Où vas-tu donc, jeune homme ?

— Bon vieillard, je veux monter sur la montagne. Il y a là, paraît-il, un château ; dans ce château, un oiseau qui parle ; à la porte du château, un arbre qui chante et une cruche d'eau dorée.

— C'est vrai, mon jeune homme. Mais on ne peut s'y rendre sans s'exposer au danger.

— Mon bon vieillard, êtes-vous capable de m'enseigner le chemin qui y mène ?

— Oui, je le peux. Écoute-moi bien. Continue à marcher sur cette route.

Elle serpente le long des flancs de la montagne. Surtout, prends bien garde de ne jamais regarder en arrière de toi. Sois prudent. Si tu te retournais, tu tomberais métamorphosé en masse de sel. Des voix t'appelleront et essaieront de te tenter ; mais il faut leur résister.

— Ne craignez rien, mon bon vieillard, je poursuivrai droit mon chemin, sans jamais me retourner.

Pierre se mit aussitôt à gravir la montagne. Quand il eut parcouru quelque distance, les plus belles mélodies qui peuvent exister parvinrent à ses oreilles. Puis, une voix charmante derrière lui l'interpella :

— Vois donc comme je suis belle. Regarde tout ce qui m'entoure. Il y a ici des merveilles que tu n'as encore jamais vues.

Tout d'abord, le jeune voyageur ne fléchit pas. Mais tout à coup, il s'oublia et retourna la tête. Le voilà métamorphosé, avec son cheval, en masse de sel.

Trois jours après le départ de son frère, Marie, qui regardait souvent le chapelet qu'il lui avait laissé, s'aperçut qu'il avait terni ; il était devenu gris. Au désespoir, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, se disant que son frère avait dû perdre la vie et qu'elle en était responsable. Le soir, quand Paul revint de l'ouvrage, elle lui raconta le sujet de son chagrin. Il lui répondit :

— Ma sœur, ne pleure pas. Je vais aller à la recherche de notre frère et je suis sûr de le ramener. Je me rendrai ensuite sur la montagne et rapporterai tout ce que tu souhaites : l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Avant de partir, je vais te laisser mon couteau. Tant que sa lame restera brillante, je serai vivant, hors de danger. Mais si une tache de sang y paraît, je serai mort.

Le lendemain matin, Paul se procura un cheval bridé et sellé, et il partit à la recherche de son frère. Quand, à son tour, il arriva au pied de la montagne, le même vieillard, assis sur une pierre, lui apparut :

— Bonjour, étranger, lui dit-il. Où vas-tu donc ?

— Mon bon vieillard, n'avez-vous pas vu un jeune homme à cheval passer ici, il y a quelques jours ?

— Oui, un jeune homme qui te ressemblait beaucoup. Il s'est arrêté devant moi et il m'a demandé le chemin à suivre pour gravir la montagne.

— Voulez-vous me dire quelle route il a prise ?

— Celle que tu suis là. Il n'y en a pas d'autres. Toi aussi tu veux te rendre sur la montagne pour trouver la cruche d'eau dorée, l'oiseau qui parle et l'arbre qui chante ? Mais écoute-moi bien. Garde-toi de détourner la tête en montant. Si tu regardes ce qui se passe derrière toi, tu tomberas métamorphosé en masse de sel.

— Mon bon vieillard, je ne tournerai pas la tête du voyage ; je vous le jure !

Il continua sa route, mais quand il arriva à l'endroit où son frère avait succombé, il commença à entendre des chants très doux et une voix qui lui disait :

— Regarde donc comme je suis belle. Admire la richesse de ces lieux où je vis.

— Charmé, le jeune homme ne put résister. Il tourna la tête et il tomba aussitôt près de son frère, figé comme lui en masse de sel.

Leur jeune sœur, tourmentée d'inquiétudes, allait souvent regarder le couteau. Comme elle s'en approchait une fois de plus, elle aperçut une grande tache de sang sur la lame. Désespérée, elle tomba sur une chaise, en se disant qu'elle était la cause de la perte de ses deux frères. Après avoir sangloté longtemps, elle essuya ses larmes et se leva d'un bond. Ayant fermé l'auberge, elle se rendit au marché pour y acheter un cheval bridé et sellé. Elle attacha à la selle un morceau de coton et se mit en route pour le château des géants. Comme elle filait à une grande allure, elle arriva, à midi, au pied de la montagne. À la vue d'un vieillard assis sur une pierre, elle descendit de son cheval et lui souhaita le bonjour.

— Bonjour, belle étrangère, lui répondit-il.

— Mon bon vieillard, vous me semblez malheureux. Vos sourcils sont si longs que vous ne paraissez pas voir clair. Si vous le vouliez, je les couperais. Je raccourcirais aussi votre barbe et vos cheveux.

— Je serais bien heureux, si vous étiez assez bonne de me rendre ce service.

Elle tira aussitôt les ciseaux qu'elle portait à la ceinture et se mit à tailler cheveux, barbe et sourcils.

Quand elle eut fini, le vieillard fut heureux de voir briller le soleil. Il lui dit :

— Belle demoiselle, je sais ce que vous cherchez.

— Mes deux frères, reprit-elle. Les auriez-vous vus passer par ici ? Le premier est parti il y a sept jours ; depuis trois jours, le dernier m'a quittée.

— Oui, je les ai vus tous les deux. Arrêtés près de moi ils m'ont demandé quel chemin prendre pour monter sur la montagne. Je leur ai fait des recommandations, mais ils ne les ont pas suivies. Ils sont donc maintenant métamorphosés tous deux en masse de sel. Apprenez que pour parvenir à escalader cette montagne, on ne doit pas regarder en arrière de soi. Des voix s'élèvent pour distraire et tenter le voyageur, mais, s'il a le malheur de les écouter, il est aussitôt changé en masse de sel.

— Mon bon vieillard, j'ai un morceau de coton sur ma selle. Si je le pre-

nais et si je m'en enveloppais la tête en me couchant sur les épaules de mon cheval, je n'entendrais sûrement aucun bruit. Ne pourrais-je pas ainsi parcourir le trajet de la montagne sans accident ?

— Oui, ma jeune fille, vous avez une bonne idée. Suivez-la bien.

Marie remercia le vieillard et, après s'être entortillé la tête, elle continua sa route. Elle gravit la montagne sans entendre les voix et arriva en face du château, sur le sommet. Là, elle enleva le coton qui lui recouvrait la tête et s'approcha de la galerie où les trois géants se promenaient. En la voyant, ils lui dirent :

— Bonjour, belle princesse de Marınca. Ne vous vantez pas d'être arrivée jusqu'à nous, parce qu'il vous arriverait malheur.

— Pourquoi m'appellez-vous princesse ? leur demanda-t-elle, surprise.

— L'avenir pourrait bien vous le dire, répondirent-ils. Pour le moment, parlons de ce qui vous a amené au château. C'est dû à une atroce trahison. Mais nous pouvons la déjouer. À cette fin, nous allons vous donner l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée.

Un des géants s'approcha d'elle et lui présenta une toute petite bouteille.

— Prenez cette fiole, lui dit-il, et descendez la montagne, jusqu'à la chute des Crans-Serrés. Là, vous trouverez vos frères métamorphosés en masse de sel. Videz sur les deux buttes que vous verrez le contenu de la fiole, et vos frères recouvreront aussitôt la vie. Puis revenez sur vos pas jusqu'ici et nous vous donnerons les objets que vous êtes venue chercher.

La jeune fille descendit à toute vitesse et vida le contenu de la fiole sur les deux masses de sel, à la chute des Crans-Serrés. À l'instant même, ses frères revinrent à la vie.

— Mes chers frères, ne craignez rien, leur dit-elle. Vous étiez métamorphosés en sel, et c'est moi qui vous ai délivrés. Remontons ensemble cette montagne et nous obtiendrons les objets de nos recherches.

Les voyant arriver tous les trois, les géants s'exclamèrent :

— Bonjour, beaux princes de Marınca ! Ne vous vantez pas de vos succès, parce qu'il vous arriverait malheur.

Les jeunes gens restèrent tout surpris, eux aussi, de s'entendre nommer princes. Mais les géants ne leur laissèrent pas le temps de les interroger.

— Nous vous donnons maintenant l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Vous, ma jeune princesse, vous apporterez vous-même l'oiseau dans sa cage d'or. Un de vos frères suivra avec l'arbre qui chante et le troisième emportera la cruche dorée dont vous connaissez l'utilité, même si elle vous a été enseignée malicieusement. Quand vous aurez fait construire

un étang et que vous l'aurez rempli d'eau mêlée au contenu de cette cruche, vous lancerez un coup de sifflet. Voici le sifflet dont vous vous servirez. Un poisson sautera de l'étang à six pieds de hauteur et ses écailles refléteront comme un miroir tous ceux qui passeront devant lui. Cette eau, de plus, contiendra des poissons délicieux à manger.

Après avoir remercié les trois bons géants, la princesse et les princes de Marinca redescendirent la montagne et, le cœur en joie, reprirent le chemin de l'auberge.

Pendant ce temps, le roi se consumait d'inquiétude et d'ennui à son château désert. Il avait bien appris que Marie et ses frères étaient partis depuis plusieurs jours. Mais comme ils n'étaient pas revenus, il cherchait à avoir de leurs nouvelles. Il se rendit même plusieurs fois à leur auberge. Tout y était silencieux comme la mort.

Enfin, un bon soir, ils arrivèrent tous trois sains et saufs, apportant avec eux les trésors de la montagne des trois géants. Dès le lendemain, ils engagèrent des ouvriers pour creuser l'étang. Une fois l'étang préparé, ils le remplirent d'eau claire et y ajoutèrent le contenu doré de la cruche. Marie donna aussitôt un coup de sifflet et le plus beau poisson du monde bondit hors de l'eau. Ses écailles étaient un miroir et ceux qui s'y regardaient restaient éblouis. L'arbre qui chante répandait autour de lui des airs comme personne en avait jamais entendu. Mais l'oiseau, lui, avait le cou sous l'aile, comme s'il eut été malade.

Le roi, ayant appris leur retour, s'empessa d'accourir. Encore une fois, la jeune hôtesse lui fit d'aimables invitations et réussit à le garder pour le souper. Après avoir écouté le récit de leur aventure, le roi alla voir l'étang et trouva le poisson merveilleux. L'arbre qui chante l'ébahit tout à fait. Mais l'oiseau restait coi, sans un mouvement, sans un son. Il ne voulait même pas manger. Avant de les quitter, le roi invita la jeune hôtesse et ses deux frères à dîner chez lui, le lendemain.

— Sire mon roi, lui répondirent-ils, il nous est impossible d'aller vous rendre visite.

Tout surpris, le roi leur en demanda la raison. La sœur répondit :

— Vous savez que nous ne pouvons faire de mal à personne. Jamais alors nous nous rendrons à votre château, à cause de l'ordre que vous avez donné à votre peuple d'injurier en passant la pauvre malheureuse attachée à l'endroit le plus passant de la rue principale.

— À vous trois, reprit le roi, je donne permission de passer sans insulter cette femme.

— À cette condition seulement nous acceptons avec plaisir votre invitation. Il fut donc convenu que, le jour suivant, ils iraient au château.

Le lendemain, la sœur et les frères décidèrent d'apporter avec eux le précieux oiseau. Au moment de leur départ, l'oiseau se réveilla, leva la tête et se mit à parler. Ils en furent surpris et heureux. Dans un roucoulement qui ressemblait à un chant, il leur dit :

— Rendus au château, demandez qu'on place devant le roi une assiette pleine de rassades. Perchez-moi dans ma cage, à la portée du roi.

Arrivée au château avec ses frères, Marie pria un serviteur de mettre devant le fauteuil royal une assiette remplie de rassades de toutes les couleurs.

À l'heure fixée, tous les convives arrivèrent à table, et l'oiseau fut placé à la droite du roi, à côté de Marie et de ses frères. Le roi, surpris de voir devant lui une assiettée de rassades, s'adressa au serviteur, disant :

— Pensez-vous que je puisse manger ces perles ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'oiseau, tout près de lui, se mit à roucouler, puis à parler.

— Sire mon roi, il vous est aussi difficile de manger cette assiettée de rassades que de croire la pure vérité : vous êtes ici à table avec vos propres enfants.

Le roi, n'y comprenant rien, dit à l'oiseau :

— Mon bel oiseau, répète donc ce que tu viens de dire.

— Sire mon roi, manger cette assiettée de rassades vous est aussi difficile que de vous croire assis à table avec vos trois propres enfants. Vous souvenez-vous qu'un jour, vous êtes parti pour la guerre ? Pendant votre absence, n'avez-vous pas fait des rêves ? N'avez-vous pas rêvé, une nuit, que votre femme avait donné naissance à une fille, la plus belle princesse du monde et que, sur son épaule gauche, elle portait un soleil en or ? Vous, princesse de Marınca, prouvez ici au roi votre père la vérité que je viens de lui annoncer.

Tout étonnée elle aussi, la belle princesse s'avança et découvrit sa blanche épaule à son père, qui admira le soleil en or qu'elle y portait. L'oiseau continua :

— Sire mon roi, la deuxième fois que vous êtes parti en guerre, n'avez-vous pas rêvé que la reine, votre femme, avait mis au monde deux fils jumeaux, les plus beaux enfants sous le soleil du jour ? Au bras de l'un, resplendissait la lune en or, et à celui de l'autre, une étoile argentée. Mes deux princes, prouvez à votre père, en ma présence, la vérité que je viens de lui annoncer.

Les deux princes découvrirent leurs bras et en montrèrent les marques à leur père. Le roi, se jetant aux genoux de ses enfants, s'écria :

— Enfants bien-aimés, dont j'ai tant pleuré la perte, est-ce possible de

vous retrouver ainsi aujourd'hui ? On m'a trompé, on m'a mille fois trahi. Allons à l'instant chercher votre pauvre mère, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Me pardonnera-t-elle jamais mon crime ?

En toute hâte ils se dirigèrent vers la place royale. Arrivé près de sa femme, au pilori, le roi se jeta à ses pieds, la suppliant de lui pardonner.

— Je t'ai tant aimé, mon cher époux, lui dit-elle avec douceur, que je t'ai depuis longtemps pardonné. Je t'aime encore et je t'aimerai toujours. Je sais que tu n'es pas coupable envers moi. On t'a cruellement trompé.

Après qu'on l'eut déliée, la reine prit ses enfants dans ses bras, ses chers enfants qu'elle ne connaissait même pas. Elle les serra contre son cœur en les embrassant tendrement.

Tous ensemble ils s'en retournèrent au château, où les accueillit une grande foule qui chantait dans les rues le triomphe final de la vérité et de la justice. En arrivant au château, le roi se fit grand juge. Il prononça la sentence de mort contre ses deux infâmes belles-sœurs. Avec le temps et les bons soins, la reine se remit des mauvais traitements qu'on lui avait infligés pendant si longtemps. Elle vécut avec son mari et ses enfants, dans la joie et dans le bonheur, durant de longues années.

JEAN DE L'OURS

IL y avait autrefois un homme et une femme qui vivaient bien misérablement. Ils avaient un seul fils, qu'on appelait Jean de l'Ours : il était tout velu, comme un ours. Le père, ivrogne et sans cœur, apportait peu de chose à la maison et, quand le soir il revenait du travail, il était ivre neuf fois sur dix. Il faisait bien souffrir sa femme et son enfant.

Un jour, il proposa à sa femme de s'en aller vivre dans un autre endroit. Après avoir ramassé le peu de biens qu'ils avaient, ils prirent le chemin de la forêt, au petit bonheur. Au bout de trois jours, ils arrivèrent au pied d'une montagne, où ils virent une grosse pierre. L'indigne père de famille la souleva et la poussa de côté. Devant la caverne qui s'ouvrit devant eux, il dit à sa femme :

— Descends là et restes-y avec notre enfant. Moi, je vais vous chercher à manger.

Après avoir refermé le souterrain, il partit pour la ville et oublia sa femme et son enfant ; il se remit à boire de plus belle. Pendant ce temps, la mère et son fils subsistaient de ce qu'ils avaient apporté avec eux ou de ce qu'ils trouvaient dans ce souterrain. À la fin, Jean de l'Ours dit à sa mère :

— Si vous voulez m'en croire, ma mère, nous monterons à la porte du souterrain et nous essaierons de rouler la pierre. Il nous faut sortir d'ici ; autrement, c'est la mort qui nous attend.

Sa mère y consentit et, rendus à l'entrée du souterrain, ils réussirent à pousser la pierre un tout petit peu, large comme la main. Le père les surprit à ce moment-là, tassa la roche et entra dans une grande colère. Il les frappa durement, en leur disant que, s'ils avaient le malheur de toucher de nouveau à la pierre, il leur enlèverait la vie.

Six mois s'écoulèrent dans la caverne sans qu'il revînt. À bout de souffrance, un bon matin, Jean de l'Ours dit à sa mère :

— Suivez-moi, ma mère. Aujourd'hui, je suis assez fort pour repousser la pierre.

— Mais, mon enfant, as-tu oublié la menace de ton père ? Si par malheur tu n'y réussissais pas, et si ton père s'apercevait de notre tentative, c'est certain qu'il nous tuerait.

— Ma mère, soyez sans inquiétude, je me sens beaucoup plus fort que la dernière fois.

Dans l'espoir de recouvrer la liberté, la mère le suivit de nouveau. À l'entrée du souterrain, Jean de l'Ours prit la pierre dans ses bras et la lança avec tant de force qu'elle roula loin dans les bois, coupant les arbres sur son passage. Lui et sa mère prirent la forêt et s'en allèrent à l'aventure. Après quelque temps de marche, la mère était si fatiguée que son fils, s'en apercevant, lui dit :

— Ma mère, montez-moi sur le dos.

Jean de l'Ours partit à grands pas et alla même plus vite chargé de son fardeau. Quelques jours plus tard, vers le soir, ils arrivèrent à une grande ville. Ils frappèrent à la première porte et trouvèrent un gîte chez une veuve vivant seule et qui les reçut de grand cœur. Ils passèrent chez elle une bonne nuit. Le lendemain matin, Jean de l'Ours demanda à l'hôtesse si elle voulait bien garder sa vieille mère jusqu'à son retour.

— Elle se rendra utile aux soins du ménage, lui dit-il, et elle filera la laine pour vos voisins qui en ont besoin.

La veuve accepta, et Jean de l'Ours dit adieu à sa mère. Seul, il continua sa route. Le soir venu, il coucha chez un forgeron, à l'autre bout de la ville. Après un bon souper, il demanda au forgeron de lui faire une canne en fer pesant cinq cents livres.

— Oui, lui répondit le forgeron, mais il faut que vous m'aidiez. En arrière de ma boutique, il y a une grosse ancre. Sans les bras, la tige pèsera bien cinq cents livres.

La besogne terminée, Jean de l'Ours fut satisfait de la canne. Il la prit par l'anneau et, de son petit doigt, la fit tourner comme si elle eut été de jonc.

Après avoir remercié le forgeron, le lendemain matin, il continua son chemin et s'engagea dans une grande forêt. À la fin de la matinée, il rencontra un homme qui arrachait des chênes vieux de cent ans pour en faire des clôtures. Cet étranger était fort comme un lion. En le voyant, Jean de l'Ours lui dit :

— Bonjour, Tord-Chênes.

— Comment, tu connais mon nom, toi ?

— Je connais ton nom parce que tu tords des chênes.

— C'est bien ça, je suis Tord-Chênes. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Moi, je me nomme Jean de l'Ours. Nous sommes forts tous les deux comme il n'y en a pas. Si tu veux m'en croire, abandonne ton métier et viens avec moi à l'aventure. Le gain que nous ferons, nous le séparerons en parts égales.

Tord-Chênes accepta, et les voilà partis tous les deux.

Après avoir couché, la nuit, au pied d'un arbre, ils repartirent de bon matin avec leurs provisions. Vers midi, qui rencontrèrent-ils ? Un homme qui portait à chaque main une montagne et qui les frappait ensemble. Jean de l'Ours, le voyant, lui dit :

— Bonjour, Brasse-Montagnes.

— Brasse-Montagnes, oui c'est bien là mon nom, répliqua-t-il.

Jean de l'Ours lui demanda pourquoi il frappait comme ça ces deux montagnes ensemble.

— C'est pour faire mentir celui qui a dit que deux hommes se rencontrent, mais que deux montagnes ne peuvent se rencontrer.

Jean de l'Ours le trouva si puissant qu'il lui fit la même proposition qu'à Tord-Chênes, et elle fut acceptée. Ils partirent ensemble tous les trois et ils couchèrent à la belle étoile. Le lendemain matin, après avoir pris une bouchée, ils se mirent en route. Un peu plus tard, ils rencontrèrent un homme qui traînait deux grosses meules de moulin sous ses pieds. Jean de l'Ours lui dit :

— Bonjour, Traîne-les-Meules.

— Traîne-les-Meules est bien mon nom.

— Pourquoi traînes-tu ces meules de moulin à tes pieds ?

— Sans ces meules à mes pieds, je ne pourrais pas m'arrêter. Je marcherais si vite que, en me frappant contre les arbres, je me tuerais.

— Tu me sembles avoir de bonnes jambes, en effet. Si tu consens à nous suivre, ce que nous gagnerons, nous le séparerons en parts égales. Si quel'un nous assaille, nous nous défendrons à quatre.

Le soir, à la tombée de la nuit, les quatre associés arrivèrent à un grand désert, en pleine forêt, et, au fond de ce désert, se dressait un beau château. Jean de l'Ours, qui portait toujours sa canne de fer et qui était le chef de la bande, continua avec Tord-Chênes et Traîne-les-Meules tout droit jusqu'au château. Après qu'ils eurent frappé à la porte sans avoir de réponse, ils entrèrent sans plus de façon. Tout était en ordre, mais sans occupants, dans le château. Jean de l'Ours dit à ses associés :

— Personne dans ce château ! C'est nous, les propriétaires.

Descendus à la cave, ils y découvrirent des barriques du meilleur vin, du lard en quantité et des provisions à souhait. Revenus à la cuisine, Jean de l'Ours prépara le souper. Le repas achevé, ils montèrent au grenier du château et trouvèrent des haches d'une grosseur démesurée.

— Prenons chacun une hache, dit Jean de l'Ours. Demain, nous bûcherons du gros bois, pendant que l'un de nous restera ici pour faire cuire le dîner.

Chacun prit sa chambre et ils passèrent une bonne nuit, sans entendre aucun bruit. Le lendemain matin, après le déjeuner, Jean de l'Ours demanda qui resterait à la maison faire la soupe pour le midi. Tord-Chênes, fier d'être le premier associé de Jean de l'Ours, répondit :

— Aujourd'hui, c'est moi qui m'en charge.

En sortant du château, Jean de l'Ours dit à Tord-Chênes :

— Ici, il n'y a pas d'heure. Vois-tu le porte-voix au-dessus de la porte ? Eh bien ! à midi, prends-le et appelle-nous.

Dans la forêt, Jean de l'Ours, Brasse-Montagnes et Traîne-les-Meules se mirent à bûcher et les arbres tombaient drus comme des mouches. Pendant ce temps, Tord-Chênes lavait la vaisselle et préparait la soupe. Il était à balayer quand, tout à coup, il frappa du pied une pierre mal ajustée dans le plancher. Elle sauta et, par le trou qu'elle bouchait, sortit un petit bonhomme gris, dont la barbe descendait à la ceinture et les cheveux, aux épaules.

— Que fais-tu ici, Tord-Chênes ? s'écria-t-il, de mauvaise humeur.

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Tord-Chênes, tu ne mangeras pas de cette soupe.

— Je voudrais bien savoir pourquoi je n'en mangerais pas.

— Tu vas voir, sans que ça prenne goût de tinette, cria le petit bonhomme, qui, en un clin d'œil, empoigna Tord-Chênes par le fond de culotte et la fossette du cou et l'écrasa sous un sofa. À présent, ajouta-t-il, prends bien garde de parler à Jean de l'Ours de ce qui t'arrive. Sinon, tu auras affaire à moi.

Il disparut aussitôt dans les profondeurs du souterrain, et la pierre se replaça d'elle-même, comme si rien n'avait été dérangé. Vers midi, Jean de l'Ours mesura de l'œil la hauteur du soleil.

— Allons dîner, dit-il. Quand nous serons rendus au château, il sera grand midi. Peut-être est-il arrivé quelque chose à Tord-Chênes.

Tord-Chênes, le corps tout meurtri, était venu à bout de se traîner jusqu'à

la cuisine et de s'y asseoir. Mais le poêle ne chauffait plus et la soupe avait brûlé dans le chaudron. Tout, dans le château, était en grand désordre.

En rentrant, Jean de l'Ours aperçut Tord-Chênes qui était pâle comme la mort.

— Dis donc, Tord-Chênes : qu'est-ce qui est arrivé ?

— Hum !... En descendant à la cave, j'ai manqué une marche de l'escalier et je suis tombé sur une barre de fer. J'ai dû, ma foi de gueux, me casser une côte.

— Tâche de te remettre d'ici à demain, si tu veux venir bûcher avec nous, lui dit Jean de l'Ours.

Se tournant vers Brasse-Montagnes, il lui demanda s'il consentait à faire la soupe, le lendemain midi. Brasse-Montagnes s'empessa de l'assurer que, lui, ne tomberait pas au bas de l'escalier et qu'il ne manquerait pas son coup.

Le lendemain matin, Jean de l'Ours partit pour le bois avec Tord-Chênes et Traîne-les-Meules. Brasse-Montagnes, ce jour-là, resta au château comme cuisinier. Après avoir lavé la vaisselle et avoir mis du lard, de l'eau et des pois dans le chaudron sur le feu, il commença à balayer. Arrivé au petit couloir, il frappa de son pied, lui aussi, la pierre magique. Elle se souleva, et le petit bonhomme gris se présenta à lui en demandant :

— Que fais-tu ici, Brasse-Montagnes ?

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Brasse-Montagnes, tu ne mangeras pas de cette soupe.

— On va voir si, oui ou non, je n'en mangerai pas.

— Tu ne me crois pas ? dit le petit homme gris, pris de courroux.

Saisissant Brasse-Montagnes par un bras, il l'envoya rouler là où Tord-Chênes s'était écrasé. Avant de se retirer, comme il l'avait fait la veille, le petit bonhomme recommanda à Brasse-Montagnes de bien se garder de dire à Jean de l'Ours ce qui lui était arrivé. Puis il disparut dans les profondeurs du souterrain. La pierre d'elle-même se replaça.

Au bois, Jean de l'Ours regarda tout à coup le soleil et, s'adressant à Tord-Chênes et à Traîne-les-Meules, il leur dit :

— Brasse-Montagnes, lui aussi, doit avoir eu quelque malheur. Il est grand midi. Allons voir.

Brasse-Montagnes était venu à bout de se traîner jusqu'à la cuisine, mais la soupe était brûlée et rien n'était prêt pour le dîner.

Entrant au château, Jean de l'Ours demanda à Brasse-Montagnes ce qui s'était passé.



— Ne m'en parle pas. En allant chercher du lard à la cave, je suis tombé sur le côté et j'ai failli me tuer.

Jean de l'Ours, après avoir préparé un petit dîner, dit à Traîne-les-Meules :

— Demain, c'est toi qui resteras pour faire la soupe. Es-tu capable de nous en préparer, toi ?

— Je te le promets, Jean de l'Ours. Demain midi, tu mangeras de la soupe.

Le lendemain matin, Traîne-les-Meules resta au château pour préparer le dîner, pendant que, tout en marchant vers le bois, Tord-Chênes et Brasse-Montagnes se demandaient si ce n'était pas le petit bonhomme gris qui les avait attaqués tous les deux. Ils avaient surtout grand'hâte que le tour de Jean de l'Ours arrive.

Après avoir lavé la vaisselle et préparé sa soupe, Traîne-les-Meules commença à balayer ; mais, en passant près de la pierre, il la toucha avec le balai. Elle se souleva, et le petit bonhomme gris sortit de nouveau en disant :

— Que fais-tu ici, Traîne-les-Meules ?

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Traîne-les-Meules, tu ne mangeras pas de ta soupe.

— Je ne mangerai pas de ma soupe ? C'est ce qu'on va voir.

— C'est moi qui te dis que tu n'en mangeras pas.

Il attrapa Traîne-les-Meules par le cou et par une jambe, puis il l'envoya d'un paquet sous le sofa, en lui disant, à lui aussi :

— Prends bien garde d'en souffler un mot à Jean de l'Ours.

Vers midi, Jean de l'Ours regarda le soleil et dit à ses compagnons :

— Ne trouvez-vous pas, mes amis, qu'il serait temps d'aller dîner ? Traîne-les-Meules doit, lui aussi, avoir eu de la malchance. Allons-nous-en, il est grand midi.

En arrivant au château, Jean de l'Ours demanda à Traîne-les-Meules ce qui s'était passé, puisqu'il n'y avait rien à manger sur la table.

Traîne-les-Meules lui avoua qu'il avait failli se tuer, au bas de l'escalier.

— Eh bien ! s'écria Jean de l'Ours, je me pensais entouré d'hommes et me voilà avec des moutons. Demain, c'est moi qui resterai ici, et vous en mangerez de la soupe. Puis, avant midi, vous m'entendrez crier dans le porte-voix.

Le lendemain matin, les trois hommes partirent pour l'ouvrage en se disant l'un à l'autre que Jean de l'Ours, à son tour, aurait des surprises et qu'il trouverait le petit bonhomme gris aussi fort que lui. Jean de l'Ours, de son côté, commença à préparer le dîner. Quand vint le temps de balayer, lui aussi

frappa la pierre avec son balai, et, par l'ouverture, le petit bonhomme gris apparut.

— Que fais-tu ici, Jean de l'Ours ? lui demanda-t-il.

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Jean de l'Ours, tu ne mangeras pas de soupe à midi.

— Tu oses dire, toi, mon petit bougon, que je ne mangerai pas de ma soupe. Serait-ce toi, par hasard, qui fais peur à mes hommes ?

Il n'avait pas sitôt dit ça qu'il lui passa la main sur le crâne, lui arracha la peau de la tête avec la barbe et la colla au-dessus de la porte. Puis, il remplaça la pierre et continua son ouvrage. Vers midi, il prit le porte-voix et appela ses hommes qui, tout surpris d'entendre la voix de Jean de l'Ours, se dirent que, ce matin-là, le petit bonhomme n'avait pas dû sortir de son trou. En entrant au château, ils aperçurent sur la table quatre assiettes de belle soupe fumante, jaune comme de l'or. Ils demandèrent à Jean de l'Ours si rien ne s'était passé, en leur absence.

— Je n'ai vu, leur dit Jean de l'Ours, qu'un petit bonhomme gris. Si c'est lui qui vous a fait peur, ne craignez rien. À l'avenir, il ne sera pas dangereux. J'ai placé son portrait au-dessus de la porte. Si vous ne me croyez pas, regardez.

En voyant la chevelure et la barbe du petit bonhomme gris, les trois amis reconnurent celui à qui ils avaient eu affaire.

Jean de l'Ours leur dit :

— Dépêchez-vous de manger. Après le dîner, nous enlèverons la pierre dans le plancher et nous descendrons voir d'où a pu venir le petit bonhomme gris. J'ai trouvé, dans le hangar, une chaudière de fer battu et une chaîne de cent brasses de longueur. Nous fixerons ici un des bouts de la chaîne, à l'aide d'une barre de fer placée en travers de l'ouverture, et nous attacherons la chaudière à l'autre extrémité.

Après le dîner, ils commencèrent leurs préparatifs et, dans peu de temps, tout était installé, même une sonnette en cas de besoin.

Ce fut Tord-Chênes qui, le premier, se plaça dans la chaudière, qu'on fit descendre dans le souterrain. À vingt-cinq brasses de profondeur, il se mit à sonner, pour qu'on le remonte au plus tôt. En arrivant en haut, il répondit à Jean de l'Ours, qui lui demanda ce qu'il avait vu :

— Mais je n'ai rien vu. C'est ça qui est le pire. Il faisait noir, et plus je descendais, plus la chaleur augmentait. Pour moi, l'enfer tient dans ce trou-là.

Brasse-Montagnes fut le deuxième à entreprendre le voyage. Jean de l'Ours lui souhaita plus de courage que n'en avait eu Tord-Chênes.

— Si ça va mal, ajouta-t-il, tire le cordon de la sonnette : on te remontera aussitôt.

Il se laissa descendre à trente-cinq brasses. N'y pouvant plus tenir, il se mit à sonner et, tout de suite, Jean de l'Ours tira la chaîne, pour le remonter jusqu'en haut. Lui non plus n'avait rien vu. Il faisait noir, et plus il descendait, plus la chaleur l'écrasait.

Traîne-les-Meules, à son tour, monta dans la chaudière. Jean de l'Ours lui fit la même recommandation qu'aux premiers. Aussi descendit-il jusqu'à cinquante brasses. Mais il tira le cordon de la sonnette et se fit remonter au plus vite. Rendu en haut, il s'empessa de répondre aux questions de Jean de l'Ours :

— Tout ce que je sais, lui dit-il, c'est qu'il fait noir et que, plus on descend, plus on a chaud.

Jean de l'Ours leur dit :

— Il faut que j'y aille, à mon tour. Mais prenez bien garde de me laisser tomber au fond. Avec moi j'apporte ma canne de fer. Ne manquez pas de rester ici jusqu'à mon retour.

Jean de l'Ours descendit à cent brasses de profondeur, jusqu'en bas. La chaudière reposa sur la pierre, et il frappa de sa canne le fond du souterrain. Il en jaillit un éclair qui, un instant, mit en lumière une porte. Dans les ténèbres, il chercha la poignée et ouvrit cette porte. De l'autre côté, c'était un peu moins sombre. Plus loin, se trouvait une seconde porte. Il l'ouvrit. Là, dans la lumière du jour, il vit, au bout d'une table bien dressée, une vieille femme assise, le visage couvert de rides.

— Bonjour, Jean de l'Ours, lui dit-elle. Apprends que, depuis cinq cents ans, je t'attends ici. Viens t'asseoir à ma table ; nous allons prendre un petit verre et manger.

Depuis une couple d'heures, Jean de l'Ours était assis à la table et commençait à être pas mal gai. Il se leva et se mit à marcher d'un bout à l'autre de la pièce. Frappé d'une telle solitude, il demanda à la vieille si elle était seule dans ce souterrain.

— Non, lui répondit-elle. Vois-tu les quatre chambres qui nous entourent ? Elles enferment quatre princesses, qui sont gardées, l'une par un géant, une autre par un tigre, une troisième par une panthère et la dernière par un lion. Personne ne peut ouvrir les portes sans qu'il soit dévoré.

— Ma bonne grand'mère, reprit Jean de l'Ours, je veux arracher les princesses aux animaux féroces qui les ont emprisonnées.

Sa canne de fer à la main, il se leva et, se dirigeant vers la première chambre, il ouvrit la porte. Une belle princesse lui apparut.

— Monsieur, retirez-vous promptement, lui dit-elle. Si le géant vous aperçoit ici, il ne manquera pas de vous tuer.

Jean de l'Ours, qui avait trop bu, parlait très fort, ce qui réveilla le géant.

— Que viens-tu faire ici, ver de terre ? cria le géant. Je vais t'écraser comme un grain de sel.

Jean de l'Ours répondit par un coup de canne sur la tête du géant, qui tomba raide mort. Dans les trois autres chambres ce fut la même besogne. Jean de l'Ours abattit les animaux carnassiers qui gardaient les princesses, et, après qu'il les eut délivrées toutes les quatre, elles se jetèrent à genoux devant lui, en disant :

— Maintenant, vous êtes maître de nous épouser ou de nous ôter la vie.

— Si je vous ai donné votre liberté, ce n'est pas pour vous enlever la vie, répondit-il. Vous épouser toutes les quatre, il n'en est pas question. Mais je vais faire mon choix. Le voici. Si la dernière que j'ai délivrée veut bien m'accepter, je l'épouserai.

Jean de l'Ours et les quatre princesses se prirent par la main et se dirigèrent vers la table où la vieille était assise. Lui sautant au cou, ils l'embrassèrent à tour de rôle, puis ils passèrent une partie de la journée à table avec elle. À la brunante, Jean de l'Ours se leva, en disant :

— Montons au château.

Tous les cinq, ils partirent. En les voyant aller, la vieille dit au jeune homme :

— Jean de l'Ours, tu es plus fin maintenant que tu ne le seras ce soir.

Sans lui demander une explication, Jean de l'Ours se rendit jusqu'au pied du souterrain, tira le cordon de la clochette et fit monter la première princesse dans la chaudière.

Là-haut, à leur grande surprise, les trois fiers-à-bras ne virent pas sitôt apparaître cette belle personne qu'ils se mirent à se la disputer. Elle les pria de ne pas se quereller, disant :

— Celui qui m'a délivrée est au fond du souterrain, avec mes trois sœurs. Quand il sera monté, il fera, le premier, son choix. Après ça, nous verrons.

Une fois les quatre princesses rendues, Jean de l'Ours trouva que ses associés ne se hâtaient pas de le remonter. Il sonna la cloche. Mais les éclats de voix irritées qu'il entendit lui firent comprendre qu'il y avait chicane et,

par précaution, il recula assez loin de l'ouverture du puits. Le moment d'après, l'énorme chaîne tomba avec un grand bruit. Le choc fut si terrible qu'il cassa la barre de fer, et, dans le souterrain, ce fut un fracas épouvantable.

Jean de l'Ours fut pris d'une grande fureur. Il se promit que, si jamais il sortait du souterrain, ses associés paieraient cher leur trahison. Faute de mieux, à la nuit tombante, il s'en retourna trouver la vieille.

En le voyant entrer, elle lui dit :

— Te souviens-tu, Jean de l'Ours, des paroles que je t'ai dites, ce matin ? Tu étais plus fier au départ que tu ne l'es ce soir, hein ? Si tu m'avais demandé conseil, je t'aurais dit de monter le premier dans la chaudière, et le malheur que tu éprouves ne te serait pas arrivé. Les princesses pouvaient monter ensuite et, d'en haut, tu aurais été le maître de ton sort.

— Ma bonne grand'mère, si vous le voulez, vous pouvez facilement me faire franchir ce saut. Vous n'êtes pas ici pour rien.

— Mais, Jean de l'Ours, je n'en suis pas capable. Impossible pour moi de te secourir. Il te faudra finir ici tes jours.

En entendant ces paroles, Jean de l'Ours fondit en larmes. Désolée de le voir ainsi, la vieille sorcière lui promit de trouver un moyen de l'aider, le lendemain matin.

Jean de l'Ours, il va sans dire, trouva la nuit bien longue. À la pointe du jour, il se leva et courut vers la vieille, lui demandant si elle le ferait monter.

— Mes petits bonshommes gris sont venus ce matin, lui dit-elle, et j'ai obtenu de l'un d'eux qu'il te conduise à ton château. Il en est capable. Il est là, qui t'attend au pied du souterrain. Saute-lui sur le dos et dis-lui : « En haut, mon petit bonhomme ! »

Après avoir remercié la vieille et avoir observé tout ce qu'elle lui avait recommandé, Jean de l'Ours fut transporté à son château par le petit bonhomme gris. Il trouva les trois traîtres assis à table et buvant du vin en ricanant. Ils pensaient bien que Jean de l'Ours avait péri lors de la chute de la chaîne. Ils se croyaient rois et maîtres de tout ce qui les entourait. Mais quand ils virent arriver leur maître, ils restèrent stupéfiés et honteux.

Jean de l'Ours avança aussitôt au pied de l'escalier et pria les princesses de se présenter, leur disant qu'il était enfin de retour. Les princesses descendirent, lui souriant en signe de bienvenue. Prenant par la main sa préférée, il dit aux trois autres :

— Si vous voulez épouser ces trois renégats, vous êtes libres de le faire. Mais pour vous il n'y aura plus de place au château. Si, au contraire, vous pré-

férez rester ici avec nous, nous vous traiterons comme des sœurs. Et qui sait si, un jour, on ne vous trouvera pas de bons maris dans les royaumes voisins ?

Écervelées qu'elles étaient, elles choisirent de se marier sur-le-champ, même à ces lâches.

Jean de l'Ours resta donc seul au château avec sa femme. À quelque temps de là, ils partirent en voyage, pour aller chercher la vieille mère de Jean de l'Ours. Après avoir acquitté sa dette chez le forgeron qui l'avait si bien servi, il se rendit auprès de sa mère, qui le pleurait depuis son départ. Il l'amena avec eux, sans oublier de récompenser la veuve qui avait été si charitable. De retour à son château, il s'empressa d'aller proposer à la vieille fée du souterrain de se joindre à eux pour finir des jours heureux au château. Elle accepta et monta, accompagnée de ses petits bonshommes gris, qui furent de fidèles et dévoués serviteurs. Ils vécurent ensemble dans la paix et dans le bonheur durant de nombreuses années.

LE RUBAN VAIR

UNE fois il était une veuve qui vivait bien pauvrement avec son petit garçon de douze ans. Comme ils n'avaient pas de quoi gagner leur vie dans leur village, Ti-Jean dit à sa mère :

— Si vous le voulez, ma mère, nous quitterons ce lieu ; nous irons ailleurs tenter notre chance.

La mère consent volontiers, et, un bon matin, ils partent sur la route, tous les deux. Ils entrent dans la forêt et y marchent, marchent, jusqu'à la brunante. En traversant un ruisseau, Ti-Jean aperçoit tout à coup un petit ruban vair suspendu à une branche, mais sans s'y amuser. Quelques pas plus loin, il s'arrête et revient en arrière. Tout en faisant mine d'aller boire, il va décrocher le petit ruban, l'examine et le cache sur lui. À sa grande surprise, il se sent soudain débordant d'une force extraordinaire. Pour s'assurer qu'il ne rêve pas, il met la main à un érable profondément enraciné et l'arrache aussi facilement qu'on arracherait un brin de foin. Sans plus tarder, il rejoint sa mère, qui est plus fatiguée que jamais. Il lui offre de monter sur ses épaules pour voyager plus vite, mais elle refuse, craignant de l'épuiser. Son fils insiste tant qu'à la fin elle accepte. Il part aussitôt en courant, comme s'il n'était chargé que d'un oiseau. Le trajet se fait si promptement qu'en un clin d'œil ils arrivent sur le sommet d'une haute montagne. Ti-Jean y aperçoit une habitation, dépose sa mère à terre et lui demande de l'attendre pendant qu'il ira voir qui y demeure. Il lui dit :

— Vaut mieux que j'aille m'enquérir. Peut-être s'y trouve-t-il des gens méchants et dangereux. S'ils m'accueillent bien, je leur demanderai de nous donner à manger.

Arrivé à la maison, il en fait le tour, mais sans pouvoir trouver la porte. Tout à coup, trois géants apparaissent à une fenêtre. L'un d'eux lui demande :

— Mon petit homme, que cherches-tu ?

— Je cherche la porte.

En disant cela, Ti-Jean lève la tête et aperçoit la poignée de la porte à dix pieds de hauteur. Il dit au géant :

— Ma mère et moi avons faim. Voulez-vous nous donner à manger ?

— Mais où est ta mère ? je ne la vois pas.

— Sur la montagne, à quelques pas d'ici. Si vous me promettez de ne pas lui faire de mal, j'irai la chercher.

— Va, mon jeune homme, nous vous garderons aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Ti-Jean retourne vers sa mère et la transporte à toute vitesse sur son dos. En la voyant entrer, les géants lui disent qu'ils ont de la viande en quantité et tout ce qu'il faut pour se nourrir grassement. Heureuse d'être si bien tombée, la mère elle-même prépare un bon souper, qu'ils partagent tous ensemble. Ils passent une nuit reposante et, le lendemain matin, après le déjeuner, les géants disent à Ti-Jean :

— Maintenant, viens avec nous prendre un peu d'exercice.

Ils l'amènent à un hangar, derrière leur maison. Là, suspendue au mur, il y a une meule de cinq cents livres que les géants décrochent tour à tour, déposent sur le plancher et raccrochent au mur.

— Tiens, jeune homme, disent-ils à Ti-Jean, c'est à ton tour d'essayer notre meule.

Ti-Jean tâche de leur faire comprendre que sa petite taille ne lui permet pas de lever un poids aussi lourd. Mais ils insistent tellement que Jean doit consentir à éprouver ses forces. Il monte sur un escabeau pour atteindre la meule. Là, il la prend entre deux doigts, la descend et la dépose sur le plancher, la soulève, remonte l'escabeau et la replace au crochet. Puis il recommence et refait la même chose autant de fois qu'il le veut. Tout étonnés, les géants le regardent, se sentant pris d'un accès de jalousie.

Revenu avec eux à la maison, Ti-Jean prévient sa mère qu'il doit aller faire un petit tour de chasse et il repart seul. Les géants, pendant son absence, s'empressent de demander à sa mère comment il se fait que son petit garçon soit si fort. Elle répond :

— Je n'ai jamais pensé que Ti-Jean fût différent des autres enfants. Je ne lui connais aucun don. Mais peut-être a-t-il trouvé sa force dans la forêt. Là, il m'a portée sur son dos et il n'a pas paru se fatiguer.

— Madame, nous vous le répétons, votre petit garçon est extraordinaire. Il est si fort que nous en avons peur.

Ti-Jean, à ce moment-là, entre avec le gibier qu'il avait tué dans la forêt. Les géants retombent dans le silence, et la mère se met à préparer le souper.

Le lendemain matin, après le déjeuner, les géants invitent encore Ti-Jean à aller avec eux prendre de l'exercice. Ils se rendent à un terrain soigneusement entretenu. Là, sur une plate-forme, brille une boule en or massif. L'aîné

des géants la prend dans sa main, la lance dans les airs et la rattrape de son autre main. Après s'être ainsi amusé pendant quelque temps, il dit à Ti-Jean :

— Cette boule est en or massif ; elle pèse cinq cents livres. Quand on la lance dans le sentier que tu vois en avant, elle frappe un chêne et rebondit à nos pieds.

Ti-Jean, qui avait écouté attentivement, regarde le géant tirer la boule dans le sentier. Elle frappe le chêne et revient rouler jusqu'à ses pieds. Les deux autres géants font de même. S'adressant à Ti-Jean, l'aîné dit :

— À ton tour, jeune homme.

Ti-Jean essaie encore une fois de les convaincre que, vu sa petite taille, il est inutile de tenter une pareille prouesse. Mais ils lui répondent :

— Hier, tu as dit la même chose, et pourtant tu as réussi.

— Puisque vous avez si grande confiance en moi, reprend Ti-Jean, je vais essayer de lancer la boule.

Il la prend dans sa main et, d'un seul coup de pouce, la fait sauter très haut dans l'air. Les géants en sont de plus en plus étonnés. Mais avant de s'exécuter, Ti-Jean s'arrête et leur dit :

— Votre boule est d'une grande valeur. Seulement, si je la lance, vous ne la reverrez plus.

— Lance-la dans la même direction que nous, jeune homme, et nous t'assurons qu'elle nous reviendra.

— Un dernier coup d'œil sur votre boule ! leur crie Ti-Jean, en lançant la boule d'or avec une telle force qu'on l'aurait crue sortie de la bouche d'un canon. Elle frappe le chêne, le traverse, abat tous les arbres sur son passage et fait retentir un bruit de tonnerre. Puis elle ne revient pas.

Épouvantés de cette prouesse et déçus d'avoir perdu leur boule, les géants s'en retournent à grands pas à la maison. Ils arrivent tout excités auprès de la mère du jeune homme et lui racontent les derniers exploits de son fils parti pour la chasse.

— Il est certain, ajoutent-ils, que si jamais il s'élève une querelle entre lui et nous, il nous fera périr de sa main. Aidez-nous, pendant qu'il en est encore temps, à lui enlever la vie. Sinon, nous sommes tous perdus, vous comme nous autres.

— Qu'est-ce que vous me demandez ? Tuer Ti-Jean, moi, sa mère ?

Le plus gros des géants, qui s'était aperçu que la veuve devenait amoureuse de lui, répond :

— Madame, vous vous entendez si bien avec nous qu'en cas de chicane Ti-Jean doutera de votre sincérité envers lui et ne vous épargnera pas plus que

nous. D'ailleurs, il nous a déjà dit que votre présence continue à ses côtés l'empêche de vivre comme il l'entend.

Par ces mensongères paroles il réussit à convaincre la mère. Révoltée contre son fils, elle dit :

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour détruire Ti-Jean ?

— Pas loin d'ici, reprend le gros géant, il y a un château habité par trois licornes. Quand Ti-Jean reviendra, faites mine d'être malade et plaignez-vous. Il s'informera de ce qui vous fait souffrir. Vous prétendrez être atteinte d'une grave maladie qui vous conduira à la mort. Il vous demandera quel remède peut vous guérir. Répondez-lui que seul le lait de licorne peut vous sauver la vie, mais qu'on ne peut songer à s'en procurer, parce que c'est une bête féroce, la licorne.

En voyant revenir Ti-Jean, la mère se jette sur son lit et se lamente. Elle crie si fort qu'il entend les plaintes de sa mère, même avant d'entrer. Il arrive à l'épouvante, court à sa chambre et lui demande ce qui la fait souffrir.

— Mon pauvre enfant, lui répond-elle faiblement, je sens que je vais mourir.

— Ma mère, n'y a-t-il pas un remède qui puisse vous guérir ?

— Oui, répond-elle. Il me faudrait une cruche de lait de licorne, mais ces bêtes sont dangereuses.

— Savez-vous, ma mère, où il y a des licornes ?

Un géant, qui est tout près, lui répond que trois licornes habitent un château dans la forêt voisine et qu'elles y dorment quinze minutes, tous les midis.

Comme c'est déjà la fin de la matinée, Ti-Jean part en toute vitesse sur le chemin de ce château. En arrivant, il ouvre la porte et aperçoit les trois licornes qui dorment d'un profond sommeil, la tête appuyée l'une sur l'autre. En les voyant, il les trouve si effrayantes qu'il sort aussitôt pour s'enfuir. Mais, à la réflexion, il se sent lâche de laisser mourir ainsi sa mère quand, en risquant sa vie, il pourrait obtenir le remède qui la guérirait. Il revient donc sur ses pas et pousse la porte à tour de bras. En se rouvrant, elle frappe si fortement le mur qu'elle en ébranle le château de la base à la voûte.

D'un bond, les licornes se lèvent en hurlant :

— Que viens-tu faire ici, ver de terre ? Pourquoi nous réveiller si brusquement ?

— Il faut s'expliquer, reprend Ti-Jean. Ma mère est atteinte d'une maladie qui va la conduire à la mort. Le seul remède pour la ramener à la santé est du lait de licornes. Vous êtes les seules licornes que je connaisse ; je suis donc venu en chercher chez vous. S'il faut pour en obtenir sacrifier ma vie, je le ferai volontiers.

Les licornes regardent avec un air de pitié ce petit malheureux et l'une d'elles dit aux autres :

— Il est trop courageux pour que nous lui ôtions la vie. Laissons-lui prendre un cruchon de notre lait.

Après qu'il eut rempli sa cruche de leur lait, Ti-Jean dit :

— Vous êtes bien bonnes de ne pas me mettre à mort. En retour, suivez-moi et je vous donnerai du bœuf. Il vous laissera plus de profit que ma chair, si vous m'aviez mangé.

Ti-Jean, suivi des licornes, part à la course et arrive à la maison. Il prie les bêtes de l'attendre un moment à la porte et il entre. Courant au lit de sa mère, il lui dit :

— Tenez, buvez sans tarder ce lait de licornes. Il doit vous guérir.

Il retourne à ses licornes, les amène à un hangar où les géants gardent leur bœuf et en donne un quartier à chacune des bêtes. Frappées de sa bonté pour elles et pour sa mère, elles lui disent, avant de le quitter :

— Ti-Jean, si jamais tu as besoin de nous, tu n'auras qu'à dire : « À moi, mes licornes ! » Et nous serons à tes ordres.

Après leur départ, Ti-Jean rentre à la maison, où il n'entend plus aucune plainte.

— Comment allez-vous, ma mère ? lui demande-t-il.

— Mon cher Ti-Jean, grâce à toi, je me sens parfaitement rétablie. Seul ce lait pouvait me guérir, je te l'avais bien dit.

Heureux de l'état de sa mère, Ti-Jean retourne à la chasse. En son absence, les géants, déçus d'avoir échoué dans leur complot, disent à la mère :

— Cette fois, nous avons manqué Ti-Jean, mais ça ne se répétera pas une seconde fois. Puisqu'il est aussi tenace, nous emploierons les grands moyens. Trois autres géants féroces habitent un château, dans la forêt, où ils ont un immense verger. Tombez de nouveau malade et dites à Ti-Jean que seule une douzaine de pommes cultivées par les géants pourraient vous guérir. Votre fils s'empressera d'aller vous les chercher.

Ti-Jean, qui revient de la chasse à ce moment, entend de loin les cris de sa mère qui pleure et se lamente. Il arrive à toute vitesse à la maison et, en entrant, il demande ce qu'elle peut bien avoir.

— Cette fois, j'ai une autre maladie qui sûrement va m'entraîner à la mort, lui répond-elle.

— Vous m'avez dit la même chose l'autre jour, ma mère, et j'ai réussi à vous rétablir. Ne connaissez-vous pas encore un remède qui puisse vous guérir ?

— Oui, répond-elle en sanglotant, mais jamais tu ne pourras me l'apporter.

— Quel est donc ce remède ?

— Une douzaine de pommes cueillies dans le verger de trois géants, dans la montagne. Elles me guériraient aussitôt que je les aurais mangées. Mais il faut y renoncer. Tu ne peux pas aller me les chercher, mon pauvre Ti-Jean.

— Pourquoi pas ?

— On dit que ces géants ont une force sans limite.

— Ma mère, savez-vous comment je puis me rendre à leur verger ?

Elle lui indique le chemin à suivre, d'après les renseignements des géants, et Ti-Jean part à toute vitesse. En arrivant au château des géants, il le voit entouré d'un verger d'une beauté sans pareille. Il monte dans un pommier et cueille douze belles pommes. Puis, le remords le prend de partir ainsi avec le bien d'autrui sans l'en avertir. Il prend une pomme et la lance dans la fenêtre, pour réveiller les géants qui semblent endormis. La porte s'ouvre aussitôt et un des géants, qui sort en colère, s'écrie :

— J'entends un gibier qui casse des pommes. Si je le rejoins, il n'en volera pas d'autres.

— Mon gros géant, tu te trompes, répond Ti-Jean. Ce n'est pas un gibier qui casse tes pommes, c'est moi Ti-Jean. J'en ai jeté une dans le châssis pour te prévenir que je ne veux pas les voler, mais les prendre avec ton consentement.

— Sauve-toi tout de suite, petit ver de terre ! Autrement, je te croque comme un grain de sel.

— Je ne suis pas un ver de terre, mon géant, et tu ne pourrais pas me croquer si facilement que ça.

Dans deux enjambées, le géant arrive au pied de l'arbre, pour attraper le voleur. Mais Ti-Jean saute en bas, saisit le géant par les épaules, l'écrase sur le sol et le tue du coup.

À ce moment, un deuxième géant sort du château.

— Ah ! dit-il, tu as tué mon frère ? C'est moi qui vais régler ton cas maintenant.

Il n'est pas sitôt rendu au pommier que Ti-Jean, dans deux ou trois bourrades, le met à mort à son tour. Le père des géants, entendant les cris, sort à la course. En envisageant ce désastre, il s'écrie :

— Scélérat, tu as tué mes deux fils, mais avec moi tu n'auras pas la même chance.

Les deux hommes forts se rencontrent dans un combat terrible. Ils sont à peu près de puissance égale. À tour de rôle, ils prennent le dessus et, à un moment donné, Ti-Jean pense à ses amies les licornes et s'écrie :

— À moi, mes licornes !



Dans le temps d'y penser, les licornes arrivent, foncent sur le gros géant et le transpercent de leur corne. Le géant, écartelé, tombe sur le terrain, et Ti-Jean remercie les licornes du service qu'elles viennent de lui rendre. Puis, elles s'en retournent à leur château, heureuses d'avoir sauvé la vie à leur ami.

Ti-Jean, victorieux, entre au château des géants pour le visiter. Il passe d'une pièce à l'autre, monte au deuxième étage, ouvre une chambre et, à sa grande surprise, il aperçoit, assise dans un fauteuil, une princesse d'une beauté extraordinaire.

— Jeune homme ! s'écrie-t-elle, comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ? Sauve-toi tout de suite, parce que c'est la mort qui te guette.

— Pourquoi ? demande-t-il.

— Tu ne sais donc pas que ce château est gardé par trois géants ?

— Par trois géants ? reprend Ti-Jean. Ce ne serait pas, par hasard, les quartiers de gibiers qui sont à terre, devant le château ?

— De quoi me parles-tu ? demande la princesse. Si tu avais rencontré ces géants, tu te serais aperçu que personne ne peut les mettre en quartiers.

— Venez avec moi, belle princesse, et nous verrons.

— Ah ! non, reprend-elle. Si les géants savaient que je sors d'ici avec toi, ils nous mettraient tous les deux à mort.

— Belle princesse, vous êtes en sûreté avec moi. Venez, je vous promets que vous ne courez aucun danger.

Il la prend par la main et la conduit jusqu'à la porte du château. En apercevant les cadavres des trois géants, elle s'écrie :

— Que s'est-il donc passé ?

— Belle princesse, nous nous sommes battus tous les quatre et c'est moi le vainqueur.

En entendant ces paroles, la princesse lui saute au cou, en lui disant :

— Ces géants infâmes me tenaient captive depuis des années. Puisque tu m'as délivrée, je t'appartiens pour toujours. Tu es si jeune que tu ne peux tout de suite m'épouser, mais je t'attendrai un an et un jour. Tu auras tout le loisir de réfléchir. Si tu acceptes notre union et si tu veux devenir l'héritier du château et de ses richesses, tu n'auras qu'à revenir ici. Comme souvenir de notre engagement, voici une bague qui porte mes deux initiales.

— Si je décide de vous épouser, belle princesse, je reviendrai au bout d'un an et un jour. Le château avec toutes ses dépendances reste à vos soins. Vous l'avez mérité autant que moi.

Ti-Jean s'en retourne, son sac de pommes sur l'épaule. En arrivant à la maison, il court auprès de sa mère qui s'empresse de manger les pommes et qui

cesse peu à peu de se plaindre. Peu après, elle se dit parfaitement rétablie. Dans sa joie, Ti-Jean s'amuse et danse avec sa mère, qui en profite pour lui demander la cause de la force surnaturelle qu'il a subitement acquise.

— Ma mère, pourquoi cette question ? N'êtes-vous pas bien avec moi, depuis que nous avons quitté notre village ? Ma force, c'est votre sécurité autant que la mienne.

— Pourquoi, Ti-Jean, te défier de moi comme ça ? Pourquoi me cacher le secret de ta force ? Il est juste que je le connaisse, moi qui t'ai donné la vie.

Ti-Jean ne desserre pas les dents ; mais sa mère insiste si bien qu'à un moment donné, il lui dit :

— Puisque vous voulez tout savoir, eh bien ! voilà. Vous souvenez-vous du petit ruisseau que nous avons remarqué en venant ici ? En le traversant, j'ai vu un petit ruban vair accroché à une branche. Pendant que nous passions tout droit, j'ai regretté de ne l'avoir pas ramassé. Aussi je suis retourné sur mes pas, vous disant que j'allais boire. En saisissant le ruban dans ma main, je me suis senti transformé. J'étais rempli d'une force si extraordinaire que je n'y croyais pas. Pour m'en assurer, j'ai arraché un gros érable rouge aussi facilement que s'il eut été un brin de foin.

— Ti-Jean, je n'y crois rien. Montre-moi ce petit ruban pour que je voie si tu me dis la vérité.

— Ma mère, je ne vous ai jamais menti.

— Tu me fais de la peine, Ti-Jean. Tu ne sembles plus avoir confiance en moi.

— Ma mère, le voici, lui dit-il, en ouvrant ses vêtements et en lui montrant le ruban attaché à sa chemise.

— Comme il est beau ! s'écrie-t-elle. Mais jamais je n'admettrai que ce petit ruban te donne la force que tu possèdes. Pour te croire, il faudrait que tu me le prêtes et que je le fixe à mon corsage.

Ti-Jean refuse, mais sa mère lui reproche tant son manque de confiance qu'il se décide à le lui remettre. La mère l'épingle à sa robe et se sent aussitôt envahie par une force extraordinaire.

— Eh bien ! ma mère, en avez-vous la preuve ?

— Oui, dit-elle.

— Maintenant, rendez-moi mon ruban.

À ces mots, la mère, devenue méchante, attrape Ti-Jean par le cou et, avec ses ciseaux, lui crève les deux yeux. Ouvrant ensuite la porte, elle le lance de toutes ses forces dans les airs.

Ti-Jean plane au-dessus des arbres et du feuillage et va s'abattre en pleine

forêt. Toute la nuit, ses yeux le torturent et lui arrachent des gémissements. Mais la trahison de sa mère est ce qui le fait le plus souffrir. Comme il était retombé près de la mer, il entend tout à coup un bruit de rames dans l'eau, et des chansons répétées d'écho en écho. Des pêcheurs s'en revenaient, le cœur en joie, après une longue absence.

Ti-Jean les entend et se met à crier de toutes ses forces dans l'espoir de recevoir du secours. Une voix lui répond et, dans peu de temps, ces braves gars atteignent le rivage.

Approchant, ils trouvent le jeune aveugle très souffrant. Remplis de pitié pour lui, ils le prennent par la main et l'emmènent avec eux.

Pendant ce temps, la princesse délivrée par Ti-Jean avait fait de son château un hôpital, en reconnaissance du bienfait reçu. Les pêcheurs, qui en avaient entendu parler, s'empressent de conduire le blessé à cet hôpital. Ils le confient aux hospitalières, qui le trouvent dégoûtant : il a les yeux crevés, il est malpropre et ses vêtements sont en haillons. Mais elles lui donnent les premiers soins et lui demandent s'il a faim.

— Oui, répond-il. C'est ce qui me fait le plus souffrir.

Une infirmière lui apporte de la soupe et il se met à la manger.

— Elle n'est pas bonne, cette soupe, lui dit-il.

— Comment, un petit crève-faim comme toi ne trouve pas la soupe bonne ? s'écrie-t-elle.

La princesse, qui n'est pas loin, entend cette conversation et appelle l'infirmière.

— Pourquoi insultez-vous ainsi les malades ? lui dit-elle. Tout le monde ici doit être traité poliment et vous devriez avoir de la tendresse pour ce pauvre petit malheureux qui se plaint.

— Oui, belle princesse ! Mais ce jeune homme, après avoir demandé à manger, repousse la soupe qu'on lui a servie. Il dit qu'elle n'est pas bonne.

— Apportez-moi la soupe qu'il a refusée.

Ti-Jean entend ces paroles pleines de douceur et reconnaît la voix. Il prend aussitôt la bague qu'elle lui avait remise, le jour de leur séparation, la casse en deux entre ses dents et en jette une moitié dans la soupe.

L'infirmière vient chercher l'assiette et l'apporte à sa maîtresse qui prend la cuillère et examine la soupe. En la brassant, elle trouve un petit objet dur au fond de l'assiette. Elle le retire et reconnaît une moitié de la bague qu'elle avait donnée à Ti-Jean.

— Allez laver ce garçon, ordonna la princesse. Habillez-le convenablement et amenez-le-moi ici. Je veux le voir.

La jeune fille exécute les ordres de sa maîtresse et, peu après, elle revient avec le patient.

— Belle princesse, voici notre nouveau malade.

— Très bien, répond la princesse. Laissez-le ici et retournez à votre besogne.

La princesse aussitôt demande à Ti-Jean.

— Mon jeune homme, comment se fait-il que tu aies les yeux crevés ?

— Une fois que je chassais dans la forêt, j'ai été attaqué par un aigle qui m'a percé les yeux. J'ai marché ainsi pendant plusieurs jours. Comme j'étais près de la mer, un matin, j'ai entendu passer un vaisseau et me suis mis à crier de toutes mes forces. Des pêcheurs sont venus à mon aide, et ils m'ont transporté ici.

— Et d'où vient la moitié de bague que j'ai trouvée dans ta soupe ?

— C'est de vos propres mains que je l'ai reçue. Le jour où vous m'avez dit que si je voulais vous épouser vous m'attendriez un an et un jour, vous m'avez donné cette bague.

— Jeune homme, as-tu gardé l'autre moitié de la bague ?

— Certainement, belle princesse, la voici.

La princesse prend les deux parties, les ajuste et y retrouve ses initiales. Elle lève les yeux sur le jeune homme et reconnaît celui qui l'a délivrée, au château des géants.

— Ti-Jean ! s'écrie-t-elle, je suis heureuse de te revoir. Je te dois la vie et je veux devenir ta femme.

Ti-Jean, heureux lui aussi malgré ses souffrances, lui répond :

— J'aimerais bien vous épouser, mais il m'est impossible de vous en imposer le sacrifice.

— Ti-Jean, je serais heureuse de vivre à tes côtés et de panser tes pauvres yeux.

Convaincu de la sincérité de la princesse, Ti-Jean oublie son infirmité et consent à unir sa destinée à celle qui l'aime d'un si grand amour. Ils sont tellement heureux ensemble et la princesse est si dévouée à Ti-Jean qu'en peu de temps il devient beaucoup moins souffrant.

— Ti-Jean, si tu le veux, lui dit-elle un bon matin, nous ferons venir un carrosse et nous irons faire une randonnée dans la forêt. Tu devrais respirer l'air embaumé des bois.

Ti-Jean accepte et ils partent. Ils se promenaient déjà depuis quelque temps quand la princesse aperçoit un caribou se dressant devant eux. L'animal est si effrayé qu'il s'enfuit à toute vitesse, se frappant la tête contre les arbres, comme s'il était aveugle. Puis il disparaît au bas d'une pente, pendant que la

voiture continue dans la même direction. Peu après, le caribou réapparaît, cette fois, marchant sans embarras.

La princesse, tout étonnée, raconte à Ti-Jean ce qui se passe et lui dit qu'elle ne serait pas surprise que le caribou eût recouvré la vue à une fontaine enchantée, dans ce ravin. Elle ordonne au cocher de s'en rapprocher, afin d'y descendre. Là, elle découvre, en effet, une petite fontaine. Elle constate, en l'examinant, que le caribou y était tombé, puis en était ressorti. Elle fait aussitôt descendre Ti-Jean de la voiture, en lui tendant la main, et le conduit dans le ravin.

— Penche-toi sur le bord de cette fontaine, lui dit-elle, et plonge-toi toute la tête dans l'eau.

Ti-Jean suit ce conseil à la lettre, mais il ressent de telles douleurs à ses yeux qu'il relève bien vite la tête.

— De grâce, ne me parlez plus de ce puits ! se lamente-t-il.

— C'est un mal pour un bien, reprend sa femme. Je crois de plus en plus que cette eau est enchantée.

Elle supplie son mari d'être courageux, et il replonge la tête dans la source. Il veut déjà s'en retirer quand la princesse met la main sur son cou et lui enfonce la tête dans l'eau. Elle le tient là jusqu'à ce qu'il soit sur le point de suffoquer. Ti-Jean se relève, en criant :

— Mon Dieu, vous m'avez rendu la vue !

Il est fou de joie, et la princesse, aussi heureuse que lui, l'embrasse en pleurant. Puis ils prennent la route du château, où cet heureux événement est célébré par de grandes démonstrations. Quelques jours plus tard, Ti-Jean dit à sa femme :

— Si tu le veux, j'irai faire un tour de chasse aujourd'hui. J'aimerais bien revoir la forêt.

La princesse s'y oppose en lui rappelant les accidents qu'il a déjà eus dans de telles randonnées. Mais il insiste tellement qu'elle croit elle aussi que cette course lui sera salutaire. Aussitôt éloigné du château, Ti-Jean se dirige à toute vitesse vers la maison des géants où il avait laissé sa mère. Il y arrive à midi, pendant que les géants sont absents et que sa mère dort d'un profond sommeil. Le petit ruban vair est attaché au tablier suspendu à la tête du lit. Ti-Jean approche sur la pointe des pieds et met la main sur le ruban. D'un bond, sa mère se lève pour le lui enlever.

— Restez tranquille, lui dit-il. Vous m'avez trahi une fois, vous ne me trahirez pas deux. Si vous me revoyez avec mes yeux, c'est par miracle que je les ai recouvrés. Malgré tout le mal que vous m'avez fait, je ne vous rendrai

pas la pareille. Mais les jours sont comptés pour ceux qui vous ont conseillé de m'enlever la vie.

Pendant que la mère fondait en larmes, le plus gros des géants fait son apparition.

— C'est toi, grosse bête, qui as voulu me faire mourir ?

Ti-Jean avance à sa rencontre, le saisit par le cou et, d'un tour de bras, l'assomme sur le plancher. Les deux autres géants arrivent à leur tour et ont le même sort.

— Tenez, dit-il à sa mère, je vous cède cette maison ; elle vous appartient avec son contenu pour toute votre vie. Je vous dis adieu pour toujours.

De là, Ti-Jean se rend chez ses licornes, pour une dernière visite.

— Mes licornes, leur dit-il en entrant, j'ai détruit les géants et j'ai livré leurs biens à ma mère pour sa vie. Si vous pouvez lui rendre service, j'en serai heureux. Moi, je ne puis plus rien faire pour elle à l'avenir. Après sa mort, vous recevrez son héritage, en reconnaissance de toutes vos bontés pour moi.

Les licornes souhaitent de la chance à Ti-Jean et lui promettent de lui rendre service, ainsi qu'à sa mère, s'ils en ont jamais besoin. Ti-Jean s'empresse de retourner à son château, où l'attend sa femme bien-aimée. Là, il vécut avec elle de nombreuses années dans la joie et dans le bonheur.

LE PETIT TEIGNEUX

IL était une fois un pauvre homme qui décida un jour de devenir riche. Il en parla avec sa femme et lui dit :

— Même s'il me faut avoir recours au diable, je gagnerai de l'argent.

Il partit donc, un bon matin, et, vers le soir, rencontra un homme vêtu de noir, à qui il fit part de ses projets. Cet étranger était justement le diable. Il offrit au pauvre homme, pour lui venir en aide, une bourse qui, durant sept années, ne se viderait point :

— À la seule condition, ajouta-t-il, que tu me donnes ton premier enfant.

Depuis quatorze ans que cet homme était marié sans avoir eu d'enfant, il ne s'attendait plus d'en avoir. Aussi n'hésita-t-il pas à s'engager par contrat avec l'homme en noir. De retour chez lui, il acheta les instruments nécessaires et se mit à cultiver ses terres. Son domaine produisit à un tel point que, bientôt, il devint l'homme le plus riche du pays.

Sa femme, pendant ce temps, eut un fils. L'intelligence de cet enfant, qu'on nomma Ti-Jean, fit très tôt l'émerveillement du voisinage et ses parents l'envoyèrent bien jeune à l'école. À l'âge de sept ans, il était déjà très instruit.

Le temps cependant approchait où le diable devait venir chercher son dû et c'est justement la veille de ce jour-là que, le matin, à table, Ti-Jean demanda du pain à son père, qui lui en lança une tranche. Jamais jusque-là, cet homme n'avait traité son fils autrement qu'avec la plus grande douceur.

Ti-Jean se retira de table en pleurant, et vint dire à sa mère que son père lui en voulait pour il ne savait quelle raison. Vainement sa mère chercha à le consoler. En l'envoyant à l'école, elle lui promit qu'au cours de la journée, elle aurait des explications de son père.

En revenant à la maison, Ti-Jean n'eut rien de plus pressé que d'interroger sa mère.

— J'attends encore, lui dit-elle. Ton père m'en parlera ce soir.

Le soir, la mère fit part à son mari du chagrin qu'il avait causé à leur fils. Elle lui demanda s'il avait vraiment raison de le rudoyer ainsi.

— Oui, avoua-t-il. Ça me fait bien de la peine de te le dire, mais j'ai vendu notre enfant au diable. C'est demain que je dois le lui livrer.

— Tu as vendu Ti-Jean au diable ? s'écria la mère, folle de désespoir.

— Oui. Mais faut dire que le jour où je l'ai vendu, je ne croyais pas qu'un enfant nous serait donné.

La pauvre femme pleura, pleura toute la nuit.

Le lendemain matin, le petit garçon s'empessa de questionner sa mère sur ce qu'elle avait appris pendant la nuit, et elle lui confessa la vérité.

— Mon père m'a vendu au diable ! s'écria Ti-Jean, épouvanté.

Puis, après y avoir bien pensé, il continua :

— Ma mère, si vous voulez me donner des galettes, je vais partir tout de suite. Le diable me prendra où il pourra me trouver.

Sa mère lui prépara des galettes, les mit dans un petit sac, et il partit. Il marcha dans la forêt jusqu'à la brunante, quand, tout à coup, il vit venir à lui un homme vêtu de noir.

— Où vas-tu ? demanda cet étranger à Ti-Jean.

— Je me rends chez le diable. Mon père m'a vendu à lui, et je ne voulais pas qu'il déshonore ma mère en venant me chercher chez nous.

— Si tu veux t'engager à moi, reprit l'homme, je pourrai te délivrer. Je suis magicien et j'ai bien des pouvoirs.

« Ce magicien ne peut pas être pire que le diable ! » pensa Ti-Jean. Et il signa le papier qu'il lui remit.

Le magicien et le petit garçon, ayant marché pendant quelque temps dans la forêt, arrivèrent au pied d'un arbre, où un gros cheval se mit à hennir. Tous deux ils sautèrent dessus et suivirent le sentier jusqu'à une petite clairière assez rapprochée. Là, le cheval s'éleva dans les airs et prit le chemin des nuées. Arrivé au-dessus d'un jardin, autour d'un superbe château, il descendit et mit pied à terre. C'était là le château du magicien. Ti-Jean en était tout émerveillé.

— Que votre maison est belle ! s'écria-t-il.

— Ici, tu seras comme chez vous, dit le magicien. Tout ce que tu auras à faire sera de préparer mes repas et de me les servir. Je fais la chasse tous les jours, et je reviens, tantôt le même soir, tantôt quelques jours après.

Il lui montra ensuite l'écurie et lui demanda de donner de l'avoine et du foin au cheval noir, puis de le bien étriller.

— Quant au cheval blanc, tu lui donneras du pain, du vin, et sept coups de bâton par jour.

Il lui remit ensuite un paquet de quinze clés pour les quinze chambres du château, mais il lui défendit de pénétrer dans la plus petite chambre. Et il partit pour la journée.

Dans l'avant-midi, Ti-Jean visita une chambre ; à midi juste, il soigna ses

chevaux. Dans l'après-midi, il visita une autre chambre ; après, il apprêta un bon souper pour le magicien. Son nouveau maître lui demanda s'il lui avait désobéi en allant dans la petite chambre.

— Sûrement non ! lui répondit Ti-Jean.

— C'est bien.

Le lendemain, comme le magicien partait pour deux jours, Ti-Jean se leva de grand matin et lui prépara son déjeuner et de la nourriture pour le voyage. Après le départ de son maître, Ti-Jean visita une autre chambre ; à midi, il soigna ses chevaux. L'après-midi se passa à visiter d'autres chambres. Le lendemain matin, à six heures, le déjeuner était prêt pour le magicien quand il arriva ; mais ce n'était pas le jour où il devait revenir. C'est pourquoi il félicita son jeune serviteur d'avoir deviné qu'il entrerait ce matin-là. Il était enchanté de Ti-Jean et repartit quelques heures plus tard.

Après plusieurs jours, comme Ti-Jean avait visité toutes les chambres et ne savait plus à quoi s'occuper, il pénétra dans la petite chambre, qui lui était défendue.

Il y avait là un grand miroir couvrant tout un mur de la chambre. Dans ce miroir il vit un corbeau. Mais l'oiseau ne se trouvait pas ailleurs dans la chambre ; il n'apparaissait que dans le miroir. Derrière la porte, une cuve était remplie d'or liquide. Après avoir regardé ces choses défendues, Ti-Jean referma la porte et alla soigner ses chevaux. Quand il vint à frapper le cheval blanc, ce dernier lui cria :

— Assez, assez ! Si le magicien arrive, s'il apprend ce que tu viens de faire, c'est toi qui prendras ma place. Va vite te tremper la tête et le petit doigt gauche dans la cuve d'or. Enveloppe ton doigt d'un linge blanc, couvre-toi la tête de la perruque de teigneux que tu trouveras près de la porte, et reviens me donner la bride et me mettre une selle. Nous fuirons tous les deux. Mais, avant de partir, prends l'étrille qui pend au mur, le rasoir et un clou à cheval que tu trouveras sur la fenêtre à quatre carreaux.

Ti-Jean suivit les conseils du cheval blanc, courut au château, revint aussi vite. Puis il lui sauta sur le dos.

— Pique de l'éperon, lui cria le cheval. Pique encore plus fort, même si tu me vois sortir le cœur par le côté.

De temps à autre, le cheval demandait à Ti-Jean si, au loin, il ne voyait pas venir le magicien. Ti-Jean répondait non.

— Pique de l'éperon ! criait toujours le cheval.

Bientôt le cheval se plaignit d'une brûlure dans le dos, et Ti-Jean vit une main rouge apparaître.

— Jette le clou derrière toi, la pointe en l'air ! Et pique de l'éperon !

Une énorme montagne de clous se dressa aussitôt derrière eux. Le magicien, transporté de colère, l'escalada, mais ce fut de peine et de misère.

Un peu plus tard, Ti-Jean, se retournant, suivit des yeux l'homme ensanglanté qui les poursuivait et le vit soudain approcher de plus en plus.

— Prends ton rasoir ! lui cria le cheval. Ouvre-le et jette-le derrière toi, la lame en l'air !

Une montagne de rasoirs se dressa au même instant. Le magicien, furieux, l'escalada, mais il se promit que, s'il pouvait attraper le cheval et Ti-Jean, ils le lui paieraient bien cher. Peu de temps après, le cheval, qui filait à grande vitesse, se plaignit encore qu'on lui brûlait le dos.

— Prends ton étrille ! cria-t-il à Ti-Jean. Envoie-la-lui, les dents en l'air !

Aussitôt une montagne d'étrilles s'éleva derrière eux. Le magicien, écumant de rage, la traversa, pendant que le cheval criait à Ti-Jean :

— Pique de l'éperon ! Si on n'arrive pas à la mer Rouge avant qu'il ne nous mette la main sur le dos, nous sommes perdus. Vite ! Ça me brûle déjà.

Dans le temps d'y penser, ils arrivèrent à la mer Rouge. Le cheval donna un coup de patte dans l'eau et, devant eux, s'ouvrit un chemin qu'ils franchirent aussitôt. Le magicien s'y aventurait déjà, quand le cheval donna un autre coup de patte ; les eaux se refermèrent, et le diable, car c'était lui, fut englouti.

— Mon pauvre cheval ! s'écria Ti-Jean, ton cœur bat trop fort.

— Oui, répondit-il. Je suis à bout de forces. Ouvre ma selle, prends de l'onguent et frotte-moi comme il faut.

Ti-Jean le frictionna du mieux qu'il put, et le cheval se sentit reposé.

— Que nous reste-t-il à faire ? demanda Ti-Jean.

— Il est temps de l'apprendre. Pas loin d'ici, il y a un roi, vivant avec sa reine et ses trois princesses. Tu vas aller t'engager chez lui comme premier jardinier. Ça ne fait rien que tu ne connaisses pas le métier.

Rendu au château du roi, Ti-Jean se dirigea vers la porte. Une servante, lui ouvrant, demanda :

— Que viens-tu faire ici, mon petit teigneux ?

— Je veux voir le roi.

On fit donc passer Ti-Jean devant le roi.

— Sire mon roi, je suis un pauvre orphelin et je serais bien heureux si vous vouliez m'employer comme premier jardinier. Ma seule condition c'est que vous me donniez, chaque jour, une bouteille de vin et un pain pour mon cheval.

— Mon garçon, apprends-le, j'ai plusieurs jardiniers. De plus, tu voudrais

en être le premier. Dans tous les cas, tu prendras ce message que je vais t'écrire, et tu iras le porter au premier jardinier. Demande-lui de te donner de l'ouvrage.

Rendu au jardin, on remit une pioche et un râteau à Ti-Jean, et on le mit au travail dans un coin reculé.

Ti-Jean alla aussitôt raconter la nouvelle à son cheval, qui lui conseilla de faire trois carrés bien tracés et de revenir le voir.

Après avoir exécuté son travail aussi bien qu'il le put, Ti-Jean revint à son cheval, et lui apprit que ses trois carrés étaient faits.

— Ouvre ma selle, ajouta la bonne bête. Tu y trouveras trois paquets de graines et tu en sèmeras un par carré. Tu râtelleras ton carré comme il faut et tu l'arroseras abondamment.

Le lendemain matin, sur les carrés de Ti-Jean, des citrouilles, des melons et des concombres resplendissaient au soleil.

— Prends un légume de chaque sorte, conseilla le cheval à Ti-Jean. Offre-les au roi qui n'en a pas encore mangé à cette saison. Rien ne pourra lui faire plus grand plaisir.

— Sire mon roi, voici le produit de ma journée, annonça Ti-Jean, ce soir-là, en arrivant au château. Si vous visitiez mon jardin, vous me feriez un grand honneur.

Lorsqu'il entra dans le jardin de Ti-Jean, le roi fut si émerveillé qu'il appela ses autres jardiniers et les congédia.

Après leur départ, Ti-Jean dit au roi qu'il pourrait aussi cultiver les fleurs. C'est ce que le cheval lui avait conseillé.

— Pour ça, il me faudrait une petite maison, dans le coin du jardin. Comme je vivrais là, je chasserais les insectes nuisibles à la culture.

Le roi fit aussitôt construire une maisonnette à son serviteur, qui s'en trouva fort heureux. Après avoir semé les légumes qu'il devait cultiver pendant la saison, Ti-Jean rejoignit son cheval. Celui-ci lui dit d'aligner douze plates-bandes aussi parfaitement qu'il le pourrait et de revenir le voir.

Ce travail terminé, Ti-Jean revint auprès de son cheval, ouvrit encore sa selle, prit les douze paquets de graines qu'il lui désigna et s'en alla les semer, prenant mille précautions. Le lendemain matin, de belles fleurs s'épanouissaient déjà sous la rosée, répandant un si agréable parfum que le roi et la reine, qui se promenaient dans leur parterre, furent attirés vers elles. Ils félicitèrent Ti-Jean, qu'ils trouvaient de plus en plus extraordinaire. Le jeune homme s'empressa de leur offrir une gerbe de ses plus belles fleurs et leur expliqua que, dans son pays, il récoltait le lendemain ce qu'il avait semé la veille.

Les merveilles qu'accomplissait le jardinier de leur père excitèrent la curiosité des trois princesses. Elles envoyèrent une servante lui demander de venir les voir au château. Ti-Jean, après leur avoir répondu qu'il n'en avait guère le temps, finit par se rendre à leur invitation.

— Que puis-je faire pour vous, belles princesses ? leur demanda Ti-Jean.

— Nous avons appris, Ti-Jean, qu'en une seule nuit, tu fais pousser tout ce que tu veux. N'es-tu pas capable de faire croître un bel arbre au pied de chacune de nos fenêtres ?

— Oui, belles princesses, dès demain matin.

Ti-Jean courut demander à son cheval s'il n'avait pas de graines qui lui permettraient de se rendre au désir des princesses. Le cheval lui répondit qu'il en avait, mais le pria, avant de lui en donner, d'aller d'abord s'assurer de l'endroit où se trouvait la fenêtre de chacune d'elles. Ainsi il pourrait faire pousser des arbres qui plairaient à chaque princesse.

— Puis, ajouta-t-il, prends une barre de fer ; tu t'en serviras pour creuser des trous de deux pieds de profondeur. Encore une fois, repère bien les fenêtres de chacune des princesses.

Au retour de Ti-Jean, le cheval lui dit de prendre, dans sa selle, trois paquets contenant chacun une graine : une noire, une rouge et une blanche.

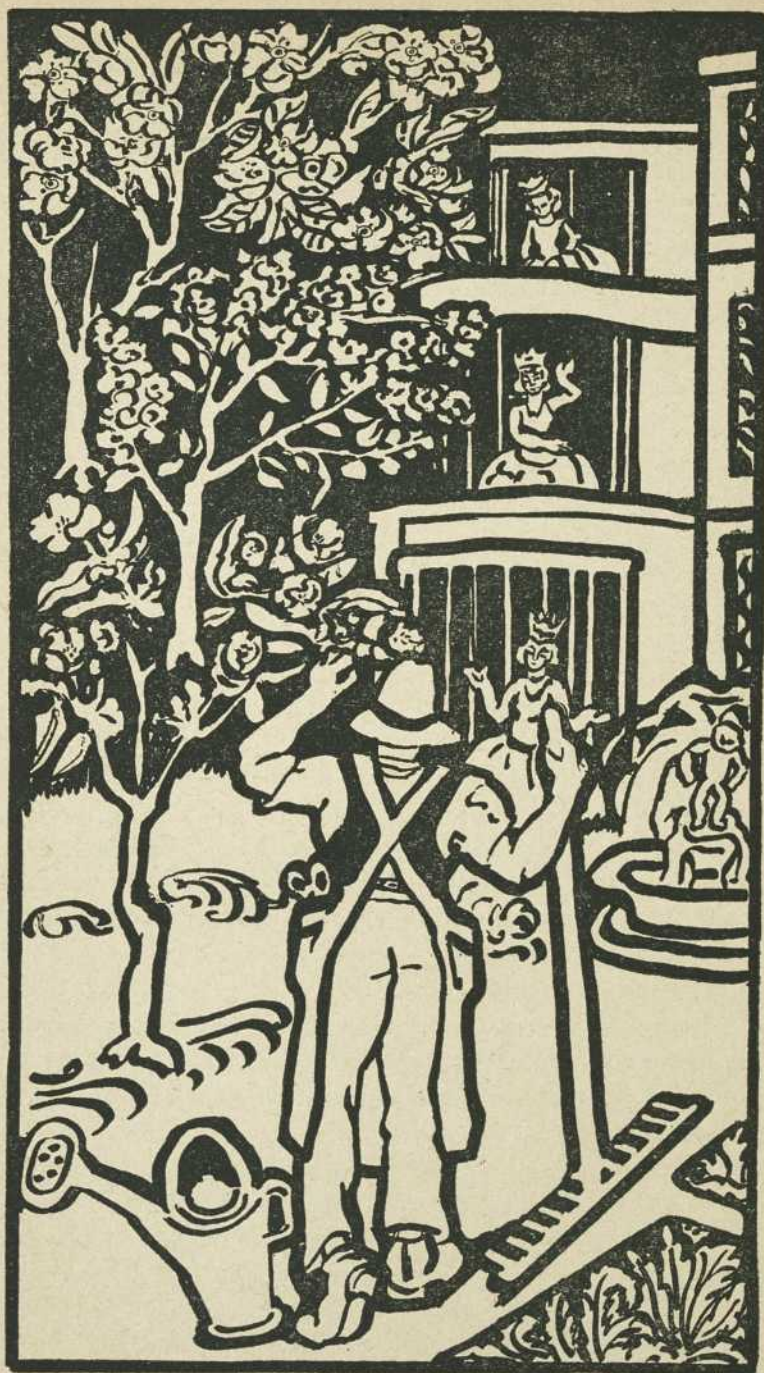
— Tu sèmeras la noire au pied de la fenêtre de la plus vieille, la rouge à celle de la deuxième, et la blanche à celle de la jeune princesse Marie-Louise. Enterre-les bien et arrose-les comme il faut.

Le lendemain matin, l'aînée des princesses, en se réveillant, fut ravie de voir les branches d'un merveilleux pommier en fleurs qui se balançaient à sa fenêtre. Aussitôt elle se précipita dans la chambre de la deuxième princesse pour voir si son désir s'était aussi réalisé. Les branches d'un prunier chargé de fruits ployaient à sa fenêtre. Rien de plus pressé pour elles que de pénétrer ensemble dans la chambre de leur cadette. Peut-être la nuit avait-elle aussi apporté des merveilles. Un oranger en fleurs s'épanouissait dans l'air frais du matin. Elles s'extasièrent, avec la jeune princesse Marie-Louise, du prodige qui était à son comble.

Quelques jours plus tard, le cheval proposa à Ti-Jean de façonner, à la porte de sa maison, une butte de terre ronde comme une boule, d'y creuser un trou au centre avec une barre de fer, et de revenir auprès de lui.

Quand tout fut prêt, Ti-Jean revint. Le cheval lui dit de prendre, dans sa selle, un paquet contenant une seule graine d'arbre, de planter cette graine sur la butte et qu'un arbre d'une splendeur inconnue y pousserait.

Le lendemain matin, un arbre aux feuilles de cristal et d'or resplendissait



au soleil, et la brise, en jouant dans son feuillage, répandait aux alentours une musique comme il ne s'en était jamais entendu. Sur les conseils de son cheval, Ti-Jean enleva sa perruque et, croyant n'être pas vu, avec un peigne en or, peigna sa chevelure éclatante au soleil. Après avoir replacé la perruque sur sa tête, il entra à sa maison.

La plus jeune des princesses qui, à ce moment, faisait sa promenade matinale, aperçut de loin cet éblouissement. Mais impossible pour elle de distinguer ce qui se passait dans le jardin. Elle se promit donc d'être tôt levée le lendemain pour voir de près ce phénomène.

Le lendemain, au lever du soleil, Ti-Jean peigna encore sa belle chevelure dorée. Cette fois, la princesse le reconnut.

Parlant à son cheval, ce jour-là, Ti-Jean lui confia qu'il se sentait mieux depuis qu'il se peignait ainsi.

— Remets toujours ta perruque, ajouta le cheval. Sans elle, on te tuerait pour s'emparer de ta tête d'or. Aujourd'hui, continua-t-il, présente trois bouquets aux princesses, mais réserve le plus beau à la plus jeune. Attache le sien avec un de tes cheveux, et les autres, avec un ruban. Puis envoie-les porter par une servante. Elle leur dira que c'est un envoi de Ti-Jean le Teigneux.

Les princesses furent heureuses de recevoir ces hommages. L'aînée et la deuxième remercièrent la servante. Quant à la cadette, elle fit savoir à Ti-Jean que, s'il avait des fleurs à lui offrir, elle préférerait qu'il les lui apporte en personne.

Recevant ce message, Ti-Jean alla aussitôt voir la jeune princesse. En l'apercevant, elle se précipita vers lui et, d'un geste prompt, lui arracha sa perruque. À la vue de sa chevelure d'or, elle lui demanda pourquoi il ne laissait pas, comme les autres, sa tête découverte.

— Foi de princesse que je suis, déclara-t-elle, je jure que je n'épouserai personne d'autre que toi.

— Foi de jardinier que je suis, répliqua Ti-Jean, je jure aussi que je n'épouserai personne d'autre que vous.

Ti-Jean remit sa perruque, retourna à son jardinage, et continua à peigner sa belle chevelure, pendant que la princesse le suivait des yeux et du cœur.

Un jour que les trois princesses causaient ensemble, la plus jeune se plaignait à ses sœurs de ce que jamais personne ne venait les courtiser.

— Suggérons à notre père de faire battre un ban, leur dit-elle, qu'il invite à son château les princes et les barons du pays.

Les princesses allèrent frapper à la porte du cabinet de leur père pour lui apprendre qu'elles désiraient se marier et qu'il leur fallait pour cela faire la connaissance, dans une grande réception, de la noblesse du royaume.

— J'y avais pensé, répondit le roi. Votre désir sera accompli.

Le roi envoya des invitations à tous les fils de la noblesse du pays. Au jour fixé, la ville fut envahie par les invités, et le roi fit dresser des tables, en plein air, autour du château. Ce fut une grande réjouissance. Entre temps, le cheval avait prévenu Ti-Jean de ne s'y rendre que si on l'envoyait chercher.

Pendant ces fêtes, le roi circulait parmi ses convives. Passant près de sa fille aînée, il lui dit de choisir sans hésiter le jeune noble qui lui plairait.

— Mon choix est déjà fait, répondit-elle à son père. C'est le prince vers qui je vais vous conduire.

Le bon goût de la princesse charma le roi, qui lui dit :

— Ma fille, c'est lui qui sera ton mari.

Le choix que fit la deuxième sut aussi répondre aux ambitions de son père. En sa présence, elle donna la main à un baron très distingué.

— Ma fille, lui dit son père, tu auras un mari de grand renom.

Arrivé à Marie-Louise, la cadette, qui était la plus belle, le roi espérait une agréable surprise. Mais elle lui avoua tristement qu'elle n'avait pas encore rencontré le jeune homme de son choix.

— Tous nos invités sont-ils ici présents ? demanda le roi, fort déçu.

La jeune princesse lui fit remarquer que Ti-Jean, le jardinier, n'avait pas été invité à la fête. Le roi crut à une fantaisie de la part de sa fille et, comme il était d'un bon naturel, il envoya aussitôt chercher son jardinier.

Quel ne fut pas son étonnement de voir sa jeune princesse Marie-Louise se diriger vers le nouveau venu et lui tendre la main, comme pour en faire son choix. Sa colère fut alors si grande qu'il les chassa tous les deux, pour ne plus s'occuper que des deux aînées.

Les fêtes durèrent huit jours au château. Puis le roi remit un héritage à ses deux filles et à leurs dignes époux. Sa couronne passa au prince qui épousait sa fille aînée, et son royaume, au baron. Quant à la princesse Marie-Louise et à Ti-Jean, il leur légua à contre-cœur un vieux château de pierre et une écurie abandonnée, à quelques milles de son château. C'était encore plus qu'ils ne l'espéraient. Aussi, sans plus tarder, ils remercièrent le roi et se dirigèrent, à dos de cheval, vers leur nouveau domaine.

En mettant pied à terre, sur les conseils du cheval, Ti-Jean retira une baguette de la selle et souhaita que son écurie se dresse solide comme un cap de pierre et plus propre que les palais du roi. Après avoir demandé du pain et

du vin pour son cheval, il souhaita son château sept fois plus riche que celui du roi et, sa femme, une reine entourée de serviteurs et de servantes. Son souhait, une fois accompli, il enleva sa perruque et apparut comme le plus bel homme que la terre eût jamais porté.

Ti-Jean et sa femme vivaient depuis quelque temps dans la joie et dans le bonheur le plus parfait, quand, un jour, un roi étranger, le plus puissant de la terre, déclara la guerre au roi leur père, parce qu'il avait brisé la tradition royale en laissant sa fille épouser un jardinier. L'ordre de prendre les armes fut aussitôt lancé à tous les sujets du royaume, et Ti-Jean apprit de son cheval qu'il fallait se rendre à l'appel du roi son beau-père.

— Le roi, qui t'en veut plus que jamais, lui dit la bonne bête, te donnera une vieille jument ne se portant que sur trois pattes, et pour seule arme, un vieux sabre servant à décroter les pattes des chevaux. Pars le premier et renverse ta jument dans la crapaudière près du château. Là, tu paraîtras être tombé dans la misère et, quand l'armée aura défilé, enlève ta perruque et appelle-moi. Tu monteras en croupe et nous irons ensemble à la guerre.

Ti-Jean recommanda à son épouse d'être courageuse et l'assura que, avant longtemps, il reviendrait sain et sauf. Puis, monté sur son cheval, il se rendit auprès du roi, qu'il aborda en disant :

— Mon beau-père, veuillez bien m'écouter.

— Petit teigneux que tu es, ne m'appelle pas ton beau-père !

— Sire le roi, puisque cette guerre a été déclarée à cause de mon amour pour votre princesse, j'irai me battre et je partirai le premier, si vous m'en donnez la permission.

— Pars quand tu voudras, riposta le roi, impatienté. Prends la jument de la première crèche et le sabre piqué près de la porte de l'écurie.

Arrivé à la crapaudière, Ti-Jean donna un coup de pied à sa jument, qui tomba à la renverse dans le marais. Quand l'armée passa par là, les soldats les aperçurent ainsi culbutés et éclatèrent de rire. L'un d'eux dit au roi de regarder son brave qui prétendait lui faire gagner la victoire.

Mais Ti-Jean se releva et appela aussitôt son cheval, qui s'était caché et qui lui demanda en arrivant :

— Souhaite que je sois le meilleur cheval au monde, portant dans la poitrine une épée de douze pieds, solide comme ma patte droite. Enlève ensuite ta perruque et souhaite-toi une selle blanche, un habit blanc galonné d'or, puis une épée qui tranche à sept lieues devant sa pointe.

Ces préparatifs une fois terminés, ils partirent au vol dans les airs. Le roi, voyant arriver cet étrange cavalier, cria aussitôt :

— Serrez les rangs ! c'est un ange envoyé des cieux.

Le cheval descendit, sauta deux milles par-dessus les rangs et, en un rien de temps, anéantit l'armée ennemie. C'était miraculeux. Puis le vainqueur s'en retourna d'où il était venu, sans rapporter les drapeaux, qui restèrent sur le champ de bataille. Étonné d'un tel prodige, le roi promit de reprendre en mains le royaume qu'il avait cédé au baron, son gendre, et d'en donner la moitié à quiconque découvrirait le cavalier merveilleux de la victoire.

Revenu à la crapaudière, Ti-Jean renvoya son cheval et reprit la jument encore écrasée sur le côté. Il fut de nouveau injurié par les soldats qui passaient. Mais le lendemain, l'armée ennemie avait refait ses rangs et il fallut retourner la combattre. Ti-Jean souhaita que son cheval devînt noir et que lui-même fût vêtu de la même couleur. Cette fois encore, il gagna la victoire, mais laissa les drapeaux étendus sur le champ.

Le roi reprit la couronne qu'il avait donnée au prince, son autre gendre, et promit à son armée de la remettre à quiconque lui ferait connaître le mystérieux inconnu qui avait vaincu l'ennemi. Les soldats, en passant près de Ti-Jean à la crapaudière, se mirent à rire et à se moquer de lui. Le prince et le baron qui avaient épousé les princesses lui donnèrent des coups de pieds et des taloches.

Le lendemain, il fallut une troisième fois aller combattre l'armée ennemie, qui avait refait ses rangs. Ti-Jean souhaita que son cheval et lui fussent recouverts d'or, de la tête aux pieds. À les voir venir, on eût dit que c'était un soleil roulant.

— Après la victoire, lui avait ordonné le cheval, tu ramasseras les drapeaux et, en passant, tu les lanceras au roi.

Ce moment étant venu, le roi tira son épée et, pour arrêter le brillant cavalier au passage, il la lui cassa dans la jambe.

Malgré ce rude coup, Ti-Jean fila à toute vitesse vers son château, et son épouse, attristée de le voir revenir blessé, lui prodigua les meilleurs soins. Mais il lui fut impossible de retirer de sa jambe l'éclat de l'épée qui y restait enfoncé. Ti-Jean demanda à sa femme de n'en pas souffler mot.

Le roi cependant voulait trouver le cavalier qui lui avait valu la victoire. Il ordonna donc à trois médecins d'examiner tous ses sujets, promettant sa couronne à celui qui portait l'éclat d'épée dans sa jambe.

Plus de cent soldats se cassèrent une épée dans la jambe, mais inutilement. Seul Ti-Jean le Teigneux chercha à éviter l'examen, mais les médecins ne voulurent pas l'en exempter. Le roi envoya des valets le chercher. Eux, qui s'attendaient de le trouver dans uneasure en ruines, restèrent fort étonnés de

la richesse de son château. Ti-Jean, tout en restant au lit, finit par les recevoir. Ils lui firent part de leur mission : le roi lui commandait de comparaître devant lui. Il leur répondit que, si le roi désirait lui parler, il n'avait qu'à venir à son château.

— Sire le roi, rapportèrent les valets à leur maître, le jardinier, que vous appelez Ti-Jean le Teigneux, est un bel homme à chevelure d'or. Il vit au milieu des plus grandes richesses. Si vous voulez lui parler, a-t-il répondu, vous n'avez qu'à vous rendre auprès de lui.

Surpris, le roi s'en fut aussitôt au château et, après bien des formalités, il fut reçu par Ti-Jean, et resta confus devant la splendeur de son hôte, qui n'était pas le petit teigneux qu'il avait cru. Voyant son père dans l'embarras, la princesse l'assura qu'elle était toujours sa fille dévouée, malgré la misère qu'il leur avait injustement causée, à son mari et à elle. Le roi, s'adressant à Ti-Jean, qui demeurait au lit, s'informa de quoi il souffrait.

— C'est de m'être blessé à la chasse, répondit-il.

Le roi retourna immédiatement à son château et revint avec une ambulance et des médecins qui examinèrent le malade. Ils ne tardèrent pas à découvrir qu'il portait à la jambe la pointe de l'épée du roi qui s'était brisée.

Le roi, saisissant enfin toute la vérité, se jeta aux genoux de Ti-Jean et lui demanda de lui percer le cœur pour son châtiment.

— Non, reprit Ti-Jean. Tout ce que je vous demande, c'est de soigner mon cheval. Il n'a pas mangé depuis deux jours. À la guerre, ne mange pas qui veut.

Avec de bons soins, la jambe de Ti-Jean fut vite guérie et le roi prépara au château, pour lui et pour sa femme, la plus grande nœce qu'il eût jamais donnée. À sa première sortie, Ti-Jean se rendit voir son cheval, qui le pria de ne pas l'oublier pendant les fêtes qu'on préparait et qui allaient durer huit jours.

Ti-Jean s'amusa tellement de sa bonne fortune que, pendant les réjouissances, il oublia son cheval. Aussitôt qu'il se le rappela, il se précipita vers l'écurie et trouva la pauvre bête couchée sur le pavé, enflée, et la langue noire et pendante.

— Ti-Jean, je savais bien que tu m'oublierais. Tu ne te souviens donc déjà plus de tous les services que je t'ai rendus ?

Désespéré, Ti-Jean fit aussitôt venir sur les lieux le meilleur médecin. Savez-vous ce qu'il fit, ce médecin ? Il frappa le cheval, qui tomba raide mort. Mais quelle surprise ! Un beau jeune homme sortit de la dépouille et, s'adressant à Ti-Jean, lui dit :

— C'est moi qui étais ton cheval et c'est ma sœur que tu as épousée. Un

jour, moi aussi, je suis allé dans la même petite chambre défendue, et le magicien, inattendu, est arrivé avant que j'en sorte. Il m'a aussitôt métamorphosé en cheval. Je serais encore là, en cette écurie, si tu n'étais pas venu me délivrer.

Tous deux ils se présentèrent au roi, à qui Ti-Jean demanda s'il reconnaissait ce jeune homme. Se tournant vers lui, le roi aperçut son fils depuis longtemps disparu. Ce furent des larmes de joie de se retrouver ainsi au milieu des réjouissances. Le roi décida, en apprenant comment ces deux hommes s'étaient l'un et l'autre délivrés, de continuer les fêtes huit jours de plus, pour célébrer cet heureux événement.

Le royaume fut alors divisé en deux. Une moitié fut concédée au fils du roi et l'autre, à Ti-Jean. Mais ce fut Ti-Jean qui hérita du trône, avec le pouvoir de régner et de faire exécuter les lois.

— Le premier ordre que je donne, proclama Ti-Jean, c'est d'exiler le baron et le prince qui m'ont insulté lorsque j'étais dans la crapaudière. Il ne faut jamais s'attaquer aux faibles et à ceux qui sont dans le malheur.

Ti-Jean et son beau-frère demeurèrent les meilleurs amis du monde. Un jour qu'ils voyageaient ensemble, le prince fit la rencontre d'une belle princesse qu'il aima. Il l'épousa et fut alors sacré roi de la moitié du royaume qui lui était échu. Les deux voisins et leur famille vécurent dans le bonheur durant de nombreuses années.

LE GÉANT BRIGANDIN

IL était une fois un homme et une femme ayant une si grande famille que tous les gens du village avaient servi de parrain et de marraine à leurs enfants. Quand le dernier-né fit son apparition, le pauvre père ne put trouver âme qui vive pour le tenir sur les fonts baptismaux. « Il nous faudra chercher quelqu'un en dehors », avoua-t-il, en soupirant, à sa femme.

Tout en parlant, il vit venir dans la forêt un carrosse auquel étaient attelés deux beaux chevaux. Les personnages dans cette riche voiture étaient si bien vêtus qu'il n'en avait jamais vu de pareils. Sans hésiter, il courut à leur rencontre au bord du chemin et, ôtant sa coiffure, il dit à celui qu'il prit pour un seigneur :

— Monsieur, j'ai une grâce à vous demander. Seriez-vous assez bon de me l'accorder ?

Il tombait bien, puisqu'il parlait à un roi, venu de très loin pour visiter la région.

— Mon ami, demandez-moi ce qu'il vous plaira, vous avez affaire à un roi qui serait heureux de vous être utile.

— Eh bien ! sire mon roi, ma famille est si grande que tous les habitants de mon village ont déjà été requis comme parrain et marraine de mes enfants, et je ne trouve personne pour celui qui est né hier. Si vous vouliez le conduire sur les fonts baptismaux, vous m'épargneriez de courir la montagne en quête de quelqu'un qui veuille le faire.

Le roi et la reine, acceptant de bonne grâce, portèrent l'enfant à l'église et lui donnèrent le nom de Jean. De retour à la maison, le roi dit au père :

— Je n'ai rien, aujourd'hui, à donner à votre enfant ; mais lorsqu'il aura l'âge de vingt et un ans, qu'il vienne me voir, en suivant la route de la Fosse Noire et en continuant le long des Bouillons Blancs. Là il me trouvera. Recommandez-lui de ne jamais quitter le vieux chemin pour prendre le neuf et de se bien garder de dire qui il est et où il va. Qu'il fasse route seul dans la forêt, sans s'associer à qui que ce soit.

Après avoir souhaité de la chance au père de famille, le roi continua son chemin. Les parents, eux, étaient heureux de ce qui venait de leur arriver et

regardaient avec confiance grandir leur enfant, qui était beau et intelligent. Ils l'envoyèrent à l'école, où il était le meilleur des élèves.

Le temps passa et le jeune homme atteignit ses vingt et un ans. Quelques soirs plus tard, son père lui apprit que, le lendemain matin, il devait se rendre chez son parrain.

— Comment ça, mon parrain ? Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Non, parce qu'il fallait que tu n'en parles à personne, de crainte que quelqu'un de tes amis ne veuille t'accompagner. Le parrain qui t'a fait baptiser est un roi très riche. Comme nous ne pouvions trouver personne dans le village pour nous rendre ce service, un roi, passant par ici, a répondu avec plaisir à notre invitation. Il n'avait rien à t'offrir ce jour-là, mais il nous a dit de t'envoyer à lui lorsque tu aurais l'âge de vingt et un ans. Pour atteindre son royaume, tu prendras la route de la Fosse Noire et tu continueras par les Bouillons Blancs jusqu'à ce que tu trouves son château. Ne quitte jamais le vieux chemin pour prendre le neuf ; n'accepte en route la compagnie de personne ; ne dis pas qui tu es, ni où tu vas. Je te transmets ces conseils de la part du roi lui-même.

Le lendemain matin, Ti-Jean fit ses adieux à sa famille et partit sur le cheval sellé que son père lui donna. Il s'engagea dans la forêt, sur une route remplie d'ornières et de boue, barrée de troncs d'arbres que le vent avait déracinés. Il marchait déjà depuis plusieurs heures quand un jeune homme, à cheval comme lui, le rejoignit et lui demanda où il allait.

— Je m'en vais trouver mon parrain qui est un roi puissamment riche.

— Si tu voulais, je t'accompagnerais.

— Fais comme tu voudras. Moi, je n'ai pas affaire à toi.

— Bien, faisons route ensemble, en jasant : ça nous désennuiera, et le chemin paraîtra moins long. Je m'appelle Champois.

À quelques heures de là, ils aperçurent un chemin fraîchement ouvert, contournant un marécage que traversait la vieille route. L'inconnu dit à Ti-Jean :

— Prenons ce chemin-ci. On l'a tracé par l'ordre du roi de ce royaume. Il coupe la distance.

Pour plaire à son associé, Ti-Jean accepta de prendre le raccourci. Ils le suivirent au grand galop. Mais ils n'eurent pas fait une dizaine d'arpents que le cheval de Ti-Jean s'embourba. Plus il se débattait pour s'en tirer, plus il s'enfonçait. Voyant le cheval de son compagnon enlisé jusqu'aux oreilles, l'inconnu tira l'épée de son fourreau et la pointa vers la poitrine de Ti-Jean, en lui disant :

— Si tu ne veux pas crever à la minute même comme un crapaud, jure-moi de dire à ton parrain et à tous ceux que nous rencontrerons que je suis son filleul.

N'ayant pas le choix, Ti-Jean promit au traître d'obéir à ses ordres. Heureux de son complot, Champois, se faisant aider par le jeune homme, arracha des pieux au bord du bois et s'en servit pour tirer le cheval de la fondrière. Sortis de ce mauvais pas, les deux voyageurs continuèrent leur route. Après trois jours de marche, à la brunante, ils arrivèrent au château du parrain de Ti-Jean. Là ils se présentèrent au roi, qui reconnut son filleul par le seul souvenir qu'il avait gardé de son père. Il lui tendit la main, en lui souhaitant la bienvenue au château.

— Permettez, sire mon roi, reprit Ti-Jean, voilà votre filleul. Je ne suis que son associé. Je l'ai accompagné parce que, seul, il n'aurait pu vaincre les périls de la forêt ; puis j'espérais pouvoir me trouver de l'ouvrage ici.

Le roi s'excusa auprès de l'imposteur de ne pas l'avoir reconnu comme son filleul. Il lui souhaita la bienvenue et garda Ti-Jean pour avoir soin des chevaux à l'écurie.

Les jours passaient. L'inconnu vivait comme fils héritier au château, se promenant avec la belle princesse, fille du roi, et jouissant de tous les privilèges d'un prince. Ti-Jean, lui, était triste et se disait souvent en pleurant : « Quel malheur pour moi de ne pas avoir écouté les conseils de mon parrain ! Si je les avais suivis, je ne serais pas, ici, à soigner les chevaux et à écurer les bêtes. Je vivrais au château, près de la belle princesse. Peut-être serais-je parvenu à l'épouser. »

Champois, qui craignait les révélations de Ti-Jean, découvrit un jour que, dans les forêts de ce royaume, il y avait un lac rempli d'eau volante et que le roi désirait à tout prix en avoir une bouteille en sa possession. Mais il n'avait jamais réussi, bien qu'il eût envoyé un grand nombre d'hommes pour lui en chercher. Comme ce lac était gardé par le géant Brigandin, tous avaient été dévorés par lui, et ce monstre détruisait aussi les troupeaux du roi.

Un beau matin, en revenant de l'écurie, l'inconnu fit part au roi que Ti-Jean se vantait de pouvoir rapporter de l'eau volante du lac que gardait le géant Brigandin. En apprenant cette nouvelle, le roi appela le jeune homme et lui dit :

— Dis donc, petit, tu t'es vanté de pouvoir rapporter de l'eau volante du lac que garde le géant Brigandin ? Tu vas y aller demain matin, sinon, dans trois jours, tu seras pendu à la potence devant la porte de mon château.

— Sire mon roi, je n'ai jamais entendu parler du géant Brigandin ni de son eau volante.

— Le géant Brigandin, dans ma forêt, ravage mes troupeaux et il a détruit tous ceux que j'ai envoyés au lac pour y prendre de l'eau volante. Parole de roi, c'est là que tu iras demain matin.

Ti-Jean retourna à l'écurie en pleurant à chaudes larmes et en se lamentant : « Dire qu'après tous mes malheurs, je vais maintenant mourir ! Ah, si ma pauvre mère me voyait mal pris comme ça ! »

Sa pauvre mère, il faut bien le dire, avait tant pleuré son absence qu'elle en était morte. Du paradis où elle était montée tout droit, Dieu lui permit d'apparaître à son enfant réfugié dans l'écurie.

— Me reconnais-tu, Ti-Jean ? lui demanda-t-elle en entrant.

— Oui, ma mère, je vous reconnais.

— Eh bien ! écoute-moi. Je suis heureuse au ciel, ne pleure jamais mon sort. Entends plutôt le conseil que je viens te donner. Avant de partir pour aller chercher de l'eau au lac du géant Brigandin, tu demanderas au roi de te donner trois tonnes de la meilleure boisson qui soit, avec une voiture et deux chevaux pour les porter. Tu mettras au bout d'une perche, sur la voiture, un grand pavillon blanc sur lequel tu auras écrit : Ti-Jean Brigandin. En route, tu suivras le seul chemin qui mène au lac du géant, et je te promets que tu reviendras avec l'eau volante.

En finissant ces mots, elle disparut. Ti-Jean s'écrasa sur la crèche de la Caillette, tout ému d'avoir revu le fantôme de sa mère. Il passa la nuit à se promener de long en large dans l'écurie et, le lendemain matin, il prit tout son courage et retourna voir le roi. Il lui dit :

— Sire mon roi, j'ai décidé de me rendre au lac du géant Brigandin plutôt que de passer pour un lâche. Je ferai de mon mieux pour vous rapporter de l'eau volante. Mais si vous voulez que je réussisse, il me faut pour le voyage trois barils de la meilleure boisson qui soit et, pour la transporter, une voiture tirée par deux bons chevaux.

— Mon petit, demande-moi tout ce dont tu auras besoin, et je te l'accorderai.

Dans le temps de le dire, la voiture était prête, et Ti-Jean avait hissé au bout d'une perche le pavillon blanc portant en grandes lettres rouges le nom de Ti-Jean Brigandin. Il sauta sur le brancard de sa voiture et prit le chemin qui conduisait au lac. Il y arriva à la brunante et aperçut le géant couché au bord de l'eau. Brigandin était si grand que son corps faisait le tour du lac et que sa tête rejoignait ses pieds. Le bruit des roues sur les roches le réveilla en

sursaut. Il ouvrit les yeux et vit avancer, au bord du bois, la voiture et son cocher. La première chose qui le frappa fut le pavillon qui claquait au vent et portait le nom de Ti-Jean Brigandin. « Ce jeune homme serait-il un de mes frères ? C'est possible, puisque ma mère eut quinze enfants, et que moi je suis l'aîné. Je n'ai pas connu les derniers, étant parti trop jeune de la maison. Mais je trouve celui-là trop petit pour être un de mes frères. »

Quand Ti-Jean fut près du lac, le géant lui cria :

— Est-ce bien ton nom qu'on lit sur le pavillon ?

— Oui, c'est bien mon nom, Ti-Jean Brigandin.

— Serais-tu par hasard un de mes frères ?

— Oui, c'est moi le plus jeune de tes frères.

— Comme tu es petit pour être de ma famille !

— Voyons, tu sais bien que dans une famille il y en a de toutes les grandeurs, des petits et des grands. Moi, je suis le plus petit, parce que je suis le dernier.

— Dis-moi donc : qu'est-ce qu'il y a dans ta voiture ?

— Ah ! c'est de la bonne boisson.

— Qu'est-ce que tu attends pour m'en offrir ?

— J'attends que tu me donnes en retour de ton eau volante.

— Ah ! je savais bien que tu t'amenais pour ça, toi aussi. Mais détrompe-toi : tu n'en auras pas !

— Si tu ne veux pas m'en donner, tu la garderas. Moi, ton frère, je ne suis pas aussi avare que tu penses, et si j'ai fait ce voyage, c'est d'abord pour te connaître, toi, l'aîné de la famille.

— C'est vrai, je suis l'aîné...

— Si j'ai pris la peine de venir si loin, ça vaut bien un coup pour fêter notre rencontre. Si tu veux, prends tout un baril pour toi.

Le géant ne se le fit pas dire deux fois. D'une main, il souleva le lourd tonneau et, de l'autre, donna une tape en dessous. Glouk ! Glouk ! Glouk ! Il en but le contenu d'un seul trait et, en se pouléchant, tint le baril vide au bout de son bras.

— C'est diablement bon, Ti-Jean ! s'écria le géant. M'en donnerais-tu un autre ?

— Tu n'es pas raisonnable, le géant. Tu es prêt à prendre tout ce que j'ai, sans vouloir me donner une toute petite bouteille de l'eau de ton lac. En tous cas, goûtes-y bien, cette fois-ci.

Comme pour la première tonne, le géant eut tôt fait d'en voir le fond, et l'effet ne se fit pas attendre. Tout joyeux, il dit à Ti-Jean :



— Donne-moi la dernière barrique, et tu auras une bouteille d'eau volante. Ça, à condition que tu ne reviennes jamais en chercher d'autre.

— Entendu, répondit Ti-Jean.

Et il s'empessa de remplir sa bouteille d'eau volante, en échange de la futaille qu'il remit au géant Brigandin.

Après lui avoir fait ses adieux, il reprit le chemin du château, où il arriva au petit jour. Rien de plus pressé pour Ti-Jean, dès le lever de son maître, que de courir lui porter la précieuse bouteille. Le roi n'en croyait pas ses yeux. Jamais il n'avait eu pareil serviteur.

Le bruit du succès de Ti-Jean ne tarda pas à parvenir aux oreilles de son compagnon de route. Ce traître en éprouva une si grande jalousie qu'il se jura de trouver un autre moyen de faire périr Ti-Jean. Il se mit à visiter les gens de la région dans l'espoir de découvrir un secret qui lui permît d'arriver à ses fins.

Un jour qu'il causait avec un jardinier qui vendait ses légumes au village, il apprit que, de l'autre côté des mers, vivait une princesse aux cheveux d'or. Mais la fée Brigandin la gardait prisonnière dans un souterrain fermé par sept portes de fer barrées à clefs. Comme le roi était devenu veuf et qu'il parlait de se remarier, une princesse était fort désirable au château. C'est pourquoi le méchant conseiller lui en communiqua la nouvelle le jour même, en ajoutant que Ti-Jean s'était vanté de pouvoir délivrer cette belle princesse.

Le roi n'en demandait pas plus et appela le jeune homme en toute hâte au château. Une heure plus tard, Ti-Jean se présentait au roi.

— Vous voulez me parler, sire mon roi ?

— Oui, mon garçon. J'ai entendu dire que tu te vantes de pouvoir aller chercher la princesse aux cheveux d'or dans le souterrain de la fée Brigandin.

— Sire mon roi, il est certain que quelqu'un s'en prend à ma vie. Moi, je n'ai jamais entendu parler de fée ni de princesse.

— Tu mens, jeune homme. Si, d'ici trois jours, tu ne pars pas à sa recherche, tu seras pendu devant la porte de mon château.

Découragé, Ti-Jean retourna à l'étable sans savoir comment il pourrait s'en tirer. Mais en entrant, il rencontra sa mère, venue à son secours. Elle lui dit :

— Sois courageux, Ti-Jean. Je serai toujours là pour t'aider. D'abord, demande au roi trois bâtiments avec équipage : un chargé de menues provisions ; l'autre, de quartiers de bœuf, et le dernier, de blé. Dans les voiles de tes bâtiments, tu feras écrire en grosses lettres rouges : Ti-Jean Brigandin. Comme ça, tu réussiras.

Et elle disparut. Encouragé, Ti-Jean retourna au château.

— Sire mon roi, dit-il à son maître, puisque vous voulez que j'aille de l'autre côté des mers chercher la Belle aux cheveux d'or, il me faut trois bâtiments : un chargé de menues provisions, les meilleures au monde, l'autre, de quartiers de bœuf, et le troisième, de blé.

— Mon garçon, demande-moi tout ce qu'il te plaît, je te l'accorderai.

En moins de trois jours, les navires étaient prêts. Le nom de Ti-Jean Brigandin battait au mât de la frégate et des deux bâtiments. Ti-Jean s'embarqua aussitôt. Après trois jours de marche sur une mer calme, il vit, de beau matin, un grand oiseau noir planer au-dessus de lui. C'était un aigle. Il descendit et se posa sur le pont, en disant :

— Est-ce bien ton nom qu'on lit dans les voiles ?

— Tu peux en être assuré. Je m'appelle Ti-Jean Brigandin.

— Apprends que moi aussi, je suis une Brigandin. Est-ce que par hasard je serais ta sœur ?

— Ça se peut très bien.

— As-tu quelque chose à me donner à manger, Ti-Jean ? Mes enfants et moi, nous sommes dans la disette, affamés.

— Peux-tu manger du bœuf ?

— Du bœuf, c'est ce que je préfère.

Ti-Jean ordonna donc d'ouvrir l'écoutille. La mère Aigle appela ses petits, et en moins de dix minutes le soleil s'obscurcit, tant il y avait d'oiseaux accourus à tire d'ailes dans le firmament. Deux heures plus tard, le bâtiment était vidé de son contenu. La mère Aigle remercia Ti-Jean de leur avoir sauvé la vie et lui dit :

— Je ne puis reconnaître comme je le voudrais le grand service que tu viens de me rendre. Mais si jamais tu as besoin des aigles, appelle-nous à ton aide.

Les oiseaux reprirent la voie des airs, et Ti-Jean continua sa route sur sa frégate, accompagnée maintenant d'un seul bâtiment, car il abandonna le troisième à la dérive. Quelques jours plus tard, par un grand soleil, il vit venir une immense Fourmi qui volait dans le firmament. Elle approcha et, comme l'Aigle, se posa sur le pont, en demandant au jeune homme :

— Est-ce bien ton nom que porte ce pavillon ?

— Oui, je m'appelle Ti-Jean Brigandin.

— Comme ça, tu dois être un de mes frères.

— Oui, je suis le plus jeune. Je ne t'ai jamais connue, parce que tu étais déjà partie, à ma naissance. J'ai rencontré, il y a quelque temps, notre frère

aîné, le gros géant Brigandin. Et j'ai vu notre sœur, l'Aigle, sur l'océan. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je meurs de faim ; mes enfants aussi.

— Mangerais-tu du blé ?

— Mais c'est notre nourriture favorite.

Ti-Jean fit ouvrir l'écoutille du bâtiment qui le suivait et, en un clin d'œil, les fourmis avaient tout dévoré ; il n'en restait plus un grain. La mère des fourmis vint trouver Ti-Jean sur le pont de sa frégate et dit :

— Ti-Jean, je n'ai pas grand'chose à te donner. Mais si jamais tu as besoin des fourmis, appelle-moi, et nous volerons à ton secours.

La mère Fourmi s'envola avec ses enfants, et Ti-Jean continua son voyage. Il voguait depuis trois mois quand, un matin, il aperçut la terre qu'il cherchait. La fée Brigandin, qui avait vu venir cette frégate à l'horizon, se promenait sur son quai. Personne n'y accostait sans sa permission. Mais en remarquant le nom de Ti-Jean Brigandin dans les voiles, elle décida de laisser entrer le vaisseau dans le port. « Ce doit être un de mes frères », se dit-elle.

Après avoir jeté les cordages, Ti-Jean sauta sur le quai et tendit la main à la fée, en lui disant :

— Bonjour, ma sœur.

— Comment, c'est toi ? J'ai vu ton nom dans les voiles.

— Oui, je suis Ti-Jean Brigandin.

— Viens-t'en chez moi. Je vais te recevoir comme un frère.

Elle le conduisit par le bras à son château. Une fois entrés, ils s'assirent devant une table garnie des mets les plus exquis. Pendant qu'ils mangeaient, la fée dit à Ti-Jean :

— Tiens ! je sais ce qui t'amène ici. Tu es venu chercher la Belle aux cheveux d'or ; mais elle n'est pas facile à atteindre. Elle est emprisonnée sous mon château, dans un souterrain protégé par sept portes de fer fermées à clefs. Avant d'y penser, tu fais mieux tout d'abord de te reposer quelques jours. En attendant, je te donnerai quelques petits travaux à faire, rien de fatigant, vu que tu es mon frère. Si tu les réussis à mon goût, je t'aiderai dans ton entreprise. Mange bien aujourd'hui, puis dors toute la nuit, et demain nous irons tous les deux à la chasse.

— J'y consens, ma sœur.

La journée passa dans la gaieté. Ti-Jean se reposa et rentra très tôt le soir dans sa chambre princière que lui offrit sa sœur. Le lendemain matin, la fée Brigandin lui remit un fusil de chasse, une corne de poudre et un sac de plombs. Ils prirent la forêt avec le lever du jour. Après avoir marché durant

une heure, ils arrivèrent au bord d'un lac qui était si grand et si large qu'on pouvait à peine apercevoir la prairie de l'autre côté.

— Mon frère, c'est ici que je vais te laisser pour chasser. Il y a du gibier en quantité. Tu ne manqueras pas de tuer tous les oiseaux que tu voudras. Mais avec leurs plumes, il faudra que tu me bâtisses sur ce lac un pont large de trente-six pieds, afin que trois charrettes de foin puissent s'y rencontrer sans s'accrocher. Le pavé devra être épais de trois pieds et les garde-corps hauts de six pieds. Tu me rendras ce service, parce que l'automne je fais traverser mon foin en chaland et j'en perds beaucoup. Si tu ne réussis pas à me bâtir ce pont de plumes d'ici ce soir, je te trancherai la tête quand je reviendrai.

Le pauvre garçon, qui se croyait entre si bonnes mains, tomba pâmé de surprise. Il se ravisa quelques moments plus tard, à la vue d'un oiseau qui passait. Il l'abattit d'un coup et le pluma ; mais, le vent intervenant, pas une plume ne lui resta. « Pauvre folle, se dit-il, comment me penses-tu capable de bâtir un pont de plumes large de trente-six pieds, épais de trois pieds, avec des garde-corps de six pieds ? C'est bien sûr que je perdrai la vie ce soir. » Ti-Jean se mit à pleurer et pleura si longtemps qu'il s'endormit au bord du lac. Il ne s'éveilla que vers la fin du jour. En ouvrant les yeux, il pensa à sa sœur l'Aigle. « Les aigles, à mon aide ! » s'écria-t-il. Le soleil n'avait pas baissé d'un cran à l'horizon que les aigles foisonnèrent au-dessus de sa tête. La mère Aigle approcha de lui, en lui demandant :

— Que se passe-t-il, Ti-Jean ?

— Ma sœur, tu sauras que je suis bien mal pris. Je suis ici chez une de nos sœurs qui est folle, et sa folie me coûtera la vie ce soir, si tu ne peux pas me la sauver. Imagine qu'elle m'a conduit ici ce matin et m'a donné un fusil afin que je tue assez de gibier pour bâtir un pont de plumes sur ce lac, un pont d'un mille de longueur, de trente-six pieds de largeur, avec un pavé épais de trois pieds et des garde-fous de six pieds. Elle veut que ce pont soit solide et qu'il puisse porter trois charrettes de foin qui s'y rencontrent de front.

— Mon pauvre Ti-Jean, c'est une affaire de rien pour mes enfants et pour moi. Dans un clin d'œil le travail sera terminé. En attendant, va te coucher sous un arbre.

Ti-Jean s'allongea sous un vieux pin gris, pendant que la mère Aigle demanda à ses enfants de s'arracher chacun une plume et de la laisser tomber en droite ligne sur le lac. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pont était bâti.

— Regarde, Ti-Jean, mes enfants n'ont même pas eu à s'arracher chacun une plume pour que le pont soit tel que l'exige notre sœur. Et combien y avons-nous mis de temps ?

— C'est vrai, ma sœur, tout s'est fait par enchantement. Je te remercie. Si jamais je puis te rendre service, je le ferai de grand cœur.

— Et nous aussi, Ti-Jean. Nous serons toujours prêts à voler à ton secours.

À la nuit tombante, longtemps après le départ des aigles, la fée Brigandin arriva. Quand elle aperçut le pont, elle resta bouche bée, puis regarda Ti-Jean en lui disant :

— Il n'y a pas à dire, tu es l'homme le plus habile que j'aie jamais connu.

— Ah ! ce n'est pas une mince besogne que tu m'as imposée ! J'ai tiré toutes les munitions que tu m'as données et, si je n'avais pas abattu le gibier par douzaines à la fois, il m'en aurait manqué. Sonde le pont si tu le veux, tu es assez lourde pour te rendre compte de sa solidité.

Ils traversèrent le lac tous les deux en causant. La fée était ravie du travail de Ti-Jean.

— C'est plus qu'à mon goût, lui dit-elle. Comme j'aurai un beau pont, quand je voudrai goûter la fraîcheur de mon lac !

Ils retournèrent au château, où la fée servit un grand repas à Ti-Jean. Après qu'ils eurent mangé, elle lui dit :

— Regagnons nos chambres pour la nuit. Aujourd'hui, tu as travaillé fort, tu dois être fatigué. Demain, tu n'auras pas de misère, tu resteras près de la maison. Je te donnerai encore un petit travail à faire.

Après avoir bien dormi, Ti-Jean se leva tôt ce matin-là. La fée déjeuna avec lui et l'emmena ensuite à un hangar de quarante pieds carrés, où le pavé était couvert d'une épaisseur de quatre pieds de graines de toutes les espèces au monde, de la graine de mil, de blé, de tabac, de trèfle, de sarrasin, de pavot, et le reste.

— Tout ce que tu as à faire, Ti-Jean, c'est de démêler ces graines et de les mettre dans les tiroirs propres à chaque espèce. Ce n'est pas un gros travail, tu le vois. Voilà même un lit où tu pourras te reposer, quand tu auras fini. Je reviendrai te voir à la nuit tombante ; mais si tout n'est pas rangé, je te trancherai la tête.

— Je vais faire mon possible pour te satisfaire, lui dit Ti-Jean.

Après le départ de la fée, il se mit à la tâche. Au bout d'une heure, il s'aperçut que toutes les graines qu'il avait triées auraient pu tenir dans un dé à coudre, tellement elles étaient petites. Découragé, il fondit en larmes, en se disant : « Cette fois-ci il est bien sûr que je n'y échapperai pas. Mais mieux vaut mourir endormi ! » Il s'allongea sur le lit et commença à ronfler. À la brunante, il s'éveilla en sursaut, en pensant à sa sœur la Fourmi et à ses en-

fants. Elles avaient mis moins de deux heures pour vider son bâtiment de blé, et ce vaisseau devait être vingt fois plus grand que le hangar.

— Au secours, les fourmis ! s'écria-t-il.

Il avait à peine prononcé ces mots que la mère Fourmi arriva avec tous ses enfants qui formaient une nuée.

— Tu nous as appelées, Ti-Jean ? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma sœur la Fourmi. Si tu ne viens pas à mon secours, ce soir je perdrai la vie. Je suis tombé chez une de nos sœurs qui est bien méchante. Ce matin, elle m'a menacé de me trancher la tête si, ce soir, je n'ai pas trié et placé dans ces tiroirs toutes les graines que tu vois dans le hangar. Ce sont les graines les plus fines au monde.

— Pauvre enfant ! ne t'inquiète pas. Mes enfants et moi allons les trier en un crac.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour y penser, les fourmis se mirent à l'œuvre et rangèrent les graines dans les tiroirs. À leur départ, le plus grand ordre régnait dans le hangar, et Ti-Jean ne se lassait pas de les remercier.

— Si tu viens à avoir besoin de nous, ajouta la mère Fourmi en partant, tu n'auras qu'à me demander.

Le jeune homme demeura allongé sur le lit jusqu'à l'arrivée de la fée Brigandin, qui, en ouvrant la porte, fut bien surprise.

— Ti-Jean, s'écria-t-elle, tu es l'homme le plus extraordinaire que je connaisse. Apprends que tu n'es pas le premier à être venu ici, mais personne n'a pu trier ces mille graines, non plus qu'entrevoir même la Belle aux cheveux d'or. Mais toi, il est probable que tu la délivreras, parce que tu as su accomplir mes désirs. Elle est enfermée dans un souterrain sous mon château, et il y a sept portes barrées à ouvrir pour l'atteindre, je te l'ai déjà dit. Demain matin, je te donnerai les clefs, et tu y descendras. Si la princesse a le dos tourné vers toi, inutile d'essayer de la faire sortir. Mais si elle avance à ta rencontre, tu lui tendras la main, et elle te suivra.

Ti-Jean remercia la fée et passa la veillée à causer avec elle. Mais il avait hâte au lendemain matin, et le cœur lui battait fort dans la poitrine par crainte de voir la Belle aux cheveux d'or tourner le dos vers lui. Il n'en dormit point de la nuit. Au lever du jour, le temps lui parut bien long en attendant la fée Brigandin. Il se promena dans les jardins du château. Quand elle se présenta à lui, elle lui remit les clefs des sept portes du souterrain et lui souhaita bonne chance. Ti-Jean vola plutôt qu'il ne marcha vers les caves du château. En y arrivant, il ouvrit la première porte et aussitôt se trouva face à face avec la

princesse. Elle avait franchi les six autres seuils pour se trouver à sa rencontre.

— Belle aux cheveux d'or ! s'écria-t-il en la saluant.

— Oui, lui répondit-elle, c'est la Belle aux cheveux d'or que tu viens de délivrer. Il y a tant d'années que je suis prisonnière ici, sans même entrevoir un visage humain ! Je suis prête à te suivre jusqu'au bout du monde.

Heureux comme un roi, Ti-Jean prit la belle princesse par le bras et l'amena faire ses adieux à la fée Brigandin, qui était bien déçue de la perte de sa belle prisonnière. Les jeunes fugitifs s'embarquèrent le même jour et naviguèrent pendant trois mois sur une mer calme. Le jour de leur arrivée chez le parrain de Ti-Jean, ils trouvèrent le roi qui, ayant vu venir le bâtiment, les attendait sur le quai, avec son beau carrosse doré. Ravi de la beauté sans pareille de la Belle aux cheveux d'or, sans plus tarder, il lui demanda de devenir son épouse.

— Sire mon roi, c'est un peu trop vite, lui répondit-elle. Je suis fatiguée du voyage, et il me faut trois jours pour réfléchir.

Le roi accepta, mais était pressé de recevoir la réponse de la belle. De son côté, la princesse considérait que le roi était très vieux, et qu'à Ti-Jean, beau et jeune, elle devait la vie. Elle qui, après avoir tant lu en prison, dans les grands livres, connaissait tout ce qui se passe au monde, pensa tout à coup à l'eau volante du lac du géant Brigandin. Quand, trois jours plus tard, le roi se présenta à elle pour apprendre sa décision, elle lui dit :

— Sire mon roi, je vous épouserai à condition que vous me fassiez venir une bouteille d'eau volante du lac du géant Brigandin.

— Belle princesse, mon vacher y est déjà allé, cette nuit. J'ai encore cette bouteille en ma possession, mais qu'en voulez-vous faire ?

— Donnez-la-moi, vous verrez.

Aussitôt que la princesse eut la bouteille en main, elle commanda à un domestique de lui amener Ti-Jean, qui s'empressa de se présenter à elle.

— Belle princesse, que me voulez-vous ? lui demanda-t-il en arrivant.

— Bois de cette eau pour en démontrer la puissance à sire le roi. Ne crains rien. Dès que tu l'auras bue, tu seras, comme un oiseau, transporté dans les airs.

Pour une si belle princesse, Ti-Jean n'hésita pas à s'exposer à ce qui lui paraissait être une mort certaine. Il but quelques gorgées d'eau et s'envola comme un trait. Le roi lui-même en était émerveillé. Rien de plus ravissant.

— Belle princesse, lui dit-il au retour de Ti-Jean, croyez-vous que je puisse en faire autant ?

— Un roi peut en faire bien davantage. Apprenez que cette eau peut aussi

rendre leurs vingt ans à ceux qui en boivent. Si vous vouliez revenir à cet âge, nous nous envolerions ensuite tous les deux pour aller au ciel accomplir nos amours.

Déjà rajeuni à cette seule pensée, le roi donna ordre aux domestiques de dresser une échelle au toit du château, afin de s'assurer un meilleur départ.

— Pendant ce temps, dit-il à la princesse, j'irai revêtir mes habits royaux.

La Belle aux cheveux d'or, en son absence, changea, dans la bouteille, l'eau volante contre de l'eau naturelle. À son retour, le roi avala d'un trait le contenu de la fiole merveilleuse et grimpa de peine et de misère sur le comble du château. Là, il se jeta dans les airs, croyant à un enchantement. Mais, loin de planer comme un oiseau dans le ciel, il piqua tête première au sol et y tomba raide mort. La princesse regarda Ti-Jean.

— Tu vois, lui dit-elle, ce qui lui est arrivé. Moi, je suis, par le testament qu'il a fait ce matin en ma faveur, héritière du château et de ses richesses. Si tu veux m'épouser, Ti-Jean, toi, mon libérateur...

— La Belle aux cheveux d'or ! s'écria le jeune homme, j'en serai l'homme le plus heureux du monde.

Ti-Jean, devenu roi au château, monta au trône et fit fusiller à bout portant le traître qui, tant de fois, l'avait voué à la mort. C'était là ce qu'il avait cent fois mérité. Et, vous n'en doutez pas, il vécut toujours heureux avec sa Belle aux cheveux d'or.

*Achevé d'imprimer
à l'Imprimerie Saint-Joseph
le dix-septième jour de décembre
de l'an mil neuf cent cinquante et un
pour les Éditions Fides.*

